



2741. I. G. g. 1. d.







ABRÉGÉ  
CHRONOLOGIQUE  
O U  
HISTOIRE  
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les  
différentes parties du Monde,

*EXTRAIT des Relations les plus exactes  
& des Voyageurs les plus véridiques,*

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire  
Géographique.

*Traduit de l'Anglois par M. TARGE.*

TOME PREMIER.



A PARIS,



Chez } SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.  
DELORMEL, rue du Foin.  
DESAIN, rue du Foin.  
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Française.

---

M. DCC. LXVI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi,*

ARRÊTÉ  
CHRONOLOGIQUE  
O U  
HISTOIRE  
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les  
différentes parties du Monde,  
EXTRAIT des Relations les plus exactes  
& des Voyages les plus récents,  
Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire  
Géographique.

Traduit de l'Anglais par M. TARDY.

TOME PREMIER.



PARIS,

chez M. LEBLANC, au Salon de la Comédie Française.

DEBAILLON, au Salon de la Comédie Française.

DEBAILLON, au Salon de la Comédie Française.

PANCKOUCHE, au Salon de la Comédie Française.

M. D. C. C. L. X. V. I.

avec Approbation & Privilège du Roi.





# HISTOIRE

## DES DÉCOUVERTES

*Faites par les Européens dans les  
différentes parties du monde.*

---

CHRISTOPHE COLOMB.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Commencements de Colomb : Il est  
trompé par le Roi de Portugal : est  
traversé à la Cour d'Espagne : Il est  
nommé Amiral de l'Océan : Il met  
à la voile pour faire des Découvertes :  
Son départ des Isles Canaries : Va-  
riations de la Bouffole : Apparences  
de la proximité de la Terre : Ses gens  
commencent à murmurer : Persévé-  
rance de Colomb.*

**N**OTRE objet dans cet Ouvrage  
n'étant pas de donner un détail cir-  
constancié de toutes les Découvertes

COLOMB,  
Chap. I.

Introduction,

COLOMB, des Européens, nous nous attacherons  
 Chap. I. uniquement à celles qui peuvent inté-  
 resser & exciter la curiosité. Nous ne  
 l'Auteur de parlerons pas des premières entrepri-  
 set Ouvrage. ses des Portugais sur les côtes d'Afrique,  
 & nous commencerons par les Décou-  
 vertes de Christophe Colomb dans  
 les Indes Occidentales. Ses expédi-  
 tions, accompagnées des circonstan-  
 ces les plus extraordinaires, ont eu  
 des suites si intéressantes pour les  
 puissances maritimes de l'Europe,  
 qu'elles sont dignes de toute l'atten-  
 tion du Lecteur éclairé. L'authenticité  
 de cette Histoire ne peut être révo-  
 quée en doute, puisqu'elle a été écrite  
 originairement par le fils de Colomb,  
 qui accompagnoit son père dans ses  
 derniers voyages. Il a été lui-même  
 témoin oculaire d'un grand nombre  
 de faits importants, & a tiré les au-  
 tres, tant des propres papiers de  
 l'Amiral, que des lumières qu'il a  
 reçues de ceux qui ont eu part à ses  
 découvertes, lorsqu'il forma son pre-  
 mier établissement dans l'Isle espa-  
 gnole, qu'on nomme aujourd'hui  
 Saint-Domingue.

Commence-  
 ments de Co-  
 lomb.

Christophe Colomb, Génois, s'ap-  
 pliqua dès son enfance à l'étude de

la Géographie & de la Cosmographie. COLOMB,  
Chap. 1.  
Il passa sur mer la plus grande partie de sa jeunesse, & paroît avoir acquis une parfaite connoissance de toutes les Découvertes des Portugais depuis le Cap Nao, Dans le Royaume de Maroc, jusqu'au Cap Verd, qui bornoit alors leur domination.

Christophe étoit monté sur un des vaisseaux de Colomb le jeune, lorsque ce fameux Corsaire attaqua quatre grandes Galères Vénitiennes près le Cap Saint - Vincent. Le feu se mit dans son navire, & pour éviter la fureur des flammes, il fut obligé de se livrer à celle des ondes: mais comme il étoit excellent nageur, il rejoignit la flotte, & revint avec elle à Lisbonne. La droiture de sa conduite, & son humeur insinuante lui acquirent bien-tôt un grand nombre d'amis. Il y gagna l'affection d'une Demoiselle dont le père étoit mort depuis peu, & qui obtint le consentement de sa mère pour l'épouser. Ce mariage lui procura quelque fortune; mais rien ne flatta plus agréablement son gout pour l'étude de la Cosmographie, que de trouver dans les papiers du père de sa femme un

grand nombre de cartes & de manuscrits, dont la lecture enflamma son ardeur naturelle, & alluma en lui le désir le plus vif de faire des Découvertes qui pussent éclipser toutes les entreprises de cette nature qu'on avoit exécutées jusqu'alors.

La justesse de son esprit lui fit juger que la plus grande partie du globe qui étoit encore inconnue ne devoit pas être occupée uniquement par des mers. Il pensa qu'on pouvoit trouver pour aller aux Indes un chemin du côté de l'Ouest beaucoup plus court que celui des Portugais, qui faisoient le tour de l'Afrique par le Sud, & il fut convaincu que si les Indes Orientales s'étendoient beaucoup du côté de l'Est, comme il le croyoit, on devoit y arriver en peu de temps, en suivant la direction de l'Ouest.

Il est trompé par le Roi de Portugal.

Plein de cette pensée, qu'il soutenoit par un grand nombre de raisons très vraisemblables, il s'adressa à Jean II. Roi de Portugal, grand protecteur des nouvelles Découvertes. Ce Prince écouta attentivement son projet, quoique Colomb se réservât une partie des moyens qui pouvoient le faire réussir, pour les

employer à son propre avantage, si ses sollicitations n'avoient pas tout le succès qu'il en espéroit. Jean l'amusa quelque temps; & quand il crut avoir bien saisi toute l'idée de Colomb, il fit préparer un vaisseau, sous prétexte d'envoyer du renfort à la Colonie du Cap Verd: mais en effet dans l'intention qu'il allât pour son compte à la Découverte des Indes. Cette entreprise, qui marquoit si peu de générosité de la part du Roi ne réussit pas; ceux qui étoient chargés de l'exécution parcoururent inutilement la mer pendant quelque temps, & revinrent au Cap, pleinement persuadés que le projet étoit chimérique.

Colomb, vivement piqué de la conduite clandestine du Roi, résolut de quitter le Portugal, & d'offrir ses services à quelque autre puissance. Il passa en Castille pour présenter son plan, & ses projets à Ferdinand & Isabelle, qui étoient alors sur le trône. Cependant il ne fit cette démarche, qu'après avoir envoyé en Angleterre son frère Barthelemi faire offre de ses services au Monarque Henri VII. Ce Prince seroit probablement devenu maître du nouveau monde si Barthelemi n'eût

Il est traversé à la Cour d'Espagne.

été pris & dépouillé dans le passage par des Pyrates. Il arriva à Londres dans une si grande misère qu'il fut hors d'état de se présenter, & d'obtenir une audience du Roi. Il passa plusieurs années à faire & à vendre des Cartes marines pour subsister : s'acquit quelque réputation, & parvint enfin à communiquer son projet. Il fut reçu avec tout l'encouragement qu'il pouvoit désirer : mais son frère qui ignoroit son sort, avoit mis alors à la voile pour le service de leurs Majestés Castellanes. Christophe n'avoit lui-même réussi qu'après huit années de sollicitations & de persévérances, pendant lesquelles il avoit eu à combattre tout ce que pouvoit lui opposer l'ignorance, l'opiniâtreté & l'envie des Espagnols. Sa patience étoit totalement épuisée ; il avoit pris congé de Ferdinand & d'Isabelle dans le dessein d'éprouver la fortune à la Cour de France, & de passer ensuite en Angleterre pour tâcher d'y apprendre quelques nouvelles de son frère, lorsque la Reine de Castille le fit rappeler. Elle y fut engagée par son Confesseur Louis de Saint Angelo, qui lui fit les plus vives

instances pour qu'elle acquiesçât à la demande de Colomb, & qui prêta même de l'argent pour avancer l'expédition.

COLOMB,  
Chap. 1.

Christophe fut aussi-tôt nommé Amiral de l'Océan, pour y jouir de tous les appointements, privilèges & prérogatives attachés aux pavillons de Castille & de Leon dans leurs mers respectives. Il lui fut accordé que tous les emplois civils seroient totalement à sa disposition dans les Isles & Continents qu'il pourroit découvrir: qu'il auroit droit de présenter des sujets pour chaque gouvernement qu'on y établiroit: qu'il choisiroit des Juges en Espagne pour les affaires des Indes: qu'outre les appointements & profits attachés aux places d'Amiral, de Viceroi & de Gouverneur, il auroit la dixieme partie de tout ce qui seroit acheté, échangé, établi, ou acquis dans les limites de son Amirauté, déduction faite des dépenses nécessaires pour les conquêtes, & que de plus il auroit le huitieme de tout ce qu'on chargeroit sur sa flotte, à condition de supporter la huitieme partie de la dépense.

Il est nommé Amiral de l'Océan.

An. 1492.

Lorsque sa commission & ses pri-

## 8 D É C O U V E R T E S

**COLOMB,**

Chap. I.

An. 1492.

vileges eurent été confirmés par la signature & le sceau de leurs Majestés Catholiques, l'Amiral se rendit à Palos pour presser son armement. Il fut composé de trois petits vaisseaux : la sainte Marie, commandé par l'Amiral Colomb : la Pinta, Capitaine Alonso Pinçon, & la Nina, qui portoit des voiles latines, commandée par son frere Vincent Yanéz Pinçon, l'un & l'autre natifs de Palos.

Il met à la voile pour faire des découvertes.

Ces Caravelles étant munies de provisions, de vivres, & de quatre-vingt-dix hommes d'équipage mirent à la voile le samedi 3 d'Août 1492. Le lendemain matin, le gouvernail de la Pinta se détacha, & l'Amiral fut obligé de s'arrêter : mais le temps étoit si rude qu'il ne put lui donner d'autre secours que d'encourager l'équipage par sa présence. Le Capitaine Pinçon, très bon marin répara promptement le dommage, qu'on soupçonna venir du maître qui étoit très opposé à ce voyage : cependant ils continuerent assez bien leur route jusqu'au mardi : mais la Mer étant alors fort élevée, les cordes dont on s'étoit servi pour retenir le gouvernail se détachèrent, & l'on fut en-

core obligé de s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût été remis en état de conduire le vaisseau jusqu'aux Isles Canaries qu'on découvrit le jeudi vers le point du jour. Le vent leur étant contraire, ils ne purent mouiller que deux jours après à la Grande Canarie; l'Amiral y laissa Pinçon, en lui recommandant de se procurer un autre vaisseau s'il étoit possible, & lui-même accompagné de la Nina fit voile pour l'Isle de Gomera, où il arriva le Dimanche. Il envoya sa chaloupe à terre, s'informer si l'on pouvoit trouver un vaisseau; elle revint le lendemain, & il apprit alors qu'il n'y en avoit pas un dans toute l'Isle. Cependant on lui dit que les habitans attendoient de jour en jour Dona Beatrix de Bobadilla leur Souveraine, qui venoit de la Grande Canarie dans un vaisseau de quarante tonneaux qu'on pourroit aisément équiper pour son voyage. Colomb résolu d'attendre son arrivée, envoya un homme dans une barque à la Grande Canarie pour informer Pinçon du lieu où il étoit, & pour l'aider à raccommo-der son gouvernail, s'il n'étoit pas possible de trouver un autre vaisseau. Après

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

avoir attendu plusieurs jours sans recevoir de réponse, il prit la résolution de retourner à la Grande Canarie : mit à la voile le 24, & rejoignit le même jour la barque, qui avoit été retenue par les vents contraires. Il approcha dans la nuit de l'Isle de Teneriffe : vit une grande abondance de flammes qui sortoient du sommet de la montagne appelée le Pic, & le lendemain il jetta l'ancre à la Grande Canarie. Il y retrouva Pinçon, qui lui dit que Dona Beatrix en étoit partie quelques jours avant dans le vaisseau qu'il avoit attendu si longtemps. Il fut très fâché de ce contre-temps : résolut de réparer le dommage de la Caravelle de Pinçon, en lui faisant faire un nouveau gouvernail, & fit en même temps changer les voiles de la Nina, pour que ce navire fût en état de ne point se séparer des autres.

Son départ  
des Isles Ca-  
naries.

Après s'être ainsi rétabli, Colomb partit de la Grande Canarie le premier de Septembre, & arriva le lendemain à Gomera. Il y resta quelques jours à se fournir de provisions d'eau & de bois : enfin il mit à la voile le jeudi 6, & porta à l'Ouest : mais le

vent étoit si foible qu'il ne fit que très peu de chemin. Le Dimanche, vers le point du jour l'Amiral se trouva neuf lieues à l'Ouest de l'Isle de Fer, où il perdit la terre de vue. Ce fut alors que plusieurs de ceux qui étoient montés sur les vaisseaux, commencerent à pleurer amèrement, s'imaginant que peut-être ils ne la reverroient jamais. Colomb qui craignoit que leur découragement ne se communiquât à tout son équipage, les rassura en leur faisant espérer toutes sortes de richesses & de bonheur. Il avoit fait 18 lieues ce même jour : mais il leur dit qu'ils n'en avoient fait que 15, étant résolu de déguiser ainsi son Journal durant tout le voyage, pour qu'ils se crussent toujours moins éloignés d'Espagne qu'ils ne le seroient réellement.

Continuant leur cours, ils virent le mercredi 12 de Septembre à cent cinquante lieues Ouest de l'Isle de Fer, un gros tronc d'arbre, qui paroissoit avoir été long-temps dans l'eau, & trouverent dans le même lieu un courant très rapide qui portoit vers le Nord-Est. Le 13, étant encore cinquante lieues plus loin à l'Ouest : Co-

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

Variations  
de la Bouffor  
le.

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

lomb remarqua sur le soir que l'aiguille aimantée déclinait d'un demi degré au Nord-Est, & au point du jour il trouva sa déclinaison encore augmentée d'un demi degré. Il fut très surpris de cette variation dont il n'avoit jamais vu d'exemple : mais il eut sujet de l'être encore plus, lorsque s'étant avancé environ cent lieues plus loin, il vit que l'aiguille déclinait le soir d'environ un degré Nord-Est, & que le matin sa direction étoit exactement vers l'Etoile polaire.

Le samedi 15 environ trois cents lieues à l'Ouest de l'Isle de Fer, le courant portant au Nord-Est, il aperçut avec étonnement pendant la nuit un grand corps lumineux qui tomboit de la moyenne région dans la Mer, à la distance de quatre ou cinq lieues de son vaisseau, vers le Sud-Ouest, quoique le temps fût très beau, le vent favorable & la Mer tranquille.

Apparences  
de la proximité  
de la terre.

L'équipage de la Nina avoit également été surpris la veille à la vue d'un Héron, & d'un oiseau que les Espagnols nomment *Rabo de junco*. Le jour suivant, ils le furent encore plus de voir presque toute la Mer

couverte d'herbes jaunes & vertes, qui paroissoient nouvellement détachées de quelque Isle ou Rocher. Ils jugerent qu'ils étoient proches de terre, & furent confirmés dans cette opinion lorsqu'ils virent une écrevisse vivante entre ces herbes, remarquerent que l'eau de la Mer étoit moins salée à mesure qu'ils avançoient, & rencontrèrent une grande multitude de Tons.

Le mardi 18 de Septembre, Martin Alonzo Pinçon, Capitaine de la Pinta, qui étoit alors à la tête, fit favoir à l'Amiral qu'il avoit vu un grand nombre d'oiseaux volants du côté de l'Ouest, ce qui lui faisoit juger qu'ils trouveroient la terre cette même nuit, ajoutant qu'il pensoit l'avoir déjà découverte à la distance de 15 lieues vers le Nord. L'Amiral, convaincu que Pinçon se trompoit, ne se rendit pas à cet avis, & ne voulut rien changer à son cours : malgré les sollicitations de son équipage, fort disposé à ajouter foi à une aussi agréable illusion. Cependant comme le vent vint à fraîchir, il ne se servit toute la nuit que de la voile de Péroquet, & ce fut la première fois qu'il eut occasion

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

de diminuer ses voiles depuis onze jours qu'il faisoit route en suivant la direction de l'Ouest.

An. 1492.

Le 19 l'Amiral apperçut le matin un grand nombre de Mouettes, ce qui lui fit espérer de trouver la terre, dont ces oiseaux ne s'écartent ordinairement que très peu. Il jetta la sonde avec une corde de deux cents brasses sans pouvoir trouver de fonds, & il remarqua seulement que le courant portoit au Sud-Ouest.

Le jeudi 20 il prit un oiseau semblable à un Héron, de couleur noire, avec une touffe blanche sur la tête, & les pieds faits en patte d'oye : il vit aussi une grande quantité d'herbes, & le soir ils furent visités par trois oiseaux terrestres, qui vinrent en chantant, & s'envolèrent au point du jour, ce qui confirma l'Amiral dans le sentiment qu'ils n'étoient pas éloignés de terre. Le lendemain ils virent un Alcatraz, un Rabo de junco, & une si grande quantité d'herbes que l'équipage en fut allarmé, craignant qu'elles ne les empêchassent de faire route.

Ses Gens  
commence-  
rent à mur-  
murer.

Vers le même temps, le vent commença à souffler du Sud-Ouest; ce

qui causa beaucoup de joye à l'Amiral, quoiqu'il lui fût contraire, parce qu'il en prit occasion de faire voir à ses gens combien étoit peu fondée la crainte qu'ils avoient eu de ne pouvoir retrouver un vent favorable pour retourner en arriere. Cependant malgré toutes ses raisons & ses remontrances, ils commencerent à murmurer, dans la crainte de périr sur mer, en cherchant un pays qu'on ne trouveroit jamais. Leur mécontentement éclata par des clameurs si fortes qu'il étoit prêt à se tourner en une mutinerie ouverte, quand il survint un vent frais de l'Ouest-Nord-Ouest, ce qui leur prouva qu'ils seroient toujours en état de retourner : malgré les insinuations de quelques-uns, qui assuroient que ce changement ne seroit pas durable, & que ce n'étoit qu'une bouffée, qui ne seroit aucune impression sur la surface de la Mer. Leur espérance de gagner bien-tôt la terre, se renouvella à la vue d'une tourterelle, qui vola au-dessus de leur vaisseau, & de plusieurs autres petits oiseaux, qui venoient du côté de l'Ouest.

Plus ces signes caufoient de joye

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

aux gens de l'équipage, & plus ils avoient de chagrin lorsqu'ils étoient trompés dans leur attente. Leurs murmures augmentèrent à un tel point que non-seulement ils les firent éclater à haute voix : mais qu'ils commencèrent même à cabaler contre l'Amiral, qui par une imagination extravagante & mal conçue avoit, disoient-ils, formé le projet d'élever sa propre famille & sa fortune aux dépens de leurs vies & de leurs travaux. Ils se suggererent réciproquement, qu'ayant été assez loin pour faire connoître leur courage & leur persévérance, il étoit temps qu'ils retournassent vers leurs amis & dans leur pays, & que si Colomb refusoit d'y consentir, il falloit le forcer de condescendre à leurs volontés. Ils étoient d'autant plus hardis à exécuter ce dessein, qu'ils pensoient que Colomb étant étranger n'auroit pas assez de crédit à la Cour pour les faire punir de leur rébellion, & qu'il avoit des ennemis puissants qui ne cherchoient que les occasions de le troubler dans ses vues. Enfin la terreur & le désespoir les poussèrent à un tel degré de fureur, que quelques-uns

d'entr'eux proposeroient de jeter l'Amiral en mer, & d'affirmer en Espagne qu'il y étoit tombé par accident, lorsqu'il étoit le plus attaché à faire ses observations.

Colomb, qui n'ignoroit pas que l'esprit de mutinerie s'étoit emparé de son monde, employoit toute son industrie pour le dompter : quelquefois il leur représentoit que le devoir les attachoit à lui, étant revêtu d'une autorité juridique, qu'il étoit résolu de maintenir au risque de sa propre vie : d'autres fois il leur reprochoit leur impatience & leur lâcheté, qui ne pouvoit être surmontée, quoiqu'ils eussent les signes les plus assurés de voir dans peu la terre. Il leur faisoit connoître le peu de fondement de leurs craintes, calmoit leurs inquiétudes, encourageoit leurs espérances, & prévenoit toutes les résolutions qu'ils auroient pu prendre contre son entreprise.

Le mardi 25 de septembre vers le Soleil couchant, Pinçon, dont le vaisseau étoit à côté de celui de l'Amiral, cria tout-à-coup, Terre! Terre! & mit la proue au Sud-Ouest, où il avoit apperçu quelque chose qui res-

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

Persevéran-  
ce de Co-  
lomb.

C O L O M B,  
Chap. I.

An. 1492.

sembloit à une Isle à la distance d'environ vingt-cinq lieues. Cette apparence fut si agréable aux hommes d'équipage, qu'ils commencèrent à rendre graces à Dieu avec une grande ferveur de dévotion. Quoique Colomb n'ajoutât pas foi à cette découverte, il acquiesça à la demande qu'ils lui faisoient avec de grands cris, & dirigea son cours vers cette Isle prétendue : mais lorsqu'ils virent le matin qu'elle s'évanouissoit avec les nuages, leurs mécontentemens & leurs plaintes recommencerent. Malgré toutes ces traverses, l'Amiral poursuivit son projet avec fermeté, & avec cette intrépidité qui lui étoit particuliere. Le vendredi ses gens prirent des poissons avec des écailles dorées, qui probablement étoient des Dauphins, & ils remarquerent que les courants étoient très irréguliers. Le lendemain ils virent quelques Alcatraz ou Mouettes, & un grand nombre de poissons volants de sept à huit pouces de longueur, avec de petites ailes membraneuses, ou plutôt de longues nageoires, qui leur servoient à s'élever au dessus de l'eau quand ils étoient poursuivis par les Dauphins : mais ils re-

tomboient promptement dans la mer, parce que leurs aîles se sechoient en peu de temps, ce qui bornoit l'étendue de leur vol à une portée de flèche.

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

Le lundi premier d'Octobre, le Pilote du vaisseau Amiral se trouva par son calcul à cinq cents soixante & dix-huit lieues à l'Ouest de l'Isle de Fer. Suivant le journal de Colomb, ils en étoient à sept cents sept lieues: mais il ferma les yeux sur l'erreur du Pilote, crainte que les Matelots ne fussent totalement découragés, s'ils savoient au juste combien ils étoient éloignés de leur pays. Le 3 ils ne virent plus aucun oiseau, ce qui leur fit juger qu'ils avoient passé près de quelques Isles, & l'équipage pria l'Amiral de naviguer de côté & d'autre pour chercher la terre qu'ils s'imaginoient avoir manquée. Il ne voulut pas acquiescer à leur demande, tant pour profiter du vent favorable qui le portoit à l'Ouest où il pensoit que le plus sur étoit de poursuivre son cours, que pour ne faire aucune démarche qui pût diminuer la réputation de son entreprise. Il est certain qu'elle auroit perdu son

COLOMB,  
Chap. I.

An. 1492.

crédit dans l'esprit de ses gens, s'il avoit changé sa direction, après les avoir toujours assurés que celle qu'il suivoit se termineroit par l'accomplissement de leurs desirs. Cette confiance fut regardée comme une opiniâtreté & une folie, & ils étoient prêts de prendre quelque résolution désespérée à son préjudice, lorsque leur furie fut apaisée par l'arrivée d'environ quarante moineaux, & de quelques autres oiseaux de terre qui venoient du côté de l'Ouest.



## CHAPITRE II.

An. 1492.

*On promet une récompense au premier qui verra la terre : L'Amiral est le premier qui la découvre : Il descend dans une Isle : Il la nomme San Salvador : Description des habitants : Il remet à la voile avec sept Insulaires ; Il découvre deux autres Isles : Il en découvre une qu'il nomme Isabella : Il arrive à l'Isle Cuba : Description de cette Isle.*

**L**E Dimanche 7 d'Octobre, il parut quelques signes imparfaits de terre de ce côté : mais personne de l'équipage ne voulut en parler. Leurs Majestés Catholiques qui avoient promis une pension de trente écus d'or à celui qui découvroit le premier la terre, avoient aussi ordonné, pour prévenir les exclamations tumultueuses aux moindres apparences, ou suivant l'imagination, que quiconque auroit crié Terre, trois jours avant qu'on la trouvât, ne seroit plus admis à la récompense, quand même l'évène-

On promet  
une récom-  
pense au pre-  
mier qui ver-  
ra la terre.

COLUMB, ment prouveroit ensuite la vérité de  
 Chap. II. sa découverte.

An. 1492.

Malgré cette précaution, le navire la Nina, qui étoit le mieux voilé & toujours à la tête, tira un coup de canon, & leva le pavillon pour marquer qu'il voyoit la terre : mais leur ardeur à s'avancer ne servit qu'à les convaincre plus promptement de leur erreur, & les apparences qui les avoient trompées furent bien-tôt évanouies. Ils en furent consolés le lendemain par le vol d'un grand oiseau & de plusieurs petits, qui alloient de l'Ouest au Sud-Ouest. L'Amiral, pleinement persuadé qu'ils ne pouvoient tenir long-temps la mer, imita les Portugais, qui avoient découvert plusieurs Isles, en suivant la direction de ces sortes d'oiseaux. Il changea son cours, & le dirigea vers le Sud-Ouest, se trouvant alors sept cents cinquante lieues Ouest des Canaries, quoiqu'il eût espéré trouver dans cet espace l'Isle nommée depuis Hispaniola, qu'il cherchoit sous le nom de Cipango.

Le lundi 8 d'Octobre, ils furent visités par deux oiseaux chantants, de différentes couleurs, & en virent un

grand nombre d'autres, grands & petits, tant Geais que Mouettes & Canards, qui venoient tous du Sud-Ouest. Ils trouvèrent l'air aussi frais & aussi odoriférant qu'il l'est au mois d'Avril à Seville : mais l'équipage avoit été si souvent trompé, que les signes les plus certains ne pouvoient plus appaiser les murmures. Ils augmentèrent les deux jours suivans à un tel point, que malgré tous les efforts de l'Amiral, il ne lui auroit pas été possible d'arrêter plus long-temps l'éclat du mécontentement prêt à se tourner en une rébellion ouverte, si la Providence ne l'eut dissipée par des marques si évidentes du voisinage de la terre, qu'il n'étoit plus permis d'en douter.

Le jeudi 11, ceux qui étoient à bord de l'Amiral apperçurent du jonc verd, avec un grand poisson qui nageoit près le vaisseau : l'équipage de la Pinta vit des roseaux flottans, & prit un bâton curieusement travaillé, avec une petite planche, au milieu d'une grande quantité d'herbes nouvellement détachées du rivage ; & en même-temps ceux de la Nina trouvèrent une branche d'épine remplie de grains rouges.

COLOMB,  
Chap. II.

An. 1492.

L'Amiral est  
le premier qui  
la découvrit.

L'Amiral, assuré du voisinage de terre, harangua ses gens le soir après la priere; leur representa la grace que Dieu leur avoit faite, en leur accordant un beau temps pendant un si long voyage, & les exhorta à être très-vigilants pendant la nuit, parce qu'il étoit très-persuadé qu'ils verroient la terre le lendemain. Pour les y encourager, il leur rappella la pension de trente écus d'or, & promit de plus de donner un pourpoint de velours à celui qui feroit la premiere découverte. Il se retira vers dix heures du soir dans la chambre de poupe: vit une apparence de lumiere du côté où ils alloient; appella un nommé Pierre Goutieres, & lui dit de l'observer. Celui-ci l'assura qu'il la voyoit clairement, & qu'il jugeoit que c'étoit une chandelle ou un flambeau de quelque Pêcheur ou de quelque Voyageur, parce que cette lumiere paroissoit se mouvoir, dispa-roissoit quelquefois, & sembloit tourner. Cette vue augmenta leur vigilance & leur précaution: cependant ils continuerent leur cours jusques vers deux heures du matin: alors la Pinta, qui étoit beaucoup plus avancé que les autres,

autres, fit le signe de terre. Elle avoit d'abord été découverte à la distance de deux lieues par un Matelot nommé Rodrigue de Triana : mais il ne put jouir de la pension, & elle fut accordée à l'Amiral, qui avoit vu le premier la lumière.

COLOMB,  
Chap. II.

An. 1492.

Etant aussi près du rivage, tous les vaisseaux s'arrêterent, & les équipages attendirent le matin avec la plus grande impatience, dans l'espérance de satisfaire leurs yeux par cette vue qu'ils avoient si long-temps & si ardemment désirée.

Il descend  
dans une Isle.

Le jour paroïsoit à peine lorsqu'ils virent une Isle d'environ quinze lieues de longueur, qui n'étoit presque qu'une plaine continuelle, sans hauteurs, couverte d'arbres verts, coupée de ruisseaux charmants, avec un grand lac au milieu, & habitée par un Peuple nombreux, qui courut sur le rivage, fort étonné à la vue des vaisseaux, qu'il prit d'abord pour des créatures vivantes. Les Espagnols étoient enflammés par la plus vive curiosité de conoître les particularités d'une découverte aussi intéressante, & aussi-tôt que les vaisseaux furent à l'ancre, l'Amiral descendit à

COLOMB,  
Chap. II.

An. 1492.

terre avec sa chaloupe bien armée, & l'Etendard Royal déployé. Il étoit accompagné des deux autres Capitaines dans leurs chaloupes, avec les enseignes particulieres à cette entreprise, ornées d'un côté par une F & une Croix verte, & de l'autre, par les Noms couronnés de Ferdinand & Isabelle.

Il la nomme  
San Salvador.

Aussi-tôt qu'ils furent descendus, ils se mirent à genoux pour rendre grace à Dieu de sa miséricorde, & baisèrent la terre, en répandant des larmes de joie; l'Amiral s'étant relevé, nomma cette Isle *San-Salvador*, & en prit possession pour Sa Majesté Catholique, avec les formalités & les solemnités requises en pareille circonstance. Après cette cérémonie, il fut de nouveau reconnu Amiral & Viceroi par les Espagnols, qui jurèrent avec joie de lui obéir, comme représentant Leurs Majestés, & lui demanderent pardon des insultes que leurs craintes & leur manque de résolution les avoient portés à lui faire.

Description  
de ses habi-  
sans.

Un grand nombre d'Indiens, qui paroissoient fort simples, tranquilles & paisibles, étoient présents, &

Colomb leur fit distribuer des bonnets rouges, des colliers de verre, & d'autres effets de peu de valeur, qu'ils reçurent avec transport, paroissant les estimer beaucoup. Lorsqu'il retournoit à son vaisseau, quelques-uns nagerent après lui, & d'autres le suivirent dans des canots avec des Perroquets, des pelotons de Coton filé, des Javelots & d'autres bagatelles, pour les échanger contre des grains de verre, des sonnettes & d'autres objets d'aussi peu de valeur. La plupart de ceux qui se présentèrent en cette occasion paroissoient avoir environ trente ans; ils étoient de moyenne taille, bienfaits & de couleur olivâtre, avec des cheveux droits, noirs & épais, coupés en général au-dessus des oreilles, quoique plusieurs les portassent assez longs pour descendre sur leurs épaules, & pour les attacher derrière leurs têtes, comme les tresses des femmes. Ils avoient l'air ouvert & les traits réguliers, cependant leurs fronts élevés présentoient au premier aspect quelque chose de sauvage. Les visages de quelques-uns & les corps des autres étoient peints de noir, de blanc

COLOMB,

Chap. II.

An. 1492.

COLOMB,  
Chap. II.

AN. 1492.

& de rouge, quoiqu'un petit nombre n'eussent que les yeux & le nez colorés. Tous étoient entierement nuds, tant hommes que femmes; ils avoient si peu de connoissance des armes européennes, qu'ils levoient des sabres par le tranchant, sans soupçonner qu'ils en pussent recevoir aucun mal: ils n'avoient point de fer, & se servoient de javelots de bois, armés d'os de poissons.

Quelques-uns d'entr'eux avoient des marques de blessures sur leurs corps, & on leur demanda par signe comment ils les avoient gagnées. Ils répondirent dans le même langage, qu'ils les avoient reçues en défendant leur liberté contre les habitants des autres Isles, qui étoient venus à dessein de les réduire en esclavage. Ce peuple paroissoit ingénieux, & avoit une si grande volubilité de langue qu'il répétoit avec une prononciation très-distincte tous les mots qu'il entendoit. La seule espece de créatures vivantes que produisoit cette Isle étoit des Péroquets, & ils en vinrent faire des échanges avec les Chrétiens, comme nous l'avons déjà rapporté.

Le lendemain 13 d'Octobre, un grand

nombre de ces Indiens vinrent le matin dans leurs canots de troncs d'arbres creusés. Quelques-uns étoient si petits qu'ils ne pouvoient contenir qu'un seul homme, & d'autres étoient assez grands pour en contenir quarante. Ils les conduisoient à la rame avec de ces avirons qu'on nomme Pagayes, & ils étoient si légers que lorsqu'il s'en renverfoit quelqu'un, les rameurs le redressoient aisément, en vuidant l'eau avec des callebasses, qu'ils portoient pour cet usage.

Ils n'avoient point de joyaux, & l'on ne vit chez eux aucune espece de métal, excepté quelques petites plaques d'or pendues à leurs narines. Ils firent connoître par signes que cet ornement venoit du côté du Sud & du Sud-Ouest, où il y avoit plusieurs Princes, Isles & Contrées.

Ils étoient si avides de posséder quelque chose qui vint des Espagnols que lorsqu'ils pouvoient prendre un morceau de pot de terre brisé sur le pont ils se jettoient aussi-tôt dans la mer pour l'emporter sur le rivage. Ils échangeoient ce qu'ils avoient pour des bagatelles de la plus petite valeur, & quelques-uns donnerent vingt-cinq

COLOMB,  
Chap. II.

An. 1492.

livres de très-beau fil de coton pour trois petites pieces de cuivre de Portugal, qui ne valaient pas un liard. Ce n'étoit pas qu'ils s'imaginassent que les choses pour lesquelles ils marquoient tant d'ardeur fussent par elles-mêmes de grand prix : mais ils les estimoient parce qu'elles appartenoient à des hommes blancs qu'ils croyoient descendus du Ciel, & dont ils désiroient conserver quelque chose.

Il remet à la voile avec sept Insulaires.

Le Dimanche suivant 15 d'Octobre, l'Amiral cotoya l'Isle avec ses chaloupes du côté du Nord-Est, & trouva une grande baye ou havre capable de contenir tous les vaisseaux européens. Il fut accompagné d'une multitude d'habitants, qui le suivirent par mer & par terre, marquant leur étonnement & leur attention par mille gestes différens. Il arriva dans une péninsule, où il vit cinq ou six maisons & plantations aussi agréables que le sont celles de Castille au mois de Mai. Cependant voyant que cette Isle n'étoit pas la terre qu'il cherchoit, il retint sept de ces Indiens pour lui servir d'interpretes : retourna à ses vaisseaux & mit à la voile pour aller à la découverte de celles qu'on voyoit de la péninsule,

& que les habitans de San-Salvador l'assurèrent être très-fertile & très-peuplée.

COLOMB,  
Chap. II.

An. 1492.

Le lundi après avoir fait sept lieues, il arriva à l'extrémité d'une Isle d'environ dix lieues de long, qu'il nomma Sainte-Marie-de-la-Conception. Il ne trouva aucune différence entre les habitans & ceux de San-Salvador, ni rien de remarquable dans les productions; continua son cours à l'Ouest, & jetta l'ancre sur la côte d'une autre Isle fort agréable d'environ vingt-huit lieues de longueur du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Il lui donna le nom de Fernandine, & prit sur la côte un petit canot avec un Indien muni d'un morceau de leur pain, d'une callebasse pleine d'eau, d'un peu de terre semblable à du vermillon, dont se servent ces peuples pour se peindre le corps, & de quelques feuilles séchées fort estimées dans le pays pour leur odeur agréable & salutaire. Il portoit aussi dans un petit panier un collier de grains de verre & deux petites pieces de monnoie de Portugal, ce qui fit connoître qu'il étoit venu de San-Salvador à Fernandine apporter l'étrange nouvelle de l'arrivée des

Il découvre  
deux autres  
Isles.

Espagnols : mais comme le voyage étoit long, il s'ennuyoit de ramer & demanda d'être reçu à bord. Colomb lui accorda sa demande, le traita avec amitié & le fit descendre sur le rivage pour prévenir les habitants en faveur des nouveaux venus. Le succès répondit à l'attente de l'Amiral ; sur le récit de l'Indien, les Insulaires vinrent l'aborder dans leurs canots, avec des denrées pareilles à celles de San-Salvador pour faire des échanges : mais ils paroissent avoir plus d'industrie, & faisoient des marchés plus avantageux. Ils avoient quelques toiles de coton dans leurs cabanes, & leurs femmes portoient une espece de petit jupon fort court, ou plutôt un voile pour se cacher. On trouva dans ce lieu des arbres dont les feuilles & les dernières branches étoient de cinq ou six fortes, ce qui fit juger qu'ils avoient été greffés. Il y avoit du poisson en abondance de différentes formes & de diverses couleurs, des Lézards, des Serpens & quelques Chiens qui n'aboyoit pas. Les demeures des habitans étoient semblables à des tentes, sans aucuns meubles, & au lieu de lits ils reposoient dans des especes de filets dont les côtés se rejoii-

gnoient comme une fronde, & qui étoient suspendus à des poteaux.

COLOMB,  
Chap. II.

AN. 1492.

Ne trouvant encore rien de considérable dans cette Isle, Colomb fit voile le vendredi 19 vers une autre, qu'il nomma Isabella, en l'honneur de Sa Majesté Catholique. Elle surpassoit de beaucoup les premières en bonté, en beauté & en étendue. Outre qu'elle abondoit en ruisseaux délicieux, en prairies & en bocages agréables, la vue y étoit diversifiée par quelques hauteurs, ce qui manquoit dans les autres Isles où l'on avoit abordé. L'Amiral, frappé de la beauté de cette Isle, descendit pour en prendre possession, & s'avança par quelques prairies aussi vastes & aussi agréables que le sont celles d'Espagne au mois d'Avril. Les oreilles étoient enchantées par le chant des Rossignols, & des autres espèces d'oiseaux, qui fautoient de branches en branches, & traversoient l'air en si grande quantité que le jour en étoit obscurci. Auprès d'un lac, dont il y avoit une grande quantité, les Espagnols tuèrent à coups de lance un Crocodile, de ceux qu'on nomme Alligators, & que les Indiens appellent Yvanas. Il avoit sept pieds de long.

Il en découvre une qu'il nomme Isabella.

COLOMB,  
Chap. II.

An. 1492.

& les Européens le regardoient avec horreur, mais depuis ils écorcherent ces animaux, & en mangerent, leur chair étant la nourriture la plus délicate du pays.

Ils avancerent vers une des parties de l'Isle, où il y avoit une Ville, d'où les habitans avoient pris la fuite avec tout ce qu'ils avoient pu emporter. L'Amiral défendit de toucher à rien de ce qu'ils avoient laissé : leur frayeur se dissipa bien-tôt, & ils vinrent de leur propre mouvement faire des échanges aux vaisseaux.

Colomb ayant vu les productions d'Isabella, & les usages des habitans, ne crut pas devoir demeurer plus longtemps entre ces Isles, qui avoient tant de ressemblance : il remit à la voile avec un bon vent, pour gagner un grand pays situé vers le Sud, que les Indiens vantoient beaucoup sous le nom de Cuba, & il arriva dans la partie septentrionale le Dimanche 28 d'Octobre.

Cette Isle justifioit au premier coup d'œil ce qu'on avoit dit en sa faveur : on y voyoit la variété la plus charmante de collines & de vallons, de bois & de plaines, & elle paroissoit

Il arrive à  
l'Isle de Cu-  
ba.

très-importante par l'étendue de ses côtes & par la grandeur de ses rivières.

COLOMBE,  
Chap. II.

An. 1492.

Pour connoître les habitants, Colomb jetta l'ancre dans une belle rivière, dont les bords étoient ombragés par un grand nombre d'arbres épais & étendus, garnis d'une multitude d'oiseaux, & chargés de fleurs & de fruits entierement inconnus en Europe. La terre étoit couverte d'herbes extrêmement hautes. Assez près de cet endroit les Espagnols trouverent deux maisons, dont les habitants, épouvantés par l'arrivée des vaisseaux avoient pris la fuite, laissant leurs filets & leurs cordages, avec un Chien, qui n'aboyoit point. Ils ne souffrirent aucun dommage : les Chrétiens se rembarquerent sans rien emporter de leurs ustenciles, & continuèrent leur route vers l'Ouest, où ils arriverent à l'embouchure d'une autre rivière que l'Amiral nomma *de Mares*, ou des Juments. Elle étoit plus considérable que la première : les bords en étoient peuplés, & les vaisseaux y entrerent assez avant : mais les habitants chargés de tout ce qu'ils avoient pu emporter s'étoient retirés dans les montagnes,

COLOMB,  
Chap. II.

qui paroissoient rondes & élevées, couvertes de plantes vertes & d'arbres d'une grande beauté.

An. 1492.

Colomb ne pouvoit rien apprendre de la nature de cette Isle, si les habitants continuoient à fuir, & jugeant que s'il descendoit avec une grande suite leur terreur s'en augmenteroit, il donna ordre à deux Chrétiens, accompagnés d'un Indien de San-Salvador, & d'un de Cuba qui s'étoit hazardé de venir à bord avec son canot, de s'avancer dans le pays, & de se comporter avec douceur envers les habitans qu'ils pourroient rencontrer. Cependant il fit radouber son vaisseau, & eut occasion de remarquer que tout le chauffage étoit de bois de Mastic, dont il y a une grande quantité dans cette Isle.

Description  
de cette Isle.

Le 5 de Novembre, les deux Députés revinrent avec deux Indiens distingués. Ils rapportèrent à l'Amiral que s'étant avancés douze lieues dans le pays, ils avoient trouvé une Ville de cinquante maisons de bois, couvertes de paille semblables à celles des autres Isles, & que toutes ensemble contenoient environ mille personnes. Que les principaux étoient venus au-

devant d'eux : les avoient conduits par les bras à la Ville, où ils avoient été logés dans une maison spacieuse, & qu'on les avoit fait asseoir sur des sièges de bois, qui avoient la forme d'animaux singuliers dont les yeux & les oreilles étoient d'or, avec le dos élevé pour servir d'appui : que lorsqu'ils avoient été sur ces sièges nommés *Duchi*, les Indiens s'étoient assis en rond autour d'eux sur le plancher, & qu'ils étoient venus un à un baiser les pieds de ces étrangers, qu'ils croyoient descendus du Ciel : qu'ils lesavoient régalez de racines bouillies, dont le goût ne différoit pas de celui des chataignes, & les avoient priés avec instances de rester quelques jours chez eux pour se reposer & pour se rafraîchir : que les hommes ayant ainsi accompli les usages de l'hospitalité s'étoient retirés, & avoient fait place aux femmes, qui leur avoient aussi baisé les pieds & les mains, avec les mêmes marques de vénération, & les avoient semblablement régalez de leurs mets grossiers : que cette favorable réception étoit due à leurs Compagnons Indiens, qui avoient représenté les Chrétiens comme un peuple

---

 COLOMB,  
 Chap. II.

An. 1492.

COLOMB,  
Chap. II.

AN. 1492.

humain & généreux : que lorsqu'ils avoient voulu retourner aux vaisseaux, après s'être reposés, un grand nombre d'habitants avoient voulu les accompagner : mais qu'ils avoient refusé cette offre gracieuse, & n'avoient accepté que la compagnie du Roi & de son fils, que l'Amiral reçut avec beaucoup de civilité & de respect. Les Espagnols ajouterent que sous la protection de cette escorte ils avoient été reçus très-favorablement dans plusieurs petites Villes à leur retour : qu'un grand nombre d'habitants étoient venus à leur rencontre, avec des bois ardents, pour faire cuire les racines qui étoient leur plus grand festin, & pour les parfumer de certaines herbes qu'ils ramassoient pour cet usage. On trouva dans l'Isle une grande quantité d'oiseaux & de volailles de diverses espèces, entre autres des Perdrix & des Rossignols : mais il n'y avoit pas de quadrupèdes excepté ces Chiens muets dont nous avons déjà parlé. Le terroir étoit fertile & une grande partie étoit cultivé : outre les racines qui servoient de pain aux Insulaires, ils avoient une espece de fève, & une sorte de grain nommé *Maiç* dont la

fleur sert à faire une nourriture de fort bon goût. Leur principale Manufacture étoit le Coton, dont les Chrétiens virent une grande quantité très-bien filé. On le recueilloit des arbres qui croissoient sans aucun soin ni culture. Les Indiens en apportèrent beaucoup aux vaisseaux, où ils en échangèrent de pleins paniers pour une courroye de cuir. Il est vrai qu'il leur étoit de peu d'usage, puisqu'ils alloient nus, & il ne leur servoit que pour faire des hamacs, & de petits tabliers courts pour les femmes.

On ne trouva ni or, ni perles, ni épiceries dans cette Isle: mais ils montrèrent qu'il y en avoit une grande quantité du côté de l'Est, dans un pays nommé Bohio. L'Amiral résolut d'y faire voile: & avant de partir de Cuba, il prit douze indiens, hommes, femmes & enfans, dans l'intention de les emmener en Espagne. On les arrêta avec si peu de trouble que le mari d'une des femmes vint à bord dans son canot, & demanda la permission de ne pas se séparer d'elle & de ses enfans. L'Amiral, fort satisfait de cette marque d'affection naturelle, lui accorda sa demande, & le traita avec toutes sortes de bontés.

AN. 1492.

## CHAPITRE III.

*Suite du voyage de Colomb: Il retourne à Cuba: Il arrive à l'Isle de Bohio: Il lui donne le nom d'Hispaniola: Les Espagnols sont bien reçus par un Cacique: Le vaisseau de Colomb fait naufrage: Il forme le projet d'établir une Colonie: Il part pour retourner en Espagne.*

Suite de son  
voyage.

LE même jour 13 de Novembre, Colomb retourna à l'Est, pour trouver l'Isle de Bohio: mais le vent de Nord soufflant fortement, l'obligea de se mettre à l'ancre sous quelques coteaux, près d'un grand port, qu'il nomma le Port-du-Prince. Les environs étoient remplis d'Isles si voisines les unes des autres, que la plus grande distance entr'elles n'étoit pas d'un quart de lieue. Elles produisent un grand nombre d'arbres toujours verts, entr'autres le Mastic, l'Aloës & le Palmier, & quoiqu'elles ne fussent pas habitées, ceux de Cuba y venoient dans des canots pour y passer quelque temps, s'y nourrissant des poissons

& des oiseaux qu'ils prenoient, à COLOMB,  
 quoi ils ajoutoient ce qui se trouvoit Chap. III.  
 sur la surface de la terre. Ils n'étoient  
 nullement délicats sur la nourriture, & An. 1492.  
 ne se faisoient aucune peine de man-  
 ger ce que nous regardons comme  
 sale & même comme venimeux: par  
 exemple des araignées, du poisson crud,  
 & des vers qui s'engendrent dans le  
 bois pourri. Dans une de ces Isles, les  
 Espagnols tuerent une bête semblable  
 à un Blereau: prirent un poisson qui  
 ressembloit à un Porc, trouverent  
 dans la mer une assez grande quantité  
 d'Huîtres à perles, & observerent que  
 le montant & le décroissement de la  
 marée y étoient moindres qu'en aucun  
 des endroits qu'ils eussent visités dans  
 ces mers.

Le lundi 19 de Novembre, Co-  
 lomb partit du Port-au-Prince, & fit  
 route à l'Ouest dans l'intention de  
 chercher l'Isle de Bohio: mais le vent  
 étant contraire, il fut obligé de rester  
 entre les Isles Cuba & Isabella. Martin  
 Alonzo Pinçon informé par quelque  
 Indien, qu'il avoit caché dans sa ca-  
 ravelle, que Bohio abondoit en or,  
 profita de l'avantage qu'avoit son  
 vaisseau d'être le meilleur voilier, &

COLOMB,  
Chap. III.

An 1492.

quitta Colomb dans la nuit avec intention de le prévenir, & d'enlever es trésors de cette riche Contrée.

Il retourne  
à Cuba.

L'Amiral, ainsi abandonné d'un de ses Conforts, & voyant que la violence du vent l'empêchoit de tenir la mer, retourna à Cuba dans un autre port, qu'il nomma de Sainte-Catherine. Pendant que ses gens étoient occupés à faire du bois & de l'eau, il remarqua quelques indices d'or sur des pierres de la rivière, & plus loin dans le pays, il vit une montagne couverte de pins si élevés qu'ils auroient pu fournir des mâts pour les plus grands vaisseaux, avec une quantité de chênes propres à faire des planches. Continuant à naviguer le long des côtes, il trouva dix ou douze lieues plus loin au Sud-Est une rivière fort large, & des ports très-spacieux. Il fut si enchanté de la beauté de cette Contrée qu'en parlant lui-même de cet endroit, auquel il donna le nom de Puerto-Santo, il dit qu'il étoit entré dans une rivière, où il avoit trouvé depuis cinq brasses d'eau jusqu'à huit : que l'ayant remontée assez haut dans sa chaloupe, il avoit été charmé de la clarté de l'eau, au travers de

laquelle on voyoit nettement le fond sablonneux; de l'abondance & de la variété des plaines couvertes de verdure; d'une multitude de grands arbres, habités par des oyseaux de toutes sortes de ramages & de plumages, en sorte qu'il avoit été tenté de fixer pour sa vie son habitation dans ce délicieux séjour. Il rencontra dans ce voyage un canot tiré sur la terre, aussi grand qu'un bateau à douze rames, & dans une méchante cabane voisine, il trouva une boule de cire avec le crâne d'un homme dans deux paniers pendus à un poteau : mais il ne vit personne d'où il put recevoir aucune information. Il trouva ensuite un autre canot de 70 pieds de long, capable de contenir cinquante hommes, quoiqu'il ne fût que d'un seul tronc d'arbre.

Colomb ayant fait cent six lieues le long de la côte, arriva à l'extrémité orientale de Cuba, qu'il nomma Alpha, & le mercredi 5 de Décembre il partit pour Bohio : mais quoiqu'il n'en fût éloigné que de seize lieues, les courants l'empêcherent d'y arriver avant le jour suivant. Il jetta l'ancre dans un port qu'il nomma Saint-Nicolas, en l'honneur du Saint dont ce jour étoit la

COLOMB,  
Chap. III.

An, 1492.

Il arrive à  
l'Île de Bohio.

COLOMB,  
Chap. III  
An. 1492.

Fête. Ce port est grand, profond, sûr, & entouré d'arbres fort élevés : le pays est rempli de roches, & en général les arbres n'y sont pas aussi hauts que ceux de l'Isle Cuba, cependant il y trouva de petits chênes, des myrtes, & d'autres arbrisseaux, avec une rivière très-agréable, qui après avoir traversé une plaine vient tomber dans le port, autour duquel il y avoit des canots aussi grands que des barques à quinze rames. Voyant qu'il ne pouvoit établir aucun commerce avec les habitants, qui fuyoient tous à son approche, il continua sa route en suivant la côte vers le Nord, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un port, qu'il nomma de la Conception, situé presqu'au Nord d'une petite Isle connue depuis sous le nom de Tortuga.

Il lui donna le nom d'Hispaniola.

L'Amiral remarqua que cette Terre de Bohio étoit fort grande, & ressembloit assez aux côtes d'Espagne, non-seulement par les arbres & les plantes : mais aussi par les poissons puisqu'il y trouva des Soles, des Saumons, des Pélamides & des Chevrettes, ce qui le porta à lui donner le nom d'Hispaniola. Il y vit un grand nombre d'habitants, qui prirent précipitamment la

fuite : mais à la fin on prit une jeune femme , qui avoit une plaque d'or pendue au nez. Elle fut emmenée au vaisseau , où on lui fit présent de plusieurs bagatelles , comme des sonnettes & des miroirs : ensuite , sans lui avoir fait aucune insulte , on la renvoya dans la Ville ou elle demeuroit , accompagnée de trois Indiens & d'autant d'Espagnols.

COLOMB,  
Chap. III.

Ann 1492.

Le lendemain onze hommes bien armés descendirent sur le rivage , avancerent quatre lieues dans le pays , & trouverent une Ville ou Village , qui contenoit environ mille maisons. Les habitans prirent d'abord la fuite , comme avoient fait tous les autres : mais ils retournerent bien-tôt à la persuasion d'un Indien de San-Salvador , qui les avoit suivis , & leur avoit dit beaucoup de bien des Chrétiens. Pleinement convaincus que ces étrangers étoient descendus du Ciel , ils les regarderent avec autant d'étonnement que de respect , leur présenterent des vivres , & les presserent de s'arrêter toute la nuit dans leur Village. Les Espagnols ne crurent pas devoir accepter l'invitation : ils retournerent aux vaisseaux , & rapporterent que

COLOMB,  
Chap. III.

An. 1492.

cette contrée étoit fertile & agréable : que le peuple en étoit plus blanc & plus beau que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors : qu'ils étoient doux & traitables, & leur avoient fait entendre que plus loin vers l'Est on trouveroit une Contrée abondante en or.

Aussi-tôt que l'Amiral eut entendu ce récit, il mit à la voile, & le 15 de Décembre, pendant qu'il navigeoit avec peine dans une mer fort rude, entre Hispaniola & Tortuga, il prit un petit canot avec un Indien. On fut surpris de ce qu'il n'avoit pas péri par un temps aussi orageux, & on le mit en sûreté sur le rivage après lui avoir fait quelques présents de peu de valeur. Cet homme rapporta à ses compagnons la bonté avec laquelle on l'avoit traité, & ils se hazarderent à venir à bord, sans apporter rien de conséquence, excepté quelques petits grains d'or, qui pendoient à leurs oreilles & à leurs nez : mais il marquerent par signe qu'il y en avoit une grande quantité dans une Contrée plus éloignée.

Les Espagnols font bien reçus par un Cacique.

Le lendemain, pendant que les Espagnols étoient sur le rivage, à faire des échanges avec le Cacique ou Chef

de ce Canton, distingué par une plaque d'or : un canot chargé de quarante hommes s'approcha venant de l'Isle de Tortuga. Le Cacique s'affit aussi-tôt sur le rivage avec sa suite, pour leur marquer qu'ils ne devoient faire aucune hostilité : mais ils descendirent à terre, malgré ce signe de paix. Le Cacique se releva, pour les obliger par ses menaces à se rembarquer, & présenta une pierre à l'un des Espagnols, pour qu'il la jettât à ceux de Tortuga, afin de leur marquer qu'il embrasseroit la cause des Chrétiens contre les Indiens du canot, qui retournerent aussi-tôt dans leur Isle.

Le mardi 18 de Décembre, le même Cacique les vint trouver avec pompe, porté dans une espee de Palanquin, & accompagné de deux cents hommes aussi nuds que lui. Il monta sans hésiter sur le bord de l'Amiral, qui étoit alors à diner : entra dans la chambre sans cérémonie accompagné de deux anciens, qui paroissoient être ses principaux Conseillers, & s'affit aux pieds de Colomb. On le reçut avec beaucoup de civilité & de respect ; on lui servit du vin, & aussi-tôt qu'il en eût goûté, il en envoya à ses gens,

COLOMB, qui étoient demeurés sur le pont.  
 Chap. III. Après le dîner, pendant lequel lui &  
 ses Ministres parlerent fort peu, &  
 An. 1492. même avec gravité & délibération, il  
 présenta à l'Amiral une ceinture tra-  
 vaillée & deux piéces d'or fort min-  
 ces. On lui donna en échange une  
 courtepointe, un chapelet de fin am-  
 bre, du propre col de l'Amiral, une  
 paire de mules rouges, & une bou-  
 teille d'eau de fleur d'orange. Ces  
 présens furent si agréables à ce Prince,  
 que lui & ses Conseillers firent enten-  
 dre à Colomb que toute l'Isle étoit à  
 son commandement. L'Amiral les sur-  
 prit beaucoup en leur faisant voir une  
 médaille d'or, marquée des portraits  
 de Ferdinand & d'Isabelle, ce qu'ils  
 considérèrent avec admiration, & ils  
 exprimerent de même des signes  
 d'étonnement à chaque chose qu'ils  
 virent. Sur le soir le Cacique fut mis  
 à terre, dans la chaloupe comme il  
 parut le désirer & on le salua d'une  
 décharge de plusieurs canons, dont le  
 bruit lui inspira ainsi qu'à sa suite au-  
 tant de surprise que de frayeur : ce-  
 pendant il fut si content de cette re-  
 ception qu'il ordonna à ses gens de  
 regaler les Espagnols qui l'avoient  
 conduit

conduit à terre, & il retourna dans le lieu de sa résidence, faisant porter devant lui les présents de l'Amiral avec autant de pompe que d'ostentation.

COLOMB,  
Chap. III.

An. 1492.

Le lundi 24 de Décembre, l'Amiral mit à la voile, alla à Punta-Sancta, & jeta l'ancre environ à une lieue du rivage. Le temps étoit fort calme, & il se retira pour prendre du repos, ce qu'il n'avoit pas fait depuis deux jours. Ses gens suivirent son exemple, & contre les ordres qu'il leur avoit donnés, confierent le gouvernail à un jeune matelot. Leur défobéissance & leur négligence furent fatales au vaisseau qu'un courant porta vers minuit sur la pointe d'un roc, avant que personne de l'équipage s'apperçût du danger. L'Amiral, éveillé le premier par les cris du jeune homme, fut sur le pont, où voyant leur situation, il ordonna au pilote & à trois matelots de prendre la chaloupe pour jeter encore une ancre à l'arrière. Ils fauterent aussi-tôt dans la chaloupe : mais au lieu d'obéir à ses ordres, ils ramerent vers l'autre caravelle pour sauver leur vie. Alors Colomb fit couper les mâts, & décharger le vaisseau

Le vaisseau  
de Colomb  
fait naufrage.

COLOMB,  
Chap. III.

An. 1492.

autant que cela fut possible : mais ses efforts furent inutiles, l'eau entra en abondance : les coutures s'ouvrirent & tout le pont d'enbas fut submergé. Dans cette conjoncture, la chaloupe revint de l'autre caravelle, qui ne voulut pas en recevoir les hommes, & l'Amiral ne voyant aucune espérance de sauver son vaisseau, fit passer son monde sur l'autre. Le matin étant venu il s'approcha de terre, & dépêcha des messagers tant pour informer le Roi, de son malheur, que pour demander l'aide des habitants afin de décharger le vaisseau. Le Cacique très-sensible à l'accident des Chrétiens, donna ordre les larmes aux yeux à ses gens d'aller dans leurs canots pour ce déchargement, & d'obéir aux ordres de l'Amiral. Avec le secours de ces honnêtes sauvages, on retira tout ce qui pouvoit être de quelque valeur, & on le déposa dans des cabanes, qui furent gardées avec tant de soin que rien d'important ne fût perdu.

Le mercredi 26 ce Prince hospitalier fit une nouvelle visite à l'Amiral : le consola de sa perte avec les plus fortes démonstrations de tristesse & de compassion : lui fit entendre qu'il étoit

le maître de sa propre fortune, & lui fit présent de quelques masques, dont les yeux, lenez & les oreilles étoient d'or. Voyant combien les Espagnols étoient passionnés pour ce métal, il promit de lui en envoyer une plus grande quantité, qui venoit d'un Canton nommé Cibao. En même temps arriva un canot d'une autre Isle, avec des Indiens qui apportoient des plaques d'or, pour les échanger contre des clochettes, qu'ils estimoient plus que toute autre chose. Les mariniers firent aussi le même trafic sur le rivage avec les habitans d'Hispaniola, qui venoient de l'intérieur du pays, & donnoient de l'or pour des éguilles, ou pour d'autres bagatelles.

COLOMB,  
Chap. III.

Ann. 1492.

L'agrément que trouva Colomb dans la nature & les productions de cette Isle, ainsi que dans les manieres des naturels, le détermina à y établir une Colonie d'Espagnols, afin d'entretenir une correspondance amicale avec les habitans, d'en apprendre la langue & les coutumes, & de s'instruire autant qu'il seroit possible de la richesse & de la situation des différentes parties de l'Isle, ce qui ne pouvoit manquer de procurer de grands avan-

Il forme le  
projet d'éta-  
blir une Co-  
lonie.

COLOMB, tages à l'Espagne Il étoit d'autant  
 Chap. III. plus encouragé à former cet établisse-  
 An. 1492. ment, que plusieurs de ses hommes  
 s'offroient volontairement à rester, &  
 que le Cacique bien loin d'en prendre  
 ombrage, les regardoit comme des  
 alliés très-utiles, qui pourroient le  
 protéger contre les invasions des Ca-  
 raïbes Indiens, race sauvage de Can-  
 nibales, qui souvent tuoient & dévo-  
 roient ses sujets. Colomb voulant con-  
 vaincre ce Prince, nommé Guacana-  
 gari de l'importance de son amitié,  
 fit pointer une piece de canon de gros  
 calibre contre le flanc du vaisseau nau-  
 fragé, qui fut aussi-tôt percé par le  
 boulet, & tomba de l'autre côté dans  
 la mer au grand étonnement des In-  
 diens, qui implorèrent ardemment la  
 protection de leurs hôtes, qu'ils cru-  
 rent possesseurs du feu du Ciel.

Il part pour  
 retourner en  
 Espagne.

L'Amiral feignant de se rendre à la  
 demande du Cacique, ordonna de bâ-  
 tir un Fort avec les débris du vaisseau  
 naufragé. Il le fournit de provisions,  
 de munitions, d'armes & de canons,  
 avec une garnison de trente-six hom-  
 mes sous les ordres conjoints de Jac-  
 ques d'Arana, Pierre Guttiere & Ro-  
 drigue d'Escovedo, qu'il recommanda

An. 1492.

fortement à la faveur & aux bons offices du Roi & de son peuple. Après avoir pourvu ce Fort de tout ce qui étoit nécessaire, & y avoir laissé la chaloupe du vaisseau naufragé, il résolut de retourner directement en Castille crainte qu'il n'arrivât quelque malheur au seul bâtiment qui lui restoit, ce qui l'auroit mis pour toujours hors d'état d'informer Leurs Majestés Catholiques des Découvertes importantes qu'il avoit faites, & des Pays qu'il avoit joints à leur Empire. Lorsque tous les préparatifs pour le voyage furent faits, il partit le vendredi 4 de Janvier 1493 au Soleil levant du Port de la Nativité, où il avoit établi cette première Colonie Chrétienne, & s'arrêtant du côté du Nord-Ouest pour faire de l'eau, il prit toutes les précautions nécessaires, afin de reconnoître l'entrée du port dans une autre expédition. Le vent étoit alors contraire, & il n'avoit encore fait que très-peu de chemin du côté de l'Ouest lorsque le Dimanche matin il retrouva la caravelle la Pinta. Martin Alonzo Pinçon qui la commandoit vint à bord, & fit tous ses efforts pour excuser sa défection, disant qu'il avoit perdu l'Amiral

An. 1493.

An. 1493.

de vue pendant la nuit, & alléguant d'autres raisons frivoles, dont Colomb connut clairement l'illusion : mais il dissimula son ressentiment pour ne pas nuire à la cause commune par de dangereuses dissensions, d'autant que presque tous les hommes engagés dans cette expédition étoient parents ou compatriotes de Pinçon.



## CHAPITRE IV.

An. 1493.

*Colomb retrouve Pinçon : Petit combat avec les Indiens : Il effuye une furieuse tempête : Il arrive à sainte Marie des Açores : Trahison du Gouverneur Portugais : Colomb arrive à Lisbonne : Il est bien reçu du Roi de Portugal : Son arrivée en Espagne : Honneurs que lui accorde le Roi.*

**P**INÇON après avoir quitté l'Amiral, avoit fait quatre lieues jusqu'à une riviere à l'Est de la Nativité, où il étoit demeuré 16 jours à faire des échanges avec les habitants, ce qui lui avoit procuré une grande quantité d'or, dont il avoit distribué la moitié à ses gens, tant pour acquérir leur confiance, que pour les empêcher de faire connoître ce qu'il en gardoit pour lui-même; aussi, eut-il grand soin de cacher ce succès à l'Amiral. Il avoit ensuite mouillé à Monte-Christo, endroit couvert de hauteurs, & semblable à un pavillon, environ à 18 lieues Est de Capo-Santo;

Colomb re-  
trouve Pin-  
çon.

C. O L O M B,  
Chap. IV.

An. 1493.

mais le temps contraire ne lui ayant pas permis d'avancer plus loin, il étoit allé dans sa chaloupe sur une riviere au Sud-Ouest de la montagne, dont la situation est à dix-sept lieues Est de la Nativité. Il la nomma la riviere d'or, parce qu'il trouva plusieurs indices de ce métal dans le sable sur lequel elle coule.

Petit Com-  
bat avec des  
Indiens.

Le Dimanche 13 de Janvier, étant proche du Cap Enamorado, l'Amiral envoya sa chaloupe à terre, où l'on trouva quelques Indiens armés d'arcs & de flèches avec une contenance farouche. Ils parurent d'abord vouloir faire quelque opposition, quoiqu'ils fussent dans une grande consternation; cependant par la médiation de l'interprète de San Salvador, ils furent amenés à une espece de conférence, & l'un d'entr'eux se hazardant de venir à bord de l'Amiral, parut si feroce dans sa parole & dans sa figure noircie de charbon, que les Espagnols jugerent que c'étoit un des Cannibales Caraïbes, & qu'ils étoient partis de ce lieu pour Hispaniola; mais quand l'Amiral se fut informé de quel côté étoient les Caraïbes, il montra du doigt que c'étoit dans

une Isle plus loin à l'Est. Il lui fit aussi entendre qu'il y avoit une autre Isle voisine, totalement habitée par des femmes, qui dans une certaine saison de l'année avoient commerce avec les Caraïbes, & que ceux-ci emportoient tous les enfants mâles qui venoient de leur union. Après avoir répondu à toutes ces interrogations, partie par signe, partie par le secours de l'interprète Indien, on regala ce sauvage de vivres, & on le mit sur le rivage avec des présents de chapelets de verre, & de quelque partie d'habillemens rouges & verts, afin qu'il persuadât à ses compatriotes d'apporter de l'or pour faire des échanges. Ceux-ci avoient formé dans le lieu où l'on avoit pris terre, une espece d'embuscade de cinquante hommes, qui portoient de longs cheveux, ornés de plumes de perroquets. Ils étoient armés d'arcs & de flèches, avec de grands bâtons au lieu d'épée, & ils refuserent de faire aucun marché avec les Espagnols, malgré les exhortations de leurs amis : au contraire ils les traiterent avec mépris, & commencerent même à commettre des hostilités.

Les Chrétiens qui n'étoient que sept, les voyant avancer avec des regards furieux, firent la moitié du chemin, & les chargerent avec grande intrépidité. Ils en frapperent un d'un coup de fabre sur les parties charnues du derriere, & tirerent un coup de fléche dans la poitrine d'un autre, ce qui jetta la terreur dans tout le parti. Les Indiens tournerent le dos, & prirent la fuite, laissant à terre leurs arcs & leurs fléches. Une grande partie auroient été tués, si le Pilote de la Caravelle n'eût intercedé en leur faveur. L'Amiral ne fut pas fâché de cette escarmouche, parce qu'il jugea qu'elle leur inspireroit une haute idée de la valeur des Chrétiens pour les empêcher de former aucune entreprise contre l'établissement de la Nativité: car il ne douta pas que les habitants de l'Isle n'appriissent bien-tôt que sept Espagnols avoient attaqué & mis en déroute plus de cinquante de leurs plus braves guerriers.

Leurs arcs étoient d'If, & à peu près aussi grands que ceux dont on se servoit en France & en Angleterre: les fléches étoient faites de petits branchages minces & durs, d'envi-

ron trois pieds de longueur, armés d'os de poisson trempés dans des liqueurs empoisonnées, ce qui fut cause que l'Amiral donna à ce Golphe, que les Indiens appelloient Samana, le nom de *Golphos de flechas*, ou Golphe des flèches. Les Espagnols virent en cet endroit une grande quantité de beau coton & d'axi, qui est une espèce de poivre fort piquante & très recherchée par les naturels du pays. Ils remarquerent aussi sur le rivage beaucoup de ces herbes qu'ils avoient vu flotter sur la mer, dans leur passage des Canaries.

Le mardi 16 de Janvier, quoique les Caravelles fissent beaucoup d'eau, l'Amiral mit à la voile pour l'Espagne du Golphe de Samana, & le Cap saint Elme fut la dernière terre qu'il perdit de vue. Quand les Espagnols eurent fait environ quarante lieues au Nord-est, la Mer parut toute couverte de petits Tons, dont ils virent une grande abondance, ainsi que d'oiseaux de Mer pendant deux ou trois jours de suite. Le vent leur étoit favorable, & ils firent tant de chemin que le 9 de Février, ils étoient au Sud des Isles Açores, suivant l'estimation des

COLOMB;  
Chap. IV.

An. 1493.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

Pilotes, mais par le journal de Colomb ils avoient fait cent cinquante lieues de moins, ce qui se trouva d'accord avec la vérité: car ils virent encore beaucoup de ces mêmes herbes qu'ils n'avoient trouvées dans leur passage aux Indes Occidentales qu'à deux cents soixante & trois lieues Ouest de l'Isle de Fer.

Il esſuye  
une furieuse  
tempête.

Ils avoient joui jusqu'alors d'un temps favorable: mais le vent commençant à s'élever, & la Mer à former des vagues furieuses, ils furent attaqués le quatorze de Février d'une tempête si violente que ne pouvant plus gouverner le vaisseau, il étoit poussé de tous côtés à la merci des flots. La Pinta se laissa également aller au gré des vents, qui la poussèrent vers le Nord, & elle perdit bien-tôt la vue de l'Amiral, qui naviguoit au Nord-est, pour gagner les côtes d'Espagne. L'équipage de chaque Caravelle jugea alors que l'autre avoit péri: chacun se livra aux actes de dévotion: il fut décidé par le sort que l'Amiral feroit un pèlerinage pour tout son monde, à Notre-Dame de la Guadeloupe: qu'un des Mariniers iroit à Lorette, & qu'un autre passeroit une

nuit entière à saint Olave de Moguer. La fureur du vent & des flots augmentant encore, tout l'équipage fit vœu d'aller pieds nus & en chemise à quelque Eglise dédiée à la sainte Vierge, dans la première terre où ils aborderoient. Leur situation étoit d'autant plus déplorable qu'ils manquoient de provisions, & que leur Navire n'étoit pas assez lesté, ce qui le mettoit continuellement en danger d'être renversé. Pour remédier à cet inconvénient, l'Amiral ordonna de remplir les tonneaux d'eau de Mer, & pour ne pas perdre totalement l'espérance de faire connoître ses découvertes, il écrivit en abrégé ce qui les concernoit sur deux différentes feuilles de Parchemin, qu'il enveloppa dans des toiles cirées, les cacheta & les mit dans des tonneaux séparés, qu'il jeta dans la Mer, après en avoir bien tamponné les boudons, se flattant que l'un ou l'autre pourroit être enlevé par quelque vaisseau Européen.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

Le Vendredi 15 de Février au point du jour, pendant que la tempête se soutenoit encore dans toute sa force, un des Matelots monté à la hune

Il arrive à  
sainte Marie  
des Açores.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

apperçut la terre à l'Est-nord-est. Le Pilote jugea que c'étoient les rochers de Lisbonne : mais l'Amiral pensa que c'étoit une des Açores. Le temps étant toujours furieux, & le vent soufflant de terre, ils en découvrirent une autre qui se trouva être sainte Marie, où ils jetterent l'ancre le lundi avec des difficultés & des peines excessives. L'Amiral étant boiteux des deux jambes, par la fatigue qu'il avoit soufferte, les habitants de l'Isle vinrent à bord avec des provisions fraîches, & firent beaucoup de compliments de la part du Gouverneur, qui habitoit la ville, assés éloignée de cet endroit. Ils furent très étonnés du succès de cette expédition ; parurent se réjouir des découvertes de Colomb, & furent aussi très surpris de ce qu'il avoit soutenu la tempête, qui suivant leur compte avoit duré 15 jours sans intermission. Ils dirent qu'il y avoit dans le voisinage, un hermitage dédié à la sainte Vierge, & l'Amiral, ainsi que tout son monde, résolurent d'accomplir leur vœu, en y allant pieds nuds. Ils s'y porterent d'autant plus volontiers que le peuple & le Gouverneur leur

marquoient la plus grande affection, & que cette Isle appartenoit à un Prince ami de leurs Majestés Castillanes.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

Colomb envoya la chaloupe de la caravelle avec la moitié de son monde pour accomplir leur vœu, & leur donna ordre de revenir aussi-tôt, afin que le reste pût également satisfaire sa dévotion : mais à peine les premiers se furent déshabillés & eurent commencé leur procession, qu'ils furent attaqués & faits prisonniers par le Gouverneur, qui s'étoit mis en embuscade avec un corps de ses gens. Colomb, ayant attendu en vain le retour de la Chaloupe, depuis le point du jour jusqu'à midi, commença à soupçonner quelque tromperie, & comme il ne pouvoit voir l'hermitage de l'endroit où il étoit, il fit le tour d'une pointe, afin de le découvrir. Il apperçut un gros de Cavaliers Portugais qui avoient mis pied à terre, & entroient dans la Chaloupe : il jugea que leur dessein étoit d'attaquer sa Caravelle, & donna ordre à ses gens de se tenir sur leurs gardes, dans l'espérance que le Commandant viendroit à bord, & qu'il pourroit le retenir pour ôtage. Les

Trahison du  
Gouverneur  
Portugais.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

Portugais ne s'avancerent qu'à une certaine distance : l'Amiral leur demanda par quelle raison ils avoient fait un tel outrage à ses gens, qui étoient descendus sur la foi d'un sauf-conduit, & fit entendre que le Roi de Portugal seroit très mécontent de cette conduite contre les sujets de sa Majesté Catholique, avec laquelle il étoit en alliance. Le Capitaine Portugais répondit qu'il avoit agi par les ordres exprès du Roi, & Colomb pensant qu'il y avoit quelque rupture entre les deux Couronnes, appella tout son monde pour être témoin de ce qui se diroit. Il adressa son discours au Portugais, & jura qu'il ne quitteroit point la Caravelle qu'il n'en eût pris cent d'entr'eux & détruit toute l'Isle. Cependant il retourna au port d'où il étoit parti : mais le vent s'étant augmenté le lendemain, & l'ancrage n'y étant pas sur, il y perdit ses ancres, & fut obligé de tenir la Mer vers l'Isle de saint Michel, quoiqu'il se trouvât exposé à un grand danger, parce qu'il ne lui étoit resté que trois bons Matelots, le reste n'étant que des Mouffes, des Indiens & des gens de terre, qui ne con-

noissoient rien à la Mer. Le lendemain, le temps se calma, & il essaya de regagner l'Isle de sainte Marie, où il arriva le jeudi 21 après midi. La Chaloupe vint aussi-tôt avec cinq hommes, & un Notaire, qui monterent à bord sur sa parole, & demanderent au nom du Gouverneur d'où venoit le vaisseau, & si l'Amiral avoit ou n'avoit pas une commission du Roi d'Espagne. Satisfaits sur tous ces points ils retournerent à terre, & l'on relâcha les Espagnols, par lesquels on apprit que le Roi de Portugal avoit envoyé des ordres à tous les Gouverneurs, pour qu'ils se faissent de la personne de l'Amiral : mais que ce dessein n'ayant pas réussi, on avoit pris le parti de renvoyer les prisonniers.

Colomb, ayant recouvré ses gens, partit de l'Isle sainte Marie le Dimanche 24 de Février, étant en grande disette de bois & de lest, mais avec un vent favorable. Le 3 de Mars ils furent exposés à une nouvelle tempête, accompagnée d'éclairs & de tonnerres, leur voile se fendit, & ils firent vœu d'un autre Pélerinage à Notre-Dame de Cinta, à Guelva. Ils coururent sous

---

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

Colomb ar-  
rive à Lisbon-  
ne.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

leurs mats nus par une Mer terrible, & furent bien près de se perdre sur les rochers de Lisbonne, qu'ils découvrirent par hazard à minuit. Ils les doublerent avec la plus grande difficulté, & le lendemain, étant obligés de se mettre sur une ancre dans la riviere du Tage, l'Amiral envoya un exprès à leurs Majestés Catholiques, pour leur faire savoir son arrivée, & un autre au Roi de Portugal, pour lui demander la permission d'ancrer devant la ville, parce qu'il ne se croyoit pas en sureté dans sa position actuelle.

Le mardi 5 de Mars, le maître du grand Gardé-côte vint avec une Chaloupe pleine de gens armés le long du bord de l'Amiral : il lui dit de descendre & de déclarer qui il étoit aux Officiers du Roi, suivant l'usage de tous les vaisseaux qui entroient dans cette riviere. Colomb répondit que comme Amiral du Roi d'Espagne il ne vouloit pas se dégrader en s'assujettissant à une telle coutume, & qu'il n'envoyeroit pas la moindre personne de son vaisseau sur un pareil message. Le Portugais, voyant sa résolution, demanda communication

des lettres du Roi d'Espagne pour  
 satisfaire son Capitaine ; Colomb les  
 lui communiqua , il retourna à son  
 vaisseau , & en fit son rapport au  
 Commandant Alvaro de Acunha. Cet  
 Officier vint aussi-tôt à bord de la  
 Caravelle , accompagné de tambours ,  
 de fifres & de trompettes , & il ac-  
 cueillit l'Amiral avec toutes sortes  
 d'expressions d'amitié & de bonne  
 volonté. Aussi-tôt qu'on apprit son  
 arrivée à Lisbonne , une multitude  
 de peuple accourut pour voir les In-  
 diens , & pour apprendre le détail  
 de cette étonnante découverte. Tou-  
 te la riviere étoit couverte de barques  
 pleines de monde : les uns remer-  
 cioient Dieu du succès de Colomb ,  
 & d'autres déploroient amèrement  
 le malheur de leur nation , qui étoit  
 privée d'un si grand avantage par  
 l'avarice & par l'incrédulité de son  
 Roi.

Ce Monarque ayant reçu la lettre  
 de l'Amiral , ordonna à ses Officiers  
 de lui fournir gratis toutes sortes de  
 rafraîchissements , & tout ce qu'il au-  
 roit besoin ; en même temps il écri-  
 vit à Colomb , pour le féliciter sur  
 son heureux retour , & pour lui mar-

COLOMB.  
 Chap. IV.

An. 1493.

Il est bien  
 reçu du Roi  
 de Portugal.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

quer qu'il désiroit le voir avant qu'il quittât son Royaume. Colomb hésitoit à répondre à cette invitation : mais considérant que le Roi de Portugal étoit en paix avec ses Souverains, & qu'on le traitoit avec une hospitalité & des égards extraordinaires : il résolut d'aller trouver sa Majesté Portugaise, qui résidoit à 9 lieues de Lisbonne dans un endroit nommé Valparaïso, où l'Amiral arriva la nuit du samedi 9 de Mars. Le Roi donna ordre à toute sa Cour d'aller au-devant de lui, & lorsqu'il fut conduit en sa présence, il l'obligea de mettre son chapeau & de s'asseoir. Le Monarque écouta avec un plaisir apparent les particularités du voyage de Colomb, & offrit de lui donner tout ce qui lui manquoit ; cependant il ne put s'empêcher d'observer que cette conquête lui appartenoit de droit, d'autant que l'Amiral avoit été d'abord au service de Portugal. Colomb exposa modestement les raisons qu'il avoit pour être d'un sentiment contraire, à quoi le Roi repliqua » que cela étoit fort bien, mais » qu'il ne doutoit pas qu'on ne lui » rendît justice. » Cette conversation

finie, il ordonna au Prieur de Crato de recevoir Colomb chez lui, où il resta tout le Dimanche, & une partie du lundi. Il reçut son congé après avoir été traité avec de grands honneurs par sa Majesté, qui le fit tenter de rentrer à son service, en lui faisant des offres très considérables. Il fut accompagné à son retour par Dom Martin de Noronha, & par plusieurs autres personnes de distinction : passa près d'un Couvent où étoit la Reine, qui désira le voir, & reçut sa visite avec grande considération. La même nuit, un Gentilhomme vint de la part du Roi, lui dire que s'il vouloit retourner par terre en Castille, il l'accompagneroit, & lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire sur la route jusqu'aux frontières de Portugal. Colomb ne crut pas devoir accepter cette offre : mais il la reçut avec la plus grande reconnoissance, & ayant mis à la voile de la riviere de Lisbonne le mercredi 13 de Mars, il arriva le vendredi suivant à Saltes, d'où il étoit parti le 3 d'Août de l'année précédente.

---

 COLOMB.  
 Chap. IV.

An. 1493.

A sa descente il fut reçu en procession par tout le peuple, qui rendoit son arrivée en Espagne.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

graces à Dieu de ses heureux succès, dans l'espérance qu'ils tourneroient autant à l'avantage du Christianisme qu'à la grandeur de leurs Majestés Catholiques. En même temps Pinçon arriva en Galice, & voulut porter à la Cour les nouvelles des découvertes qu'on avoit faites; mais il lui fut défendu d'y venir sans l'Amiral, sous le commandement duquel il avoit été envoyé pour cette expédition. Ce refus fit une telle impression sur lui qu'il en tomba malade, & retournant dans la ville où il étoit né, il y mourut de chagrin peu de jours après.

Honneurs  
que lui accorda  
de le Roi.

Colomb s'avança de Seville, en suivant la route de Barcelonne, où étoient alors leurs Majestés Catholiques. Le chemin étoit couvert de gens de tous états, qui s'assembloient en troupes pour le voir, ainsi que les Indiens qui étoient à sa suite. Vers le milieu d'Avril il arriva à Barcelonne, où il fut reçu de la manière la plus solennelle par toute la Cour & la ville. Leurs Majestés Catholiques assises sur de riches tapis & sous un dais de drap d'or, lui donnerent une audience publique. Elles se leverent lorsqu'il s'approcha pour leur

baïser la main, l'obligerent de s'asseoir en leur présence, & le traiterent comme un Grand de la premiere classe, qui avoit rendu le plus important service à leur pays. Son mérite & ses succès lui acquirent même une telle faveur, que lorsque le Roi se promenoit aux environs de Barcelonne, Colomb étoit toujours à son côté; honneur qui n'avoit jamais été accordé qu'aux Princes du Sang.

COLOMB,  
Chap. IV.

An. 1493.

Pour donner une forme solide à toutes ces marques d'honneur, il fut gratifié de nouvelles Patentes, qui augmentoient, éclaircissoient & confirmoient les privilèges qu'il avoit déjà obtenus, & étendoient sa vice-royauté & son amirauté sur tous les pays qu'il avoit découverts, ou pourroit découvrir. On résolut qu'il retourneroit aux Indes Occidentales, avec un puissant armement pour soutenir la Colonie qu'il y avoit établie, & pour faire de nouvelles découvertes. En même temps on sollicita & l'on obtint du Pape Alexandre VI. un titre exclusif pour tous les pays qu'on pourroit trouver & soumettre dans la même direction jusqu'aux Indes Occidentales.

An. 1493.

## CHAPITRE V.

*Colomb se prépare pour un second voyage : Il découvre la Dominique & Marigalante : Il découvre la Guadeloupe, & plusieurs autres Isles : Il arrive à Hispaniola : Il trouve la Colonie en mauvais état.*

Colomb se  
prépare pour  
un second  
voyage.

**L**ORSQUE la Cour eut pris toutes les mesures nécessaires pour le succès d'une seconde expédition, l'Amiral Colomb partit pour Seville, où il prépara toutes choses avec tant de diligence, qu'en très peu de temps dix-sept vaisseaux de différentes grandeurs furent prêts à mettre à la voile, bien munis de provisions, & de tout ce qui pouvoit être utile pour l'accroissement de la Colonie des Indes. On engagea un grand nombre d'Artisans & de Laboueurs pour son service, & le desir de l'or, ainsi que le succès de la première entreprise attira tant de Volontaires, qu'on fut obligé d'en renvoyer beaucoup, pour les reprendre à la première

miere occasion favorable, l'Amiral se bornant pour lors à quinze cents personnes de différents états, qu'il fit aussi-tôt embarquer.

COLOMB,  
Chap. V.  
An. 1493.

On mit aussi sur les vaisseaux, des chevaux, des ânes, & d'autres animaux, qui se multiplierent par la fuite, & furent d'un grand usage pour les plantations. Enfin l'Amiral s'étant bien fourni de toutes sortes d'ustensiles, & de tout ce qu'il jugea propre pour le commerce, mit à la voile de la rade de Cadix où il avoit équipé sa flotte, le 25 de Septembre 1493, une heure avant le lever du Soleil, & dirigea son cours au Sud-est pour les Isles Canaries, où il avoit dessein de prendre quelque rafraîchissement. Le 28, étant à cent lieues de l'Espagne, il vit un grand nombre de tourterelles & d'autres petits oiseaux de terre, qui passoient des Isles Açores en Afrique pour y rester durant l'hyver. Le mercredi 2 d'Octobre il jeta l'ancre à la grande Canarie; mais il remit à la voile vers minuit pour Gomara, où il arriva le 5, & donna aussi-tôt ordre d'embarquer avec toute la diligence possible ce qui étoit nécessaire pour les vaisseaux.

Il met à la voile.

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

Ayant pris toutes ces précautions, il partit le 7 pour les Indes, après avoir donné des ordres cachetés à chaque vaisseau, avec défense de les ouvrir, à moins qu'on ne fût séparé de lui par le fort temps. Ils firent quatre cents lieues à l'Ouest de Gomara, poussés par un vent favorable, & furent très surpris de ne trouver aucunes de ces herbes qu'ils avoient vues dans leur premier voyage, avant d'avoir fait la moitié du même chemin. Le samedi 26 un Marinier qui étoit à la hune apperçut pendant la nuit plusieurs de ces lumières qu'on appelle Feu saint Elme, ce qui leur fit chanter des litanies & des prières, avec pleine confiance qu'il ne leur arriveroit aucun accident, quelque violente tempête qui pût survenir par la suite.

Il découvre  
la Domini-  
que & Mari-  
galante.

Le soir du samedi 2 de Novembre, l'Amiral remarqua une grande altération dans les vents & dans le Ciel, qui verfoit un déluge de pluie. Jugeant qu'ils étoient près de terre, il fit charger toutes les voiles, & ordonna à ses gens de se tenir soigneusement sur leurs gardes. Cette précaution n'étoit pas inutile : à peine le jour.

commençoit à paroître qu'on apperçut à sept lieues Ouest, une Isle couverte de hautes montagnes, qu'il nomma la Dominique, parce qu'elle avoit été découverte le Dimanche matin. Quelque temps après on en vit encore trois autres, & l'équipage s'assemblant sur la poupe chanta le *Salve Regina* pour rendre grâces à Dieu d'un aussi heureux succès, ayant fait près de huit cents lieues en vingt jours. On ne trouva pas d'endroit commode pour jeter l'ancre à l'Est de la Dominique, & l'on s'arrêta à une Isle, que l'Amiral appella Mari-galante, du nom du vaisseau qu'il montoit. Ce fut dans cette Isle qu'il descendit à terre, & qu'avec les solennités d'usage, il confirma la prise de possession qu'il avoit déjà faites de toutes les Isles & Continents des Indes Occidentales, au nom du Roi & de la Reine d'Espagne.

Le samedi 4 de Novembre, il fit route au Nord vers une grande Isle qu'il nomma Sainte Marie de la Guadeloupe, conformément à la promesse qu'il en avoit faite aux Religieux d'un couvent du même nom. Il vit à quelques lieues du rivage un roc fort

Il découvre  
la Guadeloupe.

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

élevé, qui se termine en pointe, & d'où sort une grande quantité d'eau, avec un bruit prodigieux. Quelques hommes descendirent dans la chaloupe, & trouverent une espece de ville que les habitants avoient abandonnée, n'y laissant qu'un petit nombre d'enfants, dont les Espagnols ornerent les bras de quelques bagatelles pour marques d'amitié. Ils y trouverent des oyes semblables à celles d'Europe, des courges, & des especes de pommes qui paroissent sauvages, mais qui sont excellentes pour l'odeur & pour le goût. Ils y virent aussi diverses sortes de fruits inconnus, du coton, des hamacs, des arcs, des fleches, & plusieurs autres choses auxquelles ils ne toucherent point, afin de donner bonne opinion de leur modération aux habitants. Le lendemain, l'Amiral envoya deux chaloupes, avec ordre d'en prendre quelques-uns s'il étoit possible, pour en avoir les éclaircissements qui lui étoient nécessaires. On lui amena deux jeunes hommes : ils lui firent entendre qu'ils étoient d'une autre Isle, & avoient été faits prisonniers par les habitants de la Guadeloupe.

Les Chaloupes étant retournées pour amener quelques personnes de l'équipage restées à terre, on trouva six femmes réfugiées vers eux, qui demanderent d'être conduites à bord. L'Amiral après leur avoir donné des chapelets & de petites sonnettes, les renvoya à terre contre leur inclination : mais d'abord qu'elles y furent, les Caraïbes les dépouillerent de ces ornemens à la vue des Espagnols. Quelque temps après, les Gens de la chaloupe étant encore descendus, ces pauvres femmes sauterent dedans, implorant leur protection contre la cruauté des habitants, qui les rete-noient en esclavage, après avoir mangé leurs maris. Elles furent am-énées à l'Amiral, & lui firent con-noître qu'il y avoit du côté du Sud un grand nombre d'Isles, & un grand Continent, d'où il venoit quelque temps auparavant des canots faire des échanges. Elles montroient le côté où étoit située Hispaniola, & l'Amiral donnoit ses ordres pour s'y rendre sans délai, quand il apprit que la veille un Capitaine étoit des-cendu sans sa permission avec huit hommes, & qu'ils n'étoient pas en-

---

 COLOMB,  
 Chap. V.

An. 1493.

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

core de retour. Il fut donc obligé d'arrêter en ce lieu, & il envoya des hommes de son équipage, avec des trompettes & des mousquets, pour qu'on en pût entendre le bruit dans les bois, qui étoient presque impraticables. Cette recherche fut sans effet, & il envoya un autre détachement de quarante hommes, sous la conduite du Capitaine Hoyéda, avec ordre de parcourir tout le pays, & d'en remarquer les productions. Ils y trouverent du Mastic, de l'Aloès, du Gingembre, de l'Encens, quelques arbres qui avoient l'odeur & le goût de la Cannelle, avec une grande quantité de Coton. Ils y virent aussi des Faucons, des Milans, des Hérons, des Choucas, des Tourterelles, des Perdrix, des Oyes, des Rossignols, & assurerent que dans six lieues de terrain qu'ils avoient parcourues, ils avoient traversé vingt-six rivières, dont plusieurs étoient très profondes. Il paroît qu'ils avoient été trompés par l'inégalité du pays, qui les avoit obligé de traverser un grand nombre de fois la même rivière.

Pendant qu'ils étoient occupés à

cette recherche, les Coureurs revinrent d'eux-mêmes à leur vaisseau, & dirent qu'ils s'étoient égarés dans les bois : mais l'Amiral punit leur présomption en faisant mettre aux fers le Capitaine, & retrancher une partie de la portion des autres. Après cet exemple, il descendit lui-même à terre, & entra dans quelques-unes des maisons des Indiens, où il trouva une grande quantité de coton filé & non filé, avec beaucoup de crânes & d'os humains dans des corbeilles suspendues. Il observa aussi que les habitants étoient bien mieux logés, & avoient beaucoup plus de provisions & de choses utiles à la vie que ceux des Isles qu'il avoit vues dans son premier voyage.

Le Dimanche 10 de Novembre, il leva l'ancre, & fit voile avec toute sa flotte vers le Nord-ouest pour trouver Hispaniola. Il passa d'abord auprès d'une Isle, qu'il nomma Mont-Seratte à cause de ses hauteurs, & dont les habitants avoient tous été détruits par les Caraïbes, selon ce que les Indiens lui rapportèrent. Il cotoya ensuite Sainte Marie de la Rotonde, ainsi nommée de sa for-

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

Il découvre  
plusieurs au-  
tres Isles.

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

me, & passa auprès de Sainte Marie la Antigua dont la longueur est d'environ vingt-huit lieues. Continuant sa route, il vit au Nord-ouest & au Sud-est plusieurs autres Isles élevées & couvertes de bois; dans l'une, qu'il nomma Saint Martin, il fit jeter l'ancre, & l'on amena en la retirant quelques morceaux de Corail attachés à ses bras. Le 13, il jeta encore l'ancre à cause du gros temps près d'une autre Isle, où il donna ordre de prendre quelques habitants qui pussent l'instruire de sa vraie position. On prit sur le rivage quatre femmes avec trois enfants, & ceux qui les amenoient dans la Chaloupe rencontrèrent un Canot avec une autre femme & quatre hommes, qui voyant l'impossibilité de s'échaper se mirent en état de défense. La femme tira une flèche avec tant de force & de dextérité qu'elle perça un bouclier très épais: mais les Espagnols s'efforçant de les aborder, ils renversèrent leur Canot, & se mirent à la nage, où l'un d'entre eux se servit de son arc aussi adroitement dans l'eau qu'il auroit pu le faire sur la terre ferme. Tous les

mâles étoient Eunuques, les Caraïbes les ayant mis en cet état dans le dessein de les engraisser, comme on fait les Chapons en Europe.

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

L'Amiral continua son cours Ouest-nord-ouest, laissant au Nord une cinquantaine de petites Isles, dont il nomma la plus grande Sainte Ursule, & donna aux autres le nom des Onze mille Vierges. Il jeta l'ancre dans une baie, à l'Ouest d'une, qu'il appella S. Jean-Baptiste, où ses gens prirent des poissons, qui avoient la peau aussi rude que celle des chiens de mer, d'autres qu'on appelle Olaves, des Pélamides & des Alozes. Ils y virent aussi des Faucons & des arbrisseaux semblables à des vignes sauvages. Ils trouverent à l'Est de la baie quelques maisons bien bâties avec une place devant, d'où s'étendoit jusqu'à la mer un beau chemin, bordé de part & d'autre de grands Joncs, dont les sommets étoient curieusement entrelacés de verdure, & terminé du côté du rivage par une grande Galerie ou balcon assés large pour contenir dix ou douze hommes.

Le vendredi 14, il arriva à la baie de Samana, située au Nord d'Hispa-

Il arrive à  
Hispaniola.

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

niola, où il trouva sur le rivage un des Indiens natifs de ce lieu, qui étant converti à la Religion Chrétienne, tâchoit d'y foumettre tous ses compatriotes. Continuant son cours de cet endroit à la ville de la Nativité, il fut visité au cap Angel par quelques Indiens, qui vinrent à bord pour trafiquer. Il jetta l'ancre dans le port de Monte-Christo, où quelques-uns de ses gens découvrirent près de la riviere deux corps d'hommes attachés avec une corde d'une espece de Genêt, qui leur lioit les épaules & les bras, étendus sur une piece de bois en forme de croix. Cette circonstance parut d'un mauvais présage, quoiqu'il fût impossible de découvrir si ces corps étoient de Chrétiens ou de naturels du pays.

Le lendemain 26, plusieurs Indiens vinrent à bord avec confiance, & de grandes démonstrations d'amitié : ils prononcèrent différents mots Espagnols qu'ils avoient appris des Chrétiens, ce qui fit que l'Amiral commença à perdre la crainte qu'il avoit d'abord conçue, ne pouvant croire qu'ils se fussent conduits avec tant de liberté & si peu d'émotion, s'ils

eussent été coupables de quelque mauvais traitement contre sa Colonie. Ses doutes furent éclaircis le jour suivant ; ayant jetté l'ancre près de la ville de la Nativité, quelques Indiens vinrent le long de son bord dans un Canot, l'appellerent par son nom, parurent très satisfaits de son arrivée, entrèrent dans son vaisseau, lui présentèrent deux masques, & lui firent un compliment de la part du Cacique Guacanagari. L'Amiral eut le chagrin d'apprendre par eux que la plus grande partie des Espagnols étoient morts, & que le reste s'étoit retiré dans une autre contrée. Il soupçonna fortement quelque trahison, cependant il jugea à propos de cacher sa pensée, & envoya la même nuit des députés au Prince avec quelques présents de Satin & d'autres bagatelles.

En entrant dans le port de la Nativité, il ne vit que ruine & désolation ; la ville étoit brûlée raiz-terre, & il ne paroissoit personne sur le rivage. Il fit descendre quelques gens de son équipage pour apprendre des nouvelles : mais ils ne trouverent autre chose que les corps de onze Espa-

---

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

Il trouva la  
Colonie en  
mauvais état,

COLOMBE, gnols, qui paroiffoient morts depuis  
 Chap. V. un mois. Pendant qu'il refléchiffoit  
 An. 1493. avec autant de chagrin que de ref-  
 fentiment fur ce malheureux événe-  
 ment, il reçut la vifite du frere de  
 Guacanagari, accompagné de quel-  
 ques Indiens. Il lui rapporta que  
 lorsqu'il avoit à peine mis à la voile  
 pour retourner en Efpagne, ceux  
 qu'il avoit laiffés dans le pays avoient  
 pris querelle entr'eux, chacun s'ef-  
 forçant de ramaffer autant d'or qu'il  
 en pouvoit trouver, & de prendre  
 autant de femmes que fes défirs, ou  
 plutót fon extravagance le deman-  
 doient. Que Pierre Goutieres & Efc-  
 vedo ayant tué un Indien nommé  
 Yago, ils s'étoient retirés avec neuf  
 autres dans une contrée qui étoit  
 fous la domination d'un Cacique  
 nommé Caunabo, à qui apparte-  
 noient les mines: Que celui-ci après  
 les avoir tous tués, étoit venu dé-  
 truire la ville, dans laquelle il n'y  
 avoit alors que Jacques Darana avec  
 dix hommes pour garder le fort,  
 parce que les autres s'étoient disper-  
 fés d'eux-mêmes dans toute l'Ifle.  
 Que Caunabo les avoit attaqués pen-  
 dant la nuit, & avoit mis le feu à

leurs maisons, ce qui les avoit obligés de fuir jusqu'à la Mer, où huit d'entr'eux avoient péri, & que les trois autres avoient été tués sur le rivage. Que Guacanagari lui-même s'étant joint aux Espagnols avoit été obligé de prendre la fuite, après avoir reçu une dangereuse blessure, qui le retenoit encore dans sa maison, ce qui l'avoit empêché de venir trouver l'Amiral, comme il y étoit porté par son inclination. Cette Histoire s'accordoit parfaitement avec ce que Colomb avoit appris de quelques Espagnols qu'il avoit envoyés à la découverte, & qui avoient trouvé Guacanagari arrêté chez lui. L'Amiral lui fit une visite le lendemain, & fut reçu avec les plus grandes apparences de cordialité & d'intérêt pour tout ce qui le concernoit. Le Cacique lui répéta avec toutes les marques d'un vrai chagrin ce qu'on lui avoit déjà dit, lui fit voir ses blessures, & celles que ses hommes avoient reçues en défendant les Chrétiens, & véritablement elles paroissoient avoir été faites avec des armes Indiennes. Le compliment de condoléance fini, il présenta à l'Ami-

COLOMB,  
Chap. V.

An. 1493.

ral huit bracelets de petites pierres blanches, vertes, & rouges, un autre de grains d'or, une couronne royale du même métal, & trois petites callebasses pleines de poudre d'or du poids de deux livres. En retour de ces présents de prix, Colomb lui donna des bagatelles, qui pouvoient monter à la valeur de trois Réales, dont il fit cependant beaucoup d'estime. Quoiqu'il fût encore malade, il voulut accompagner son hôte jusqu'à la flotte, où il fut très bien reçu, & parut fort surpris à la vue de quelques chevaux. On l'instruisit par la suite des mystères de la Religion Chrétienne, qu'il se faisoit d'abord scrupule d'embrasser.

L'Amiral, dégouté de ce lieu, qui avoit été le théâtre d'un si grand désastre tant pour lui que pour son monde, & trouvant dans le voisinage des endroits plus commodes pour former un établissement, partit avec toute sa flotte le samedi 7 de Décembre, & fit voile du côté de l'Est. Le lendemain, il jetta l'ancre entre les petites Isles de Monte-Christo, qui étoient fort agréables, quoiqu'il n'y eût aucun bois. Dans la saison même

de l'hyver elles étoient couvertes de fleurs, remplies des nids d'une infinité d'oiseaux, & de toutes les autres productions de l'été. Cependant il ne s'y arrêta pas : mais il alla jeter l'ancre devant une ville Indienne où il résolut d'établir une Colonie.

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1493.

## CHAPITRE VI.

*Colomb fait bâtir Isabella : Il se rend à Cibao : Il fait construire le fort Saint Thomas : On arrête un Cacique prisonnier : Colomb établit un Conseil : Il remet à la voile : Il arrive à la Jamaïque : Il découvre un grand nombre d'Isles, qu'il nomme le Jardin de la Reine.*

CE dessein étant formé, tous les hommes destinés à y demeurer, furent débarqués avec toutes les provisions & les ustenciles convenables, dans une plaine, où Colomb fit bâtir une ville, qu'il nomma Isabella en l'honneur de la Reine. Il jugea que la situation en étoit très avantageuse, parce qu'elle étoit sous un roc où l'on

Colomb fait  
bâtir Isabel-  
la.

C O L O M B,

Chap. VI.

An. 1494.

pouvoit construire un fort. Il y avoit un très grand port, & à la distance d'une portée de flèche couloit une riviere de très bonne eau, qu'on pouvoit aisément faire passer au milieu de la ville. De l'autre côté étoit une grande plaine, & les Indiens disoient que les mines de Cibao n'en étoient pas fort éloignées. Depuis le 11 de Décembre, l'Amiral s'occuppa soigneusement à regler tout ce qui concernoit cet établissement, & quand il le vit passablement fondé, il envoya Alonzo de Hoyeda avec cinquante hommes à la recherche des mines d'or. Le 2 de Février, il fit partir pour la Castille douze des vaisseaux de sa flotte, sous le commandement du Capitaine Antonio de Torres. Hoyeda revint quelques jours après, lui rendit compte de son expédition, & lui dit : que le second jour, il étoit arrivé au passage d'une montagne presque inaccessible, à quelques lieues de laquelle il avoit rencontré un Cacique dont il avoit été très bien reçu : Que continuant son voyage, il étoit arrivé le sixieme jour aux mines de Cibao, où il avoit vu les Indiens, qui tiroient l'or d'une

petite riviere , ce qu'ils virent aussi par la suite dans plusieurs autres de la même province. Cette information fut très agréable à l'Amiral , qui se rétablissoit alors d'une maladie occasionnée par la fatigue , & le mercredi 12 de Mars , il partit d'Isabella pour Cibao , avec tous ceux de ses gens , qui étoient en bonne fanté , tant à pied qu'à cheval , laissant seulement une forte garde pour les deux vaisseaux & les trois caravelles sous le commandement de son frere Jacques Colomb. Cette précaution étoit très nécessaire à cause d'une conspiration qu'il avoit découverte à bord , formée par un certain Bernard de Pize , qu'il avoit amené d'Espagne , en qualité de Contrôleur pour leurs Majestés Catholiques. Ce Bernard avoit pris le temps de la maladie de l'Amiral , pour gagner quelques hommes déjà mécontents de ce que sans se donner aucune peine , ils ne trouvoient pas autant d'or qu'ils l'avoient espéré ; & mal satisfaits d'ailleurs des dispositions du nouvel établissement. Ils avoient formé le projet de se révolter contre l'Amiral , & de se saisir des vaisseaux dans lesquels

COLOMB,

Chap. VI.

An. 1494.

ils se propofoient de retourner en Espagne. La conſpiration étant découverte, Colomb fit arrêter le chef, juſqu'à ce qu'il eût occaſion de le renvoyer en Europe pour être jugé, & après avoir pris toutes les meſures convenables pour prévenir de pareilles mutineries, il partit pour Cibao, avec ce qui étoit néceſſaire pour bâtir un fort dans cette province, & pour mettre en ſureté ceux qu'il vouloit y laiffer à amaffer de l'or au milieu des Indiens. Afin d'intimider les ſauvages & de leur inſpirer du reſpect, il voulut faire montre de tout ſon monde, & fit paſſer ſes gens par leurs villages en ordre de bataille, avec leurs armes & équipages, trompettes ſonnantes & enſeignes déployées. Il prit ſa route le long de la rivière, qui paſſoit à Ifabella : en traversa une autre moins large, d'où il ſe rendit dans une plaine agréable qui s'étend juſqu'au pied d'une montagne foit eſcarpée. Il y forma un paſſage qu'il appella *Puerto de los Hidalgos*, ou Pas des Gentilſhommes, parce qu'il en avoit envoyé quelques-uns devant lui faire élargir la route, où les Indiens n'avoient fait qu'un

sentier capable de donner passage à un seul homme à la fois. Le lendemain, ils entrèrent dans une grande plaine, où ils firent cinq lieues, & arriverent le soir près d'une grande riviere qu'ils traverserent sur des radeaux & dans des Canots. Cette riviere, qu'ils nommerent de Canes ou des Joncs, tombe dans la Mer à Monte-Christo. Dans cette marche, ils passerent plusieurs villes Indiennes, composées de maisons rondes, couvertes de chaume, dont les portes avoient si peu de hauteur que pour y entrer il falloit se baïsser excessivement. Les habitants paroïssent avoir tout en commun, sans aucune notion de la propriété, comme elle est entre les Chrétiens. Ils voulurent prendre des Espagnols différentes choses qui leur plaisoient, & parurent très surpris de ce qu'on les en empêchoit. Toute la route étoit diversifiée de hauteurs très agréables, couvertes de vignes sauvages, d'aloës, de cassiers & de ces arbres qu'on dit qui produisent la scamonée.

Le vendredi 14 de Mars, l'Amiral partit de la riviere de Canes, & après avoir fait une lieue & demie,

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494.

Il se rend à  
Cibao.

il arriva sur le rivage d'une autre qu'il nomma la Riviere d'or, parce qu'il y trouva quelques pouffieres & quelques grains de ce métal. Cette riviere étoit considérable : il la traversa avec assés de difficulté, & trouva de l'autre côté une grande ville, dont les habitants avoient fermé les maisons & barricadé les portes avec des roseaux, qu'ils regardoient comme une défense impénétrable. Il s'arrêta cette nuit sur le rivage d'une autre belle riviere, qu'il nomma la Riviere verte, & continuant son voyage, il passa le lendemain par quelques grandes villes fortifiées comme celles dont nous venons de parler. Ses gens étant fatigués, il s'arrêta la nuit suivante au pied d'une montagne escarpée, qu'il appella Port Cibao, parce que c'est en cet endroit que commence la Province de ce nom. Il fit partir de ce lieu quelques mulets pour aller chercher des rafraichissements à Isabella, & lorsqu'ils furent de retour, il entra le 16 de Mars dans la Province de Cibao. Elle est fort rude & fort pierreuse : cependant elle a de bons paturages, & est arrosée par différentes rivieres

dans lesquelles on trouve beaucoup d'or, entraîné des montagnes. Dans toute cette Province, dont la grandeur égale celle du Portugal, il n'y a point d'arbres, ou au moins très peu, excepté sur les bords des rivières, qui sont ornés de quelques Pins & de quelques Palmiers.

Ce pays étant raboteux, & à 18 lieues au Nord d'Isabella, Colomb y fit bâtir un fort dans un endroit dont il trouva la situation agréable, & très avantageuse pour commander à tout le pays aux environs des mines, & pour protéger les Aventuriers Chrétiens. Il lui donna le nom de Saint Thomas, & y mit une garnison de cinquante-six hommes sous les ordres de Pierre Margaritte. Dans ce nombre il y avoit des Ouvriers de toute espèce en état d'achever & de réparer le fort, qui fut construit de terre glaise & de bois, capable de résister aux entreprises des Indiens en quelque nombre qu'ils pussent être.

Après avoir réglé tout ce qui concernoit le nouvel établissement, l'Amiral retourna à Isabella, & trouva en chemin beaucoup de naturels du

---

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494

Il fait construire le fort  
S. Thomas.

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494.

pays, qui lui apportoit de leurs provisions, consistant principalement en ail & en une espece de pain. Le Dimanche 29 de Mars, il arriva à sa Colonie, où il trouva des melons en état d'être mangés, quoique la graine n'eût été qu'environ deux mois en terre. Les concombres vinrent à maturité en vingt jours, & les vignes sauvages du pays ayant été taillées produisirent des raisins très gros & très excellents. Le 30, un paysan moissonna des épis de bled semé à la fin de Janvier. La vesse, cultivée dans ce terrein, parvint à maturité vingt-six jours après qu'on l'eût mise en terre. Les pepins de fruits commencerent à bourgeonner en sept jours: le bois de vignes poussa dans le même temps: porta des grappes vertes en vingt-deux jours, & des cannes de sucre produisirent des boutons en aussi peu de temps. Ainsi l'Amiral fut également content du climat, du terrein & de l'eau qu'on trouva très pure, fraîche, saine & agréable au goût.

Le mardi premier d'Avril, il vint un exprès de Saint Thomas lui donner avis que le Cacique Caunabo

faisoit des préparatifs pour attaquer le fort. Cette nouvelle causa peu d'inquiétude à Colomb, qui savoit combien on devoit peu craindre les naturels du pays, tellement épouvantés à la vue des chevaux qu'aucun d'eux n'osoit en approcher. Cependant son intention étant de se remettre en mer avec ses trois caravelles pour aller à la découverte du Continent, il voulut laisser tout tranquille, & dans ce dessein, il renvoya à Saint Thomas un renfort de soixante & dix hommes, dont la plus grande partie eurent ordre de rendre les chemins plus praticables, & de fonder les gués des rivières. Il finit aussi sa ville, qui fut percée de rues tirées au cordeau, avec une place convenable pour un marché, & y fit conduire de l'eau par un canal artificiel, sur lequel on bâtit un moulin à bled, ses gens n'étant pas habitués à la nourriture des habitants. Les provisions commençant à diminuer, il résolut de renvoyer toutes les bouches inutiles en Espagne, & de laisser seulement trois cents hommes dans l'Isle, ce qu'il jugea suffisant pour conserver ce pays sous la domination de leurs

---

 COLOMB,  
 Chap. VI.

An. 1494.

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494.

Majestés Catholiques. Il fut d'autant plus engagé à prendre ce parti qu'il y en avoit beaucoup à qui le climat ne pouvoit convenir, & qui y étoient malades, ou dans un état languissant. A l'égard de ceux qui jouissoient d'une bonne santé, & qui cependant étoient inutiles pour la ville, il leur ordonna de traverser l'Isle, afin de bien reconnoître le terrain, de s'accoutumer à la nourriture des Indiens, & d'imprimer la terreur dans l'esprit des habitants. Il les mit sous le commandement d'Hoyeda, qui eut ordre de marcher à Cibao, & de les donner à Pierre Margaritte, pour qu'il leur fît faire le tour de l'Isle, pendant qu'Hoyeda commanderoit dans Saint Thomas.

On arrête  
un Cacique  
prisonnier.

Le mardi 29 d'Avril, ils partirent d'Isabella au nombre de quatre cents, & après avoir traversé la riviere del Oro, ils prirent un Cacique, qu'Hoyeda fit mettre aux fers avec un de ses freres, pour l'envoyer à l'Amiral, après avoir ordonné de couper les oreilles à l'un de ses sujets dans le marché de la ville. Cette sévérité fut la suite d'une faute qu'ils avoient commise contre les Chrétiens dans la route

route de Saint Thomas à Isabella : ce Cacique avoit envoyé cinq Indiens pour se joindre à trois Espagnols , & pour les aider à porter le bagage.

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494.

Aussi-tôt qu'ils furent au milieu de la riviere, ils prirent la fuite avec les paquets dont ils étoient chargés, on s'en plaignit au Cacique, & au lieu de les punir de ce vol, il refusa de le rendre, & le convertit à son usage.

Un autre Cacique, qui demouroit au-delà de la riviere, se confiant dans les services qu'il avoit rendus aux Espagnols, accompagna les prisonniers à Isabella, afin d'intercéder en leur faveur auprès de l'Amiral. Il fut reçu très gracieusement : mais Colomb, pour augmenter le prix de la grace qu'il avoit résolu d'accorder, ordonna que les criminels fussent conduits dans l'instant au supplice. Le médiateur, les voyant dans cette dangereuse situation, répandit un torrent de larmes, & demanda leur vie avec les plus vives instances : enfin l'Amiral la leur accorda & les fit remettre en liberté. Peu de temps après arriva un Cavalier de Saint Thomas ; il rapporta à l'Amiral qu'il avoit passé dans sa route par la ville du Cacique

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494.

prisonnier, avoit délivré l'un après l'autre quatre Espagnols, dont les Indiens s'étoient rendus maîtres par forme de repréfailles, & avoit chassé environ quatre hommes que la seule vue de son cheval avoit mis en fuite.

Colomb établit un Conseil. Il remet à la voile.

Les vaisseaux étant préparés pour une nouvelle expédition, Colomb établit pour gouverner l'Isle un Conseil, composé de son frere Jacques Colomb, qu'il nomma Président, de F. Boyle & de Pierre Ferdinand Coronell pour Régents, avec Alonzo Sanchès de Carvajal, Recteur de Basca & Jean de Luxan de Madrid, Gentilshommes de leurs Majestés Catholiques. Ensuite il mit à la voile pour le port de Guacanagari, & ce Cacique prit la fuite à son approche. Le samedi 26 d'Avril, il toucha à l'Isle de Tortuga, où les courants l'obligerent de jeter l'ancre, & d'y demeurer jusqu'au mardi 29. Alors étant favorisé d'un bon vent, il doubla le Cap Saint Nicolas, d'où il s'avança vers Cuba, dont il rangea la côte occidentale, & entra dans une grande Baye, qu'il nomma Puerto-Grande, à cause de son étendue, & de la pro-

fondeur de l'eau. Il y jetta l'ancre, & ses gens prirent une grande quantité d'huitres & d'autres poissons. Continuant son cours le long de cette côte, un grand nombre d'Indiens vinrent à bord dans leurs canots, avec des présents de pain, d'eau & de poissons: on leur donna en échange quelques petites sonnettes, des bracelets, & d'autres bagatelles, dont ils se trouverent très contents.

Le samedi 3 de Mai, l'Amiral fit voile pour la Jamaïque, où on lui dit qu'il y avoit une grande quantité d'or: il jetta l'ancre le lundi suivant dans cette Isle, qu'il trouva la plus belle & la plus peuplée de toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors. Une multitude étonnante des naturels du pays vint à bord dans des canots de différentes grandeurs pour faire des échanges de leurs provisions, qu'ils troquerent contre des bagatelles de la plus petite valeur. Le lendemain, il cotoya l'Isle, & envoya ses chaloupes sonder l'entrée de quelques ports: mais elles furent entourées par des canots pleins d'hommes armés, qui paroissoient disposés à des actes d'hostilité. Les Espagnols,

COLOMB,  
Chap. VI.

An. 1494.

Il arrive à  
la Jamaïque.

COLOMB,  
Chap. VI.

An 1494.

réfolus d'entrer dans Puerto-bueno, les faluerent d'une volée de flèches, fix ou fept furent bleffés & les autres fi intimidés qu'ils prirent précipitamment la fuite. Dans ce port fait en fer à cheval, on radouba le vaiffeau de l'Amiral, qui avoit fait une voye d'eau, & il en partit le mardi 13 pour retourner à Cuba, & pour s'affurer fi c'étoit une Ifle ou un Continent. Le même jour, un Indien très jeune de la Jamaïque vint à bord demander à accompagner l'Amiral en Espagne, & quoique plusieurs de fes parents & de fes compatriotes le fuiviffent les larmes aux yeux, le preffant vivement de retourner, il perfifta dans fa réfolution, & Colomb donna ordre de le traiter avec douceur.

Il découvre un grand nombre d'Ifles qu'il nomme le Jardin de la Reine.

Le mercredi, il doubla un Cap de Cuba, qu'il nomma de Santa-cruz, & comme il fuivoit toujours la côte, il fut furpris par un orage furieux, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & d'autant plus dangereux qu'ils étoient embarraffés dans des bas fonds & des courants, qui les empêchoient de tenir fur leurs voiles. Toute cette mer eft parsemée tant

au Nord qu'au Nord-est, d'un grand nombre d'Isles basses, petites & couvertes de sable; dont quelques-unes paroissent à peine sur la surface de l'eau, ce qui rend la navigation extrêmement difficile: mais à mesure qu'ils approchoient de Cuba, elles leur paroissoient plus élevées & plus agréables. Ne pouvant leur donner un nom à chacune en particulier, il les nomma toutes ensemble le Jardin de la Reine. Le lendemain, elles parurent se multiplier de tous les côtés, & les hommes d'équipage en comptèrent jusqu'à cent soixante, séparées par des canaux navigables, dont quelques-uns servirent à faire passer les vaisseaux. Ils apperçurent sur ces Isles un grand nombre de Grues aussi rouges que de l'écarlate, & beaucoup de Tortues, qui laissoient leurs œufs sur le sable où le soleil les fait éclore. Ils virent aussi des Corneilles semblables à celles d'Espagne, & un nombre infini de petits oiseaux, qui chantoient mélodieusement; enfin ils y trouverent l'air aussi doux que s'il eût été chargé de l'odeur des roses, & de toutes sortes d'autres fleurs odoriférantes.

An. 1494.

## CHAPITRE VII.

*Pêche singuliere des Indiens : Colomb revient à Cuba : Il retourne à Hispaniola : Il est attaqué d'une fièvre putride : Il est joint par son frere Barthelemi : Révolte des Indiens : Mauvaise conduite de quelques Espagnols.*

Pêche singuliere des Indiens.

DANS un de ces passages, ils trouverent un canot avec des pêcheurs, qui voyant approcher la chaloupe, lui firent signe de s'arrêter jusqu'à ce qu'ils eussent achevé leurs opérations, qui étoient assés singulieres. Ils avoient attachés par la queue à des lignes ou filets faits en rond certains petits poissons, nommés Rèves, qui sont accoutumés à chercher les autres poissons, auxquels ils s'attachent si fortement par le moyen d'une glu ou viscosité qui leur est particuliere, que les pêcheurs les tirent tous les deux ensemble. On leur vit prendre de cette façon une Tortue, mais le Rève étoit blessé au dos,

partie par laquelle il s'attache ordinairement pour éviter les dents de sa proye. C'est ainsi qu'ils attaquent des Goulus de mer, & d'autres poissons très gros. Les Indiens ayant retiré tranquillement leurs lignes, vinrent à bord de l'Amiral, & lui présentèrent le poisson qu'ils avoient pris, pour lequel il leur donna quelques bagatelles. Il continua son cours, quoiqu'il commençât à manquer de provisions, & que sa santé fût très altérée par la fatigue & le peu de repos. Il n'osoit s'y livrer au milieu d'un si grand nombre d'Isles inconnues, qui chaque nuit produisoient du côté de l'Est un brouillard épais, suivi de tonnerres & d'éclairs, qui se dissipent au lever de la lune. Durant la nuit, le vent venoit ordinairement du rivage : mais au point du jour, il se tournoit presque toujours à l'Est, & paroissoit suivre le mouvement diurne du soleil.

Le jeudi 22 de Mai, l'Amiral descendit dans une Isle un peu plus grande que les autres ; il la nomma Sainte Marie, & entra dans une ville abandonnée des habitants, où il ne trouva que du poisson, avec quelques

---

 COLOMB,  
 Chap. VII.

An. 1494.

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

chiens semblables à des mâtins. Il dirigea ensuite son cours au Nord-est, & trouva encore beaucoup d'embaras & de fatigue, étant obligé de naviguer au milieu d'une quantité d'Isles & de bas-fonds, où il falloit avoir toujours la sonde à la main. Malgré cette précaution, & toutes les autres qu'ils pouvoient prendre, le vaisseau touchoit souvent, sans qu'il fût possible d'éviter ce danger. Toutes ces difficultés jointes aux autres considérations dont nous avons déjà parlé, l'obligerent enfin d'abandonner le dessein qu'il avoit formé de continuer ses recherches du côté de l'Est, avant de retourner en Espagne.

Colomb revient à Cuba.

Comme il manquoit d'eau, il descendit encore à Cuba, où l'un de ses mariniers s'étant avancé entre les arbres pour chercher du gibier, vit environ trente hommes armés de lances & de bâtons qu'ils nomment Macanas. L'un d'eux avoit un habit ou veste blanche, qui lui descendoit jusqu'aux genoux, & il étoit porté par deux autres hommes avec de longs habillements de la même étoffe. Le marinier remarqua que ces trois

étoient auffi blancs que des Espa-  
gnols : mais il ne put lier conversa-  
tion avec eux , parce que les voyant  
en auffi grand nombre , il retourna à  
fes compagnons , & que les Indiens  
continuerent leur chemin , fans re-  
garder derriere eux. Le lendemain ,  
l'Amiral envoya une partie de fon  
équipage à terre pour vérifier ce  
rapport : mais fes gens trouverent  
les bois & les marais fi impraticables  
qu'il ne leur fut pas possible de  
rien découvrir.

A dix lieues environ de cet endroit  
ils virent des maifons , dont les ha-  
bitants vinrent à eux dans des canots  
avec de l'eau & des provifions de la  
nourriture du pays. L'Amiral en fit  
retenir un pour fervir d'interpréte ,  
en lui promettant de le renvoyer en  
fureté , auffi-tôt qu'il leur auroit don-  
né des inftructions convenables pour  
leur voyage , & des éclaircifsemens  
néceffaires fur le pays. L'Indien , con-  
tent de cette promeffe , fit entendre  
que Cuba étoit une Ifle , dont toutes  
les côtes étoient fort baffes , & en-  
tourées d'autres petites Ifles : Que le  
Roi ou Cacique de la partie occi-  
dentale ne parloit jamais à fes fujets :

COLOMB,  
Chap VII.

An. 1494.

mais qu'il faisoit connoître ses volontés par certains signes, & qu'elles étoient aussi-tôt exécutées. Le lendemain 11 de Juin, l'Amiral se trouva enfermé entre deux de ces Isles, & obligé de faire remorquer les vaisseaux par-dessus un bas-fonds où il n'y avoit pas plus d'un pied d'eau. Lorsqu'ils furent encore plus proches de Cuba, ils virent une telle quantité de grandes Tortues qu'elles couvroient presque la surface de la mer. Le lendemain le soleil leur fut caché par une nuée de Corneilles qui venoient du côté de la mer, & s'arrêterent sur les Isles, où ils virent aussi une multitude de pigeons & d'autres oiseaux: ce qui fut suivi de tant de papillons que le jour en fut obscurci depuis le matin jusqu'au soir, où ils furent entraînés par un deluge de pluye.

Le vendredi 13 de Juin, l'Amiral manquant d'eau & de bois, jetta l'ancre à l'Isle Evangelista, qui peut avoir environ trente lieues de tour, & après avoir pourvu ses vaisseaux de ce qui leur manquoit, il dirigea son cours vers le Sud, dans l'espérance de trouver un autre passage: mais après

avoir fait quelques lieues dans une espèce de canal, il trouva que c'étoit une baie, & fut obligé d'en regagner l'embouchure. Il s'avança le 25 vers quelques autres petites Isles qu'il voyoit au Nord-ouest, où la mer paroïssoit de différentes couleurs, sans doute à cause du peu de profondeur de l'eau & de la nature du fond qu'on voyoit au travers. Retournant à la côte de Cuba, il fut obligé faute de vent de s'arrêter du côté de l'Est, & le 30, pendant qu'il étoit occupé à écrire sur son journal, son vaisseau toucha si fortement qu'on ne put le dégager qu'avec beaucoup de difficulté & même de dommage. Enfin outre les peines que lui causoit le peu de profondeur de l'eau & le peu de passage entre les Isles, il étoit encore excessivement incommodé de pluyes, qui tomboient régulièrement tous les soirs en grande abondance.

An. 1494.

Le 7 de Juillet, ils descendirent pour entendre la Messe, & furent visités par un vieux Cacique de la Province, qui assista au service Divin avec beaucoup d'attention. Il leur fit connoître qu'il croyoit en un Être suprême, qui dans une autre vie récompense la

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

vertu & punit le vice : Il avoit formé liaison avec quelques chefs d'Hispaniola, qui avoient été à la Jamaïque, & à la partie occidentale de Cuba, où le Cacique portoit un habillement semblable à celui des Prêtres.

Le mercredi 16 de Juillet, l'Amiral remit en mer, quoique très incommodé de la pluye & des vents, qui à son approche du Cap de Santa-cruz formerent tout-à-coup une si furieuse tempête que les vaisseaux furent presque renversés avant qu'on pût fresler les voiles. Ils prirent une si grande quantité d'eau que les hommes ne purent les en soulager qu'avec une extrême difficulté & à force de pomper, quoiqu'ils fussent déjà épuisés par la fatigue & le manque de provisions. On avoit été obligé de réduire la portion de chacun à une livre de biscuit gâté, & à une chopine de vin par jour, à quoi l'Amiral s'étoit lui-même assujetti. Dans cette détresse, ils doublerent le Cap de Santa-cruz le 18, & furent reçus très favorablement par les Indiens, qui leur fournirent du pain de racines grattées qu'ils appelloient Cazabi, beaucoup de poissons, & quantité

d'excellents fruits. Après ce rafraîchissement, ils gagnèrent la Jamaïque le 22 de Juillet : la cotoyerent du côté de l'Ouest : y trouverent de très bons ports, & jugerent qu'elle pouvoit avoir quatre-vingt miles de tour.

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

Le temps étant redevenu favorable, Colomb remit à la voile, faisant route à l'Est, & le mercredi 20 d'Aout, il aborda à la côte occidentale d'Hispaniola. Il nomma Cap Saint Michel, la Pointe la plus avancée, éloignée d'environ trente lieues de la partie la plus orientale de la Jamaïque : mais on le connoît à présent sous le nom de Cap Tiburon. Le samedi 23, il reçut à bord la visite d'un Cacique, qui l'appella par son nom, & prononça quelques mots Espagnols. Vers la fin du mois, il jetta l'ancre dans une Isle qu'on nomma Alto-Velo, après avoir perdu de vue les deux autres vaisseaux qui étoient sous ses ordres. Dans cet endroit, les hommes tuerent huit veaux marins endormis sur le rivage, & prirent une grande quantité de pigeons & d'autres oiseaux, qui n'étant pas accoutumés à la cruauté de l'espèce humaine,

Il retourne  
à Hispaniola.

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494

restoient tranquilles, & sembloient présenter d'eux-mêmes la tête au coup dont on les affommoit. Six jours après, les autres vaisseaux l'ayant rejoint, ils gagnèrent une Isle nommée Beata, à douze lieues d'Alto-Velo, & cotoyèrent ensuite Hispaniola, où ils virent une plaine charmante, qui s'étendoit environ à un mile de la mer, & étoit tellement peuplée que dans l'espace d'une lieue, il sembloit que ce fût une ville continuelle, auprès de laquelle étoit un lac de cinq lieues de long de l'Est à l'Ouest. Les habitants vinrent à bord dans leurs canots, & rapportèrent à l'Amiral qu'ils avoient été visités par quelques Espagnols d'Isabella, où tout étoit en bon état. Il fut très satisfait de cette nouvelle, & envoya aussi-tôt neuf hommes pour joindre sa colonie en traversant l'Isle, & pour lui apprendre son heureux retour, pendant qu'il cotoyeroit la partie orientale avec ses vaisseaux. Ce fut dans ce cours qu'ayant envoyé sa chaloupe faire de l'eau près d'une grande ville, les Indiens vinrent pour s'opposer à la descente de ses gens, avec des arcs & des flèches empoi-

sonnées : montrant des cordes, dont ils menaçoient de lier les Chrétiens : mais à peine les chaloupes eurent joint le rivage qu'ils jetterent bas les armes, demanderent l'Amiral, & lui offrirent tout ce qu'ils possédoient.

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

Près de cet endroit, les Espagnols virent dans la mer un poisson gros comme une baleine, avec des écailles sur le dos aussi grandes que des Tortues. Il élevoit au-dessus de l'eau une tête de la grosseur d'un tonneau, & montrait une longue queue semblable à celle des Tons, avec deux grandes nageoires sur les côtés. La vue de cet Animal, jointe à quelques autres signes, fit juger à l'Amiral que le temps changeroit dans peu, & cherchant quelque endroit où il pût être en sûreté, sa bonne fortune lui fit découvrir une Isle, que les habitants nommoient Adamanai près de la partie orientale d'Hispaniola. Il jetta l'ancre entre les deux, & près d'une autre petite Isle. Il y eut alors une éclipse de lune, suivie d'une furieuse tempête, qui dura plusieurs jours, & il fut obligé de rester en cet endroit jusqu'au 20, très inquiet du sort des deux autres vaisseaux, qui

Il est attaqué d'une fièvre putride.

COLOMB,   
 Chap. VII.

An. 1494.

n'avoient pu se ranger avec lui. Cependant il ne leur arriva aucun accident, & ils rejoignirent bien-tôt l'Amiral, qui remit à la voile, gagna le 24 la pointe la plus orientale d'Hispaniola, & passa ensuite près d'une petite Isle que les Indiens appellent Mona. Lorsqu'il alloit de cette Isle à Saint Jean de Borriguen, il fut attaqué d'une fièvre putride & léthargique, causée par la fatigue qu'il avoit soufferte. Il fut tout-à-coup privé de sa mémoire & de ses sens, & ses gens le voyant dans cette situation résolurent d'abandonner le dessein qu'il avoit de découvrir les Caraïbes. Ils prirent la résolution de retourner à Isabella, où ils arriverent en cinq jours. Le 25 de Septembre, l'Amiral recouvra l'usage de la raison, & la fièvre le quitta: mais il lui resta une foiblesse qui dura cinq mois.

Il est joint  
par son frere  
Barthelemi.

Il trouva à Isabella son frere Barthelemi, dont les offres avoient enfin été favorablement écoutées à la Cour d'Angleterre. Il en étoit parti pour retourner en Espagne, & avoit appris les succès de son frere Christophe par le Roi de France Charles VIII. qui lui avoit fait donner cent écus d'or pour

son voyage. Avec ce secours, Barthelemi fit la plus grande diligence pour retourner en Espagne, dans l'espérance d'y rencontrer l'Amiral: mais il étoit parti pour son second voyage, avant que son frère arrivât à Seville, cependant il le suivit avec trois vaisseaux dont leurs Majestés Catholiques lui donnerent le commandement. Quand les deux frères se furent rejoints, l'Amiral nomma Barthelemi Gouverneur des Indes, ce qui par la suite occasionna quelques disputes, le Roi & la Reine prétendant que Christophe n'avoit pas le pouvoir de conférer une telle place. Cependant ce différent fut accommodé, & leurs Majestés la lui confirmèrent sous le titre d'Adelantade, ou Lieutenant des Indes.

Le secours & la compagnie de Barthelemi furent une grande consolation pour l'Amiral, qui en retira beaucoup de services: mais il eut de grands troubles & de vives inquiétudes, causés par la mauvaise conduite de Pierre Margaritte, qui avoit occasionné une révolte des Indiens. Cet Officier, au lieu d'obéir à Colomb en traversant & réduisant l'Isle

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

Révolte des  
Indiens.

Mauvaise  
conduite de  
quelques Es-  
pagnols.

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

avec trois cents soixante fantassins & quatorze cavaliers qu'il avoit laissés sous ses ordres, campa dans une grande plaine, nommée Vega-Real, à dix lieues d'Isabella, d'où il écrivit des lettres insolentes, & envoya même des ordres au Conseil, sur lequel il n'avoit aucune autorité. Voyant qu'il lui étoit impossible d'usurper le suprême commandement, & craignant que l'Amiral à son retour ne lui fit rendre compte de sa conduite, il s'embarqua dans le premier vaisseau qui fit voile pour l'Espagne, sans donner aucune raison de son départ, & sans disposer des hommes qui étoient sous son commandement. Chacun d'eux se trouvant libre de suivre sa propre inclination, ils s'étoient dispersés dans tout le pays, avoient enlevé les femmes & les effets des Indiens, & commis tant de violence, qu'ils avoient entièrement aliéné l'esprit des habitants, & les avoient même obligés d'avoir recours à la vengeance.

Gualiguana, Cacique de la Magdelaine, attaqua quelques partis séparés, tua dix Espagnols, & mit le feu à une maison où il y en avoit onze

malades. On commit de semblables cruautés dans les autres parties de l'Isle, & il en auroit péri un nombre bien plus grand, si l'Amiral ne fût arrivé à temps pour soutenir sa colonie. Il fut extrêmement affligé de ce que l'insolence & la barbarie des Chrétiens avoient rendus les Indiens leurs ennemis mortels, & certainement si les habitants avoient été bien unis pour leur propre défense, ils auroient aisément secoué le joug des Espagnols. Ils étoient quatre Rois ou Caciques principaux, nommés Caunabo, Guacanagari, Béhéchico & Guarconex, dont chacun avoit sous lui soixante & dix ou quatre-vingt petits Princes, qui ne payoient pas de tribut, mais qui étoient obligés quand on les mandoit de les aider dans la guerre, & dans la culture des terres. Guacanagari conservoit une ferme amitié pour les Chrétiens, & lorsqu'il visita l'Amiral à son retour, il lui assura qu'il n'avoit en aucune façon aidé ni assisté ceux qui avoient fait quelque tort aux Espagnols, & qu'au contraire, il avoit protégé & soutenu cent d'entr'eux, ce qui lui avoit attiré le mécontentement des

COLOMB,  
Chap. VII.

An. 1494.

autres Rois. Il ajouta que Béhéchico avoit tué une de ses femmes ; que Caunabo lui en avoit enlevé une autre, & il implora le secours de Colomb pour r'avoir celle qui étoit vivante, & pour venger la mort de la seconde. L'Amiral avoit eu tant de preuves de l'humanité & de l'affection de ce Cacique, qu'il résolut de réparer le tort qu'on lui avoit fait. Il avoit de plus intérêt à fomenter la division entre les chefs des Indiens, plus aisés à assujettir quand ils seroient défunis. On prit quelques-uns de ceux qui avoient tué des Espagnols, on en fit mourir plusieurs, & l'on envoya les autres en Espagne avec quatre vaisseaux qui partirent au mois de Février sous le commandement d'Antonio de Torres.



## CHAPITRE VIII.

An. 1495.

*Guerre contre les Indiens : Colomb soumet toute l'Isle, & lui impose tribut : Productions d'Hispaniola : Religion des habitants : Colomb part pour revenir en Europe : Isle habitée par des femmes : Il arrive en Espagne : Dom Juan de Fonseca devient son ennemi.*

**L**E 24 de Mars 1495, Colomb Guerre contre les Indiens, partit d'Isabella avec Guacanagari pour faire la guerre aux Indiens leurs ennemis, qui s'étoient assemblés au nombre de cent mille hommes, au lieu que les Chrétiens n'étoient que deux cents, avec vingt chevaux & autant de dogues.

Il rencontra l'ennemi le second jour de sa marche, & partageant son armée en deux corps, il donna le commandement de la moitié à son frere, afin d'attaquer de deux côtés à la fois, pour jeter la terreur & la confusion parmi les Indiens répandus dans la plaine. Suivant cette dispo-

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1495.

fiton, les Espagnols les mirent d'a-  
bord en défordre par une décharge  
d'arbalètes & de mousquets : tom-  
berent ensuite sur eux avec leurs che-  
vaux & leurs chiens, & les charge-  
rent avec tant de furie, que cette  
multitude peu aguérie fut aussi-tôt  
en déroute, & prit la fuite de diffé-  
rents côtés avec la plus grande pré-  
cipitation. Plusieurs furent tués dans  
la poursuite, & l'on fit un grand  
nombre de prisonniers, entr'autres  
Caunabo avec toutes ses femmes &  
ses enfants. Ce Cacique avoua qu'il  
avoit tué vingt Chrétiens demeurés  
à la Nativité avec Pierre de Arena,  
& que son intention avoit été d'en faire  
de même à Isabella, où il se seroit  
introduit sous l'apparence d'amitié.  
Cette confession, jointe à ce qu'il  
avoit été pris dans une rébellion  
actuelle, parut si importante, que  
l'Amiral jugea à propos de l'envoyer  
avec toute sa famille en Espagne,  
pour que leurs Majestés Catholiques  
jugeassent elles-mêmes du traitement  
qu'il méritoit.

Colomb  
soumet toute  
l'Isle, & lui  
impose un tri-  
but.

Cette victoire, & la prise de Cau-  
nabo intimiderent tellement les In-  
diens qu'en un an l'Amiral réduisit

toute l'Isle fans tirer l'épée, & imposa un tribut qui devoit être payé tous les trois mois au Roi & à la Reine d'Espagne. Chaque habitant de Cibao, au-dessus de quatorze ans fut taxé à donner plein une clochette de cheval de poudre d'or, & tous les autres à vingt-cinq livres de coton par tête. Ceux qui avoient payé recevoient une marque d'étain ou de cuivre pour les distinguer de ceux qui n'avoient pas satisfait au payement. Ce règlement ayant été fait à la satisfaction de toutes les parties, les habitants devinrent si tranquilles & si pacifiques qu'un seul Espagnol pouvoit traverser toute l'Isle en sûreté, & étoit reçu partout avec autant d'hospitalité que de considération, quoique les maladies du climat, & le changement de nourriture eussent alors réduit la colonie au-dessous du tiers de ceux qui avoient débarqué à Isabella.

Durant cet intervalle de paix, les Espagnols acquirent des connoissances plus étendues sur les mœurs & sur les usages des naturels du pays, ainsi que sur plusieurs autres particularités. Ils apprirent que l'Isle pro-

---

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1495.

Productions  
d'Hispaniola.  
Religion  
des habitans.

COLOMB,  
Ch. VIIi.

An. 1495.

duisoit du cuivre, de l'azur, de l'ambre, de l'ébène, du cèdre, de l'encens, une espece de canelle amère, des épices, du poivre long, & un grand nombre de mûriers dont les feuilles pouvoient être d'un grand usage pour l'entretien des manufactures de soye. Par rapport à la religion, l'Amiral a écrit lui-même, que non-seulement dans cette Isle, mais encore dans les autres, ainsi que dans le Continent, chaque Roi ou Cacique avoit une maison séparée pour le logement & pour le service de certaines idoles de bois, qu'ils appelloient Cemis, devant lesquelles ils faisoient beaucoup de cérémonies & de prieres avec grande dévotion. Il y avoit dans chacun de ces temples une table ronde en forme de plat, où l'on conservoit une poudre qu'on mettoit sur la tête de l'Idole. Les dévots la respiroient par une canne creuse, formée de deux branches, en répétant un jargon inintelligible, & par le moyen de cette poudre, ils tomboient dans une espece d'ivresse. Ces images avoient différents noms donnés sans doute par les ancêtres du Cacique qui les possédoit :

Quelques-unes

Quelques-unes étoient en plus haute réputation que les autres, d'où il arrivoit qu'un Cémi de distinction étoit souvent dérobé. Dans la célébration de leurs fêtes, ils évitoient avec soin les Chrétiens, & ne souffroient pas qu'ils entraffent dans le lieu de leurs dévotions. Quelques Espagnols s'étant jettés brusquement dans une de ces maisons, le Cémi commença à crier contre eux avec force en langage Indien, parce que l'idole étant creuse, il y avoit un tuyau, dont l'extrémité répondoit à un coin obscur de la maison, où un homme caché dans des feuilles & des branchages disoit ce que lui avoit dicté le Cacique. Les Chrétiens découvrirent cette tromperie en renversant le Cémi d'un coup de pied : mais le Cacique les supplia avec instance de ne pas en parler à ses sujets, parce que cela lui ôteroit le moyen de les contenir sous son obéissance. Presque tous les chefs avoient aussi trois pierres, qu'eux & leurs sujets adoroient avec grande dévotion. Ils disoient que l'une présidoit sur les bleds & sur les autres grains, que la seconde foulageoit les femmes en

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1564

COLOMB, mal d'enfant, & que la troisieme ré-  
 Ch. VIII. pandoit ses influences sur le temps.

An. 1496.

Quand un Indien malade paroissoit hors de toute espérance, on l'étrangloit par ordre du Cacique, & ses parents avoient le choix de le faire brûler, enterrer, ou embaumer. Il y en avoit qu'on mettoit dans des hamacs avec du pain & de l'eau auprès de leurs têtes après les avoir embaumés & desséchés : d'autres étoient déposés dans des grottes ou cavernes avec les mêmes provisions. On interrogea Caunabo sur la vie à venir, & il répondit qu'après sa mort, il iroit dans une certaine vallée, où il trouveroit ses parents & ses ancêtres, & que dans cet endroit, ils boiroient, mangeroient & jouiroient de tous les plaisirs des sens dans la plus haute perfection.

Colomb  
 part pour re-  
 venir en Eu-  
 rope.

L'Isle d'Hispaniola étant alors dans un état de paix & de soumission, la colonie d'Isabella bien établie, & trois forts élevés dans des cantons différents pour la sûreté des Espagnols, l'Amiral résolut de retourner en Castille, rendre compte de tout ce qu'il avoit fait, & se justifier sur plusieurs accusations calomnieuses, que des

personnes envieufes & mal intentionnées avoient formées contre lui, & contre fon frere. Il revint donc à fes vaiffeaux le jeudi 10 de Mars 1496 avec deux cents vingt-cinq Espagnols & trente Indiens, qu'il embarqua fur deux caravelles nommées la Santa-cruz & la Nina, & après avoir levé l'ancre de grand matin, il partit d'Ifabella, & commença à faire route à l'Est.

Le mardi 22, il doubla le Cap le plus oriental de l'Ifle, & continua le même cours jufqu'au 6 d'Avril, quoique le vent lui fût contraire : mais voyant alors que fes provifions diminuoient, & que fes hommes étoient fatigués & découragés, il dirigea fa route plus au Sud vers les Ifles Caraïbes, & jetta l'ancre à Mari-galante le famedi 9. Le lendemain, il s'avança à la Guadeloupe, & envoya fa chaloupe à terre : mais une grande quantité de femmes armées d'arcs & de flèches fortirent d'un bois, pour s'opposer à la defcente de fes gens. Les Espagnols envoyèrent deux Indiennes à la nage dire à ces femmes qu'ils ne demandoient que des provifions, pour lesquelles

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1496

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1496.

ils leur donneroient des récompenses considérables. Lorsqu'elles furent instruites des intentions des Chrétiens, elles leur firent signe de faire voile du côté du Nord, où leurs maris leur fourniroient tout ce qui leur seroit nécessaire. Suivant cet avis, les vaisseaux cotoyèrent l'Isle: mais un grand nombre d'habitants parurent sur le rivage, envoyèrent plusieurs volées de flèches sur les chaloupes, & voyant que les Espagnols faisoient force de rames pour aborder, ils se mirent en embuscade dans les bois voisins: d'où ils furent bientôt chassés par le canon des vaisseaux. Ils abandonnerent aussi-tôt leurs maisons & leurs effets: tout fut pillé & détruit par les Chrétiens, qui faisoient la façon de préparer leurs vivres, se mirent aussi-tôt à l'ouvrage, & firent une quantité de pain suffisante pour fournir à leurs besoins. Dans ces maisons Indiennes, qui étoient quarrées, contre la pratique des autres Isles, ils trouverent de grands perroquets, du miel, de la cire & du fer, dont les habitants se faisoient des haches, trouverent aussi des toiles pour les tentes, & virent un bras d'homme qui rôtiissoit à une broche.

Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée à faire du pain, l'Amiral détacha quarante hommes pour prendre quelque connoissance du pays. Ils revinrent le lendemain avec trois enfans & dix femmes, dont l'une étoit celle d'un Cacique, qui avoit été prise par un homme des Canaries extrêmement léger à la course. Malgré son agilité, il n'auroit pu s'en rendre maître, si elle ne se fût retournée le voyant seul, & ne fût venue sur lui avec une pleine confiance de s'en rendre elle-même maîtresse. Elle l'avoit saisi, jetté à terre, & l'auroit étouffé, si quelques-uns de ses compagnons ne fussent accourus à son secours. Ces femmes qui en général étoient extrêmement grasses & épaisses, avoient les jambes couvertes d'une piece de coton, qui leur prenoit depuis les genoux jusqu'à la cheville du pied, & portoient de longs cheveux épars, flottants sur leurs épaules : mais tout le reste de leurs corps étoit entierement nud. Cette Dame Captive leur dit que l'Isle n'étoit habitée que par des femmes, & que dans tout ce qui s'étoit présenté pour

---

 COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1496,

Isle habitée  
par des fem-  
mes.

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1496.

s'opposer à leur descente, il n'y avoit que quatre hommes, lesquels même s'y étoient rencontrés par hazard: mais qu'en certains temps de l'année il en venoit des autres Isles pour la propagation de l'espèce. Il y avoit encore une autre Isle qu'il nomma Matrimonio, habitée par de semblables Amazones, qui paroissoient avoir toute la force des hommes, & une étendue de connoissances qui ne se trouvoit pas dans ceux du Pays, où l'on se régloit seulement sur le Soleil pour les jours, & sur la Lune pour les nuits, au lieu que ces femmes avoient quelque teinture d'Astronomie, & mesuroient le temps par le lever & le coucher des Étoiles.

L'Amiral remit à la voile de la Guadeloupe le mercredi 20 d'Avril, après avoir muni ses vaisseaux de pain, de bois & d'eau; fait des présents aux habitants qu'on avoit pris, & les avoir remis à terre, excepté la principale femme & sa sœur, lesquelles préférèrent de passer en Espagne avec Caunabo, qui étoit né aux Caraïbes, quoiqu'il fût Cacique à Hispaniola.

Le 20 de Mai, les vaisseaux étant à cent lieues Ouest des Açores, se

trouverent encore en difette de provisions, & l'on fut obligé de restreindre chaque homme à six onces de pain, avec un peu moins d'une pinte de vin par jour. L'Amiral remarqua dans cet endroit que les Compas de mer Hollandois varioient d'un degré entier, au lieu que ceux de Gènes n'éprouvoient que très peu de variations.

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1496.

Tous les Journaux n'étoient plus d'accord depuis quelque temps: selon celui de l'Amiral, on devoit être près de la terre d'Odenicra entre Lisbonne & le Cap Saint - Vincent, d'autres vouloient qu'on fût vers la Galice, & d'autres prétendoient être dans le Canal d'Angleterre. La difette devint si grande, que plusieurs proposerent de manger les Indiens, & que d'autres opinerent à les jeter dans la mer, pour ménager le peu de provisions qui restoient. L'Amiral rejetta ces cruels expédients, & employa toute son autorité & son adresse en faveur de ces malheureuses créatures. Le lendemain, il reçut la récompense de son humanité, par la découverte de la terre, ce qui s'accorda si bien avec son calcul, que tous ses gens

Il arrive en  
Espagne.

COLOMB,  
Ch. VIII.

le regarderent comme un Prophete en ce qui concernoit la marine.

An. 1496.

Aussi-tôt qu'il fut débarqué, il se rendit à Burgos, où il fut reçu très favorablement de leurs Majestés Catholiques, qui y célébroient les nôces de leur fils le Prince Dom Juan avec Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien. Colomb présenta au Roi & à la Reine différentes productions particulieres aux Indes, des oiseaux, des animaux terrestres, des arbres, des plantes, des instruments & des ustensiles, avec différentes ceintures, des masques ornés de plaques d'or, & une grande quantité du même métal, tant en poudre qu'en grains de diverses grosseurs, depuis celle d'un grain de vessie jusqu'à celle d'un œuf de pigeon.

Dom Juan  
de Fonseca  
devient son  
ennemi.

Après avoir rendu compte de sa conduite, à la satisfaction de leurs Majestés, l'Amiral demanda avec de pressantes instances qu'on envoyât du secours à la Colonie, qu'il avoit laissée dans une grande disette d'hommes & de beaucoup de choses nécessaires. Malgré toutes ses sollicitations, la Cour agit avec tant de lenteur, qu'il se passa dix ou douze

mois avant qu'il pût obtenir ce secours. On le fit partir enfin dans deux vaisseaux commandés par Pierre Fernandez Coronell, & Colomb resta à la Cour, pour solliciter l'armement d'une flotte, telle qu'il la jugeoit convenable, afin de la conduire lui-même aux Indes Occidentales. Il fut retardé très long-temps par la négligence & par l'avarice mal entendue des Ministres, principalement de Dom Juan de Fonseca, alors Archidiacre de Seville, & depuis Archevêque de Burgos. Il devint ennemi déclaré de l'Amiral, & fut à la tête de ceux qui par la suite lui attirèrent la disgrâce de leurs Majestés Catholiques.

COLOMB,  
Ch. VIII.

An. 1496.



## CHAPITRE IX.

*Colomb part pour un troisieme voyage :  
Il sépare son Escadre : Il relâche à  
Saint Jago : Il découvre l'Isle de la  
Trinité : Il découvre le Continent :  
Danger qu'il court sur cette côte :  
Il est bien traité par les habitants de  
celle de Paria : Il revient à Saint  
Domingue : Troubles dans la Colo-  
nie : Révolte de Roldan. Arrivée de  
deux vaisseaux Espagnols.*

Colomb  
part pour un  
troisieme  
voyage.

An. 1498.

COLOMB ayant apporté les plus  
grands soins pour tout ce qui  
étoit nécessaire à son expédition,  
mit à la voile de la baye de San-  
Lucar de Barrameda le 30 de Mai  
1498, avec six vaisseaux chargés de  
provisions, & de tout ce qu'il jugea  
nécessaire pour les plantations d'His-  
paniola : il partit avec une ferme ré-  
solution de découvrir le Continent.

Le 7 de Juin, il arriva à l'Isle de  
Puerto-Santo, où il s'arrêta pour  
faire du bois & de l'eau. Le 9, il  
arriva à Madere, où il se fournit

d'autres rafraîchissements , & le 19 gagna Gomera. Il y avoit un vaisseau François , qui s'étoit rendu maître de trois navires Espagnols : mais à la vue de l'Escadre , il leva l'ancre , & se remit en mer avec eux. L'Amiral , informé de cette capture , envoya trois de ses vaisseaux leur donner la chasse : mais ils avoient fait trop de chemin pour qu'il fût possible de les atteindre : cependant une de ces prises fut recouvrée par la bravoure des Espagnols que les François avoient laissés à bord : ils renfermerent leurs vainqueurs sous les Ecoutilles , & ramenerent le vaisseau au port.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

L'Amiral partit de cette Isle pour celle de Fer , d'où il avoit résolu d'envoyer trois de ses vaisseaux à Hispaniola , pendant qu'avec les autres il feroit voile vers les Isles du Cap-Verd , & iroit ensuite en droite à la découverte du Continent. En conséquence de cette résolution , il nomma Pierre de Arana , Alonzo Sanchès de Carvajal , & Jean-Antoine Colomb son parent pour Capitaines des trois vaisseaux qu'il envoyoit à Hispaniola , avec ordre que chacun d'eux commandât alternativement

Il sépare  
son Escadre

durant une semaine, & chaque Escadre partit ensuite pour son voyage respectif.

An. 1498.

Le 25 de Juin, l'Amiral découvrit l'Isle de Sal : il ne s'y arrêta pas & il alla jeter l'ancre dans une autre nommée Bona-vista, où il n'y avoit que six ou sept maisons, habitées par des Lépreux qu'on y envoie pour être guéris. Le Portugais chargé du soin de cette Isle, vint à bord de l'Amiral pour lui offrir ses services, & en reçut quelques présents de provisions. Elles lui furent d'autant plus agréables qu'il habitoit un pays stérile, où il vivoit dans une grande misere. Colomb curieux de savoir comment les Lépreux y trouvoient leur guérison, apprit qu'ils la devoient principalement à la temperature de l'air, & à ce qu'on les y nourrissoit de Tortues dont on prenoit le sang pour les froter extérieurement. Ces animaux y viennent en très grand nombre des côtes d'Afrique, déposent leurs œufs sur le sable, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, & on les prend aisément en les tournant sur le dos pendant qu'elles dorment. C'est le seul remede & le seul exer-

cice que font ces malheureux Lépreux, qui n'ont pas d'autre subsistance : il n'y a ni arbre ni fontaine dans l'Isle, & ils y boivent de très mauvaise eau qu'ils trouvent dans quelques trous.

Cet endroit a pour chef un seul homme, avec quatre autres sous ses ordres, occupés à tuer & à faler des chevres pour le Portugal. Il y a une si grande quantité de ces animaux dans les montagnes, qu'on en tue quelquefois pour quatre mille ducats dans le cours d'une année : cependant elles viennent toutes de huit, qui y furent apportées par un propriétaire de l'Isle nommé Roderic, Alfonso.

Le samedi 30 de Juin, l'Amiral mit à la voile pour l'Isle de Saint Jago, où il jetta l'ancre le lendemain au soir. Il envoya aussi-tôt à terre pour faire acheter des Taureaux & des Vaches, afin de les faire multiplier dans sa Colonie d'Hispaniola. Voyant qu'il ne pouvoit les avoir qu'avec assés de difficulté, il ne voulut pas s'arrêter dans un endroit aussi mal sain, toujours couvert d'un épais brouillard, & il remit à la voile le jeudi, dirigeant son cours au Sud-

---

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

Il relâche  
à Saint Jago.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

Oueft. Son intention étoit de continuer la même route jufqu'à ce qu'il fût fous la ligne, & de tourner alors à l'Oueft, pour chercher quelque pays qui n'eût pas encore été découvert. Il commença à fuivre ce projet, malgré la force des courants, qui le jettoient au Nord & au Nord-oueft, & qui continuerent de même jufqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de latitude Nord, où il eut un calme de huit jours, avec une chaleur fi exceffive que les hommes pouvoient à peine respirer, & que fi l'air n'eût été rafraîchi de temps en temps par des pluyes & des brouillards, l'équipage auroit couru rifque d'être brulé avec les vaiffeaux. L'Amiral réfolut alors de ne pas avancer plus loin vers le Sud; mais de tourner à l'Oueft, au moins jufqu'à ce qu'il vît comment le temps fe fixeroit.

Il découvre l'Ifle de la Trinité. Après avoir vogué plusieurs jours à l'Oueft, & jugeant que les Ifles Caraïbes devoient être vers le Nord, il fe détermina à changer fa direction, & le mardi 31 de Juillet, il tourna vers Hispaniola, fe trouvant dans une grande difette d'eau. Le lendemain vers midi, un Matelot apperçut

de la hune, à la distance de quinze lieues Oueſt, une terre qui s'étendoit vers le Nord-eſt auſſi loin que la vue pouvoit porter. L'équipage chanta auſſi-tôt le *Salve Regina* avec quelques autres prieres, & l'Amiral donna à cette terre le nom de la Trinité, à cauſe de trois hautes montagnes qu'il y remarqua.

Tournant à l'Oueſt, l'Amiral alla jeter l'ancre cinq lieues au-delà d'un Cap, qu'il nomma de la Galère, à cauſe d'un rocher qui reſſembloit de loin à une Galère à la voile. L'endroit n'étant pas commode pour avoir de l'eau, il s'avança toujours à l'Oueſt, & jetta l'ancre à un autre Cap, qu'il nomma de la Plaga, où l'équipage deſcendit à terre, & trouva de l'eau dans un ruiſſeau fort agréable. On n'y vit ni peuples ni cabanes, quoiqu'on eût laiſſé en arriere pluſieurs maiſons & même des villes, pendant qu'on ſuivoit la côte. Cependant on trouva quelques cordages de pêcheurs, & des traces de pieds de bêtes, dont pluſieurs parurent être de chevres, à en juger par le ſquélette d'une qu'on apperçut ſur le rivage. Le même jour premier Août, pendant

COLOMBE,  
Chap. IX.

An. 1498.

Il découvre  
le Continent.

qu'il voguoit entre le Cap de la Galère & celui de la Plaga , on découvrit le Continent à la distance de vingt-cinq lieues , & l'Amiral croyant que c'étoit encore une Isle , lui donna le nom d'Isle-Santa.

La Trinité s'étend de l'Est à l'Ouest entre ces deux Caps de la longueur de trente lieues : mais il n'y a aucun port dans tout cet espace , quoique le pays paroisse fort agréable & abondant en Isles & en Villages. Ils le parcoururent en fort peu de temps , parce que les courants les portoient à l'Ouest avec autant de vitesse qu'auroit pu faire une riviere rapide : cependant la marée monte & descend plus de quarante pas le long de la côte.

L'Amiral voyant qu'il ne pouvoit avoir d'éclaircissement sur la nature du pays ; que les vaisseaux ne pouvoient y faire de l'eau que très difficilement , & qu'il n'y avoit pas de place commode pour le radoub , s'avança vers un Cap plus occidental de la même Isle , qu'il nomma Cap del Arenal , où il pensa que ses vaisseaux seroient moins incommodés du vent d'Est , qui regne principalement

sur cette côte. Pendant qu'il faisoit route, il fut suivi par un Canot chargé de vingt-cinq hommes, qui s'arrêterent plus près que la portée du canon, appellant & parlant fort haut. On ne pouvoit entendre ce qu'ils disoient, & il ordonna à ses gens de les engager à venir au vaisseau, en leur montrant des petits bassins de cuivre, des miroirs & d'autres bagatelles, dont les Indiens sont fort curieux. Voyant que cela ne faisoit aucun effet, il fit monter sur l'arrière du vaisseau un homme qui se mit à jouer du tambourin, pendant que les autres dansoient autour de lui : mais aussitôt que les Indiens eurent entendu la musique & vu les gestes des Espagnols, ils se mirent en état de défense, prirent leurs boucliers, & rangerent leurs flèches autour d'eux. Cette disposition engagea l'Amiral à punir leur insolence, en ordonnant à ses gens de faire une décharge d'arquebuses, qui fit retirer les Sauvages. Cependant ils s'approcherent sans marquer de crainte d'une autre caravelle, où ils furent traités civilement, & renvoyés par le Capitaine, qui les trouva mieux faits & plus blancs

---

 COLOMB,  
 Chap. IX.

An. 1498.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

Danger  
qu'il court sur  
cette côte.

que les habitants des autres Isles, portant de longs cheveux attachés avec un cordon, & une espece de linge autour de leur ceinture.

Après que les vaisseaux eurent faits de l'eau au Cap del Arenal, dans quelques tranchées que les pêcheurs avoient vraisemblablement creusées, l'Amiral s'avança du côté du Nord-ouest, vers une autre bouche ou canal, qu'il nomma Boca del Drago, pour le distinguer de l'endroit où ils avoient pris de l'eau, qu'il avoit appelé Boca del Sierpe. Ces deux bouches ou canaux sont formés par les deux Caps les plus occidentaux de l'Isle de la Trinité, & par deux autres du Continent, qui sont presque au Nord & au Sud l'un de l'autre. Au milieu de la bouche del Drago où l'Amiral jetta l'ancre est un rocher qu'il appella el Gallo; mais dans l'autre bouche, la mer y coule avec tant de violence qu'il semble que ce soit l'embouchure de quelque grande riviere. Pendant que les vaisseaux étoient à l'ancre, ils furent surpris par l'augmentation du courant, qui se porta au Nord avec un bruit terrible, & rencontrant un autre cou-

rant, qui venoit du Golphe de Paria, la mer s'enfla avec un mugissement affreux, au grand étonnement & à la consternation des Espagnols, qui s'attendoient continuellement à être engloutis par les flots. Cependant il ne leur arriva aucun accident; un des vaisseaux entraîna ses ancres: mais les voiles empêcherent qu'il ne souffrît de dommage. Le danger étant passé, l'Amiral leva l'ancre & fit route à l'Ouest, le long de la côte méridionale de Paria, qu'il prenoit pour une Isle, dans l'espérance de trouver un passage vers le Nord pour gagner Hispaniola. Cette côte avoit un grand nombre de ports, & elle paroissoit elle-même ne former qu'un grand Havre, étant toute renfermée par les terres du Continent, cependant il ne voulut entrer dans aucun.

Le 5 d'Août, pendant que les vaisseaux étoient à l'ancre, on envoya les Chaloupes à terre, où l'on trouva beaucoup d'un certain fruit particulier à ce climat, & une grande quantité de bois. On connut aussi par quelques indices qu'il y avoit des habitants: mais ils avoient pris la fuite. S'étant avancés quinze lieues plus

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

loin en suivant toujours la même côte; ils furent joints par un Canot chargé de trois hommes, qui vinrent à bord de la Caravelle El Boreo, d'où on les fit conduire à l'Amiral, qui les traita avec douceur, & leur fit présent de plusieurs bagatelles. Il envoya quelques hommes sur le rivage, où ils trouverent un grand nombre d'Indiens, qui voyant les dispositions pacifiques des Chrétiens, vinrent le long des vaisseaux dans des Canots pour faire des échanges. Les Espagnols ne trouverent rien autre chose que ce qu'ils avoient déjà vu dans les autres Isles, & ils remarquerent seulement que le peuple n'avoit ni boucliers, ni flèches empoisonnées, qui ne se trouvoient que chez les Cannibales.

Il est bien traité par les habitants de celle de Paria.

Les naturels du pays buvoient une liqueur aussi blanche que du lait, & une autre de couleur brune, dont le gout ressembloit assés à celui du vin fait de raisins aigres. Les hommes avoient la tête couverte de belles toiles de coton de diverses couleurs, qui leur servoient aussi pour la pudeur: mais les femmes étoient entièrement nues, de même que celles

de la Trinité. Ils paroïſſoient en gé-  
 néral plus civilifés & plus traitables  
 que les habitans d'Hiſpaniola, &  
 étoient fingulièrement amoureux des  
 babioles de cuivre & des ſonnettes.  
 Comme on ne voyoit rien chez eux  
 qui pût être de valeur, excepté de  
 petites plaques d'or fort minces qui  
 leur pendoient autour du col, l'Ami-  
 ral en fit ſeulement monter fix à bord,  
 & s'avancant vers l'Oueſt, il s'arrêta à  
 deux Iſles plus élevées, très peuplées,  
 & dont les habitans paroïſſoient plus  
 riches en plaques d'or que ceux qu'ils  
 venoient de quitter. Ils lui dirent que  
 cet or venoit d'autres Iſles plus occi-  
 dentales habitées par les Cannibales.  
 Les femmes portoient des bracelets,  
 dont quelques-uns étoient de très  
 belles perles, & elles firent connoi-  
 tre qu'on les trouvoit dans des hui-  
 tres à l'Oueſt & au Nord de Paria.  
 L'Amiral en acheta quelques-unes  
 pour les préſenter à leurs Majeſtés  
 Catholiques, comme un échantillon  
 de cette précieufe marchandife, &  
 envoya des barques plus loin en faire  
 la recherche. Lorſque les Eſpagnols  
 descendirent à terre, ils furent reçus  
 avec les plus grandes marques d'ami-

---

 COLOMB,  
 Chap. IX.

An. 1498.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

tié par les habitants, qui s'assemblerent en rond autour d'eux, & les conduisirent dans une maison où ils furent très bien traités de toutes sortes de vivres, & de cette espèce de vin dont nous avons déjà parlé. Ces Indiens étoient de plus belle figure & mieux faits que ceux qu'on avoit vu jusqu'alors. Leurs cheveux étoient coupés raiz les oreilles comme ceux des Espagnols: ils dirent que leur pays se nommoit Paria, marquèrent leur désir de se lier d'amitié avec les Chrétiens, & les laisserent retourner tranquillement à leurs vaisseaux.

Il revient  
à Saint Domingue.

L'Amiral continuant à faire route à l'Ouest, trouva que la profondeur de l'eau diminueoit de plus en plus: ne voulut pas s'exposer à avancer plus loin dans son propre vaisseau: jetta l'ancre sur la côte, & envoya la petite Caravelle El Boreo, pour découvrir s'il y avoit un passage à l'Ouest entre ces Isles. Elle revint le lendemain 11 d'Août, & lui rapporta que ce qui paroissoit des Isles étoit un grand continent. Colomb prit alors le parti de retourner vers l'Est, & de repasser les détroits entre Paria & l'Isle de la Trinité, ce qu'il exécuta

avec beaucoup de difficulté & de danger à cause des trois différents courants impétueux qui s'y rencontroient. Le 13 il reprit son cours à l'Ouest de la côte de Paria, d'où son dessein étoit de gagner Hispaniola, content d'avoir touché le Continent suivant le rapport des Indiens, & d'avoir connu l'étendue du Golphe des Perles, ainsi que la largeur de la riviere qui s'y décharge. Le temps étant fort calme, il fut porté au Nord-ouest par les courants: le mercredi 15 d'Août, il laissa le Cap de las Conchas au Sud, & l'Isle Margaritta à l'Ouest: passa auprès de six autres qu'il nomma Las Guardas, en laissa trois plus au Nord qu'il appella los Testigos, & le lundi 20, il jeta l'ancre entre Beata & Hispaniola. Il envoya quelques Indiens avec une lettre pour son frere l'Adelantade, s'avança à l'Est, & le 30 entra dans le port de Saint Domingue, où son frere avoit bâti une ville de ce nom, en mémoire de son pere qui s'appelloit Dominique.

L'Amiral épuisé de fatigues & devenu presque aveugle par les veilles, espéroit du repos & de la tranquillité.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

Il fut cruellement trompé dans son attente, & trouva toute l'Isle dans la rébellion & le désordre. La plus grande partie de ceux qu'il y avoit laissés étoient morts : environ cent soixante étoient infectés de maladies honteuses : un grand nombre s'étoient révoltés sous la conduite de François Roldan qu'il avoit revêtu du titre d'Alcalde Mayor, ou Chef de Justice : enfin pour comble de chagrin, il ne trouva pas les trois vaisseaux qu'il avoit envoyés devant lui des Canaries.

Révolte de  
Roldan.

Nous avons déjà remarqué qu'il s'étoit écoulé beaucoup de temps avant que Colomb pût obtenir un renfort pour la Colonie. Durant cet intervalle, les provisions ayant manqué aux Espagnols demeurés dans l'Isle, ils commencerent à murmurer : parurent mécontents de leur situation, & dirent qu'ils désespéroient d'y revoir jamais l'Amiral. Roldan, à qui son poste donnoit une grande autorité, résolut de profiter de cet esprit de mécontentement pour réunir tout le pouvoir entre ses mains. Il encouragea les murmures contre le Lieutenant & contre son frere Jacques Colomb, attribuant à leur insolence

insolence & à leur tyrannie tout ce que les Espagnols souffroient & tout ce qui leur manquoit. Il fit ses efforts pour attirer quelques Chefs de l'Isle à son parti ; & ses intrigues eurent tant de succès , qu'il aliéna les esprits d'un grand nombre d'Européens contre les freres de Colomb , & attenta même plusieurs fois à leurs vies. Enfin levant le masque , il rassembla ses hommes au nombre de soixante-cinq , & essaya de s'emparer du fort & de la ville de la Conception : mais son entreprise manqua par la vigilance du Commandant nommé Ballester , qui eut quelques avis de son dessein , les communiqua au Lieutenant , & en reçut aussi-tôt du secours. L'Adelantade ordonna à Roldan de se rendre en prison , & de se soumettre à un jugement impartial sur cette conduite rebelle ; mais il rejetta ses ordres avec mépris ; se mit à la tête des mutins ; marcha à Isabella , où il essaya inutilement de lancer à l'eau une Caravelle qui étoit sur le chantier ; pilla les magasins & les munitions ; enfin força Jacques Colomb de se retirer sous la protection du Fort. Ensuite il tomba sur les bestiaux qui passoient dans ce

---

 COLOMB,  
 Chap. IX.

An. 1498.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

canton, en tua un grand nombre pour se faire des provisions, & prit toutes les bêtes de charge pour servir à ses gens dans leur marche vers la Province de Xaragua. Il avoit résolu d'y fixer son habitation, parce que c'étoit la partie la plus agréable & la plus fertile de l'Isle, & qu'il y avoit beaucoup de belles femmes. Avant de partir pour cet endroit, il voulut faire un essai de ses forces, surprendre, s'il étoit possible, la ville de la Conception, & tuer le Lieutenant, ne doutant pas qu'il ne réussit à séduire ses gens, qui seroient tous passionnés pour la vie oisive & voluptueuse qu'il se proposoit de suivre. L'Adelantade, aussi prudent que courageux, prit si bien ses mesures pour prévenir la séduction, qu'aucun de ses gens ne le quitta. Il marcha contre Roldan, qui ne voulut pas s'exposer au hasard d'une rencontre; mais qui réussit par ses insinuations artificieuses à attirer dans son parti Guarinoex, Cacique très puissant. Ce Chef des Indiens fit une ligue avec d'autres principaux de l'Isle, flattés de l'espérance de ne plus payer de tribut; & ils convinrent que dans le

temps de la pleine lune, les Indulaires surprendroient & tueroient les Espagnols qui habitoient au milieu d'eux en petits pelotons séparés pour la commodité des vivres. L'ignorance des Indiens fit manquer cette conspiration: quelques-uns d'entr'eux trompés par la vue de la lune, tomberent sur les Chrétiens avant le temps marqué, & furent aisément repouffés. Cet attentat ayant fait découvrir le complot, les Espagnols se tinrent si bien sur leurs gardes, que les rebelles ne trouverent plus l'occasion de réussir dans aucune entreprise.

Roldan très affligé de ces défavantages réitérés, jugea qu'il ne seroit pas en sureté dans toute autre partie de l'Isle, & se retira à Xaragua, où il se déclara le protecteur des Indiens contre l'insolence & l'oppression du Lieutenant & de son frere. Ces artifices firent leur effet, non-seulement sur les naturels du pays, dont plusieurs refuserent de payer le tribut: mais ils firent même impression sur les esprits des Espagnols soumis jusqu'alors au Lieutenant. Depuis très long-temps ils n'avoient reçu aucun secours d'Espagne: plusieurs se trouvoient dispo-

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

Arrivée  
de deux vais-  
seaux Espa-  
gnols.

COLOMB,  
Chap. IX.

An. 1498.

fés à une vie oisive par la nature & la chaleur du climat : ils firent paroître leur mécontentement, & il se répandit un tel esprit de défobéissance, que l'Adelantade n'osa hasarder de punir les coupables, crainte d'une révolte générale. Son espérance fut ranimée à l'arrivée des deux vaisseaux envoyés d'Espagne à la sollicitation de l'Amiral, ce qui lui donnoit un renfort d'hommes & de provisions, avec l'assurance que Christophe les suivroit dans peu : enforte que ses gens furent encouragés à persévérer dans leur devoir, & les rebelles intimidés par la crainte d'être punis à son arrivée. Lorsque ces deux vaisseaux jetterent l'ancre à Saint Domingue, Roldan s'avança pour leur offrir ce qui leur étoit nécessaire, & pour attirer à son parti, s'il lui étoit possible, quelques-uns des nouveaux venus. Il fut prévenu par l'activité du Lieutenant, qui entra dans cette place lorsque Roldan en étoit encore à six lieues, & garda si bien les passages qu'il ne put en approcher. L'Adelantade désiroit ardemment que l'Amiral pût trouver l'Isle pacifiée, & il fit proposer des ouvertures d'ac-

commodement à Roldan par Pierre Fernandez Coronell, Commandant des deux vaisseaux : mais il fut reçu en ennemi, & on le renvoya avec un méprisant refus.

COLOMB,  
Chap. X.

An, 1498.

## CHAPITRE X.

*Les rebelles séduisent une partie des gens de la seconde Escadre : Suite de la révolte : Accommodement : Ojeda essaye de séduire les gens de Colomb : Il est forcé de quitter l'Isle : Révolte de Guévara : Punition des rebelles : Les mécontents ont le dessus en Espagne : Arrivée de Bovadilla à Saint Domingue : Colomb est arrêté & mis aux fers : Il refuse de les quitter : On le conduit à Cadix : Il est bien reçu de la Cour.*

**L**ES affaires demeurèrent en cette situation jusqu'à l'arrivée des trois vaisseaux que l'Amiral avoit détachés des Isles Canaries. Le vent leur avoit été favorable jusqu'aux Isles Caraïbes : mais comme les Pilotes n'étoient pas bien instruits des

Les rebelles séduisent une partie des gens de la seconde Escadre.

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

ports d'Hispaniola, au lieu d'entrer dans celui de Saint Domingue, ils furent entraînés par les courants dans la partie occidentale de l'Isle, où étoit située la Province de Xaragua. Ils furent aussitôt visités par Roldan & ses partisans, qui débauchèrent une grande partie des hommes. Les Capitaines, voyant qu'il y avoit de la division entre le Lieutenant & le Chef de Justice, convinrent que Caravajal resteroit à Xaragua, & feroit ses efforts pour parvenir à un accommodement: que Jean-Antoine Colomb conduiroit par terre les Ouvriers à Saint Domingue, & qu'Arana feroit voile avec les vaisseaux. Suivant cet arrangement, Jean-Antoine Colomb prit la route de terre avec quarante hommes: mais dès le second jour de marche, ils l'abandonnerent tous, & passerent du côté des rebelles, à l'exception de six ou sept, avec lesquels il fut obligé de retourner à bord, après avoir inutilement porté ses plaintes à Roldan sur la conduite perfide qu'il tenoit en cette occasion. Les vaisseaux après un voyage fâcheux, dans lequel celui de Caravajal fut très endommagé, & où leurs

provisions furent toutes gâtées, arriverent enfin à Saint Domingue, où l'Amiral étoit de retour après la découverte du Continent. Il avoit été instruit par son frere de la révolte de Roldan, & avoit pris la résolution d'envoyer à leurs Majestés Catholiques un détail circonstancié de toute cette affaire : mais pour qu'on ne le pût accuser d'avoir négligé les moyens d'appaier cette dissension, il envoya Ballester, qui étoit proche parent de Roldan, pour lui demander une conférence, & pour lui dire que l'Amiral étoit extrêmement fâché de la rupture qu'il y avoit eue entre lui & le Lieutenant : qu'il désiroit beaucoup de les raccommoier : souhaitoit le voir, & que s'il vouloit venir, il lui enverroit un fauf-conduit. Colomb, ayant aussi appris que les rebelles se plaignoient de ce qu'on les retenoit trop long-temps dans cette Isle, faute de vaisseaux pour les ramener dans leur patrie, fit publier une ordonnance, pour accorder la liberté de partir à tous ceux qui voudroient retourner en Espagne, en leur promettant des provisions, & la liberté du passage. Malgré toutes

---

 COLOMB,  
 Chap. X.

An. 1493.

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

ces concessions, Roldan reçut les avances de réconciliation avec indignité & insulte : dit à Ballester qu'il avoit assés de pouvoir pour soutenir ou supprimer à sa volonté l'autorité de l'Amiral, & qu'il ne vouloit faire aucun traité avec lui, à moins que ce ne fût par la médiation de Caravajal, qu'il connoissoit pour homme d'honneur & prudent.

Suite de la  
révolte.

Accommo-  
dement.

Colomb avoit de fortes raisons pour soupçonner la fidélité de ce Capitaine, qui avoit déjà fourni des armes aux rebelles pendant que les vaisseaux étoient à Xaragua: cependant, comme il étoit fort considéré, & en réputation d'homme prudent, il jugea qu'il se conduiroit avec sincérité en cette occasion, & l'envoya avec Ballester auprès de Roldan. Ce rebelle refusa encore de traiter, sous prétexte qu'on n'avoit pas mis en liberté quelques Indiens de ses amis, pris dans une révolte ouverte. Il envoya à l'Amiral une lettre fort insolente, souscrite de ses compagnons, qui déclaroient tous le refus qu'ils faisoient de lui obéir, & de reconnoître son autorité. Cependant, on l'engagea ensuite à accepter le fauf-

conduit, & il rendit visite à l'Amiral : COLOMB,  
Chap. 2.  
 mais ses propositions furent si extravagantes que Colomb n'auroit pu les accepter sans exposer son caractère à tomber dans le mépris. L'Amiral lui exposa toutes les raisons qu'il avoit de les rejeter, & fit publier un pardon général pour tous ceux qui retourneroient à leur devoir & à la soumission dans l'espace de trente jours. Vers le même temps, il envoya cinq vaisseaux en Espagne, avec un détail de la Colonie, & des troubles qui s'y étoient élevés, adressé à leurs Majestés Catholiques. Caravajal porta ensuite aux rebelles une copie du pardon, avec de nouvelles ouvertures de paix, & après beaucoup d'altercations & de disputes, on convint enfin que l'Amiral donneroit à Roldan deux bons vaisseaux, bien armés, équipés & approvisionnés, pour le transporter avec ses gens du port de Xaragua en Espagne : qu'il lui feroit délivré un ordre pour le paiement de leurs salaires & gages au jour de leur départ : qu'on leur rendroit tous les effets qui avoient été saisis, soit par les ordres de l'Amiral, soit par ceux du Lieutenant, & qu'ils quitter-

An. 1498.

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

roient l'Isle dans l'espace de cinquante jours après la ratification du traité. L'affaire étant ainsi réglée, l'Amiral donna ses ordres pour équiper les vaisseaux : mais comme les provisions étoient en fort petite quantité, & la saison très fâcheuse, il s'écoula quelque temps avant qu'on pût les conduire à Xaragua. Dans cet intervalle, Roldan changea de sentiment, & prenant avantage de ce délai, durant lequel il dit que ses gens avoient consommé une grande partie des provisions qu'ils avoient préparées pour leur voyage, il renonça à l'accommodement, & refusa de s'embarquer. Caravajal arrivé à Xaragua avec les vaisseaux, exhorta inutilement les rebelles à remplir les articles du traité, & il fut obligé, après avoir protesté contre leur conduite, de retourner à S. Domingue. Il dit cependant à l'Amiral que Roldan paroïssoit toujours désirer que l'affaire s'accommodât, & qu'il demandoit un sauf-conduit pour venir traiter en personne. Colomb voyoit ses propres gens disposés à la rébellion, désiroit ardemment d'appaiser cette division, & non-seulement il

accorda la demande de Roldan : mais il alla lui-même avec deux caravelles au port d'Azura, qui est près de Xaragua, où il eut une conférence avec ce chef des rebelles. Il y fut réglé, que l'Amiral renvoyeroit quinze des compagnons de Roldan par les premiers vaisseaux qui retourneroient en Espagne : qu'au lieu de payer, on donneroit des terres & des maisons à ceux qui resteroient : qu'on dresseroit un acte d'amnistie générale, qui seroit publié incessamment, & que Roldan seroit de nouveau déclaré Juge perpétuel.

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

Cette affaire, qui depuis si longtemps étoit en agitation ayant ainsi été réglée, l'Amiral envoya un Capitaine avec un corps de troupes pour faire le tour de l'Isle, afin de pacifier, réduire ou punir les Indiens rebelles, pendant que lui-même se disposoit à retourner en Espagne avec son frere le Lieutenant, pour qu'il ne restât aucune cause d'animosité à Hispaniola, & pour qu'il n'y eût plus de danger de révolte.

Pendant qu'il faisoit les préparatifs de ce voyage, Alonzo de Ojéda arriva dans l'Isle avec quatre vaisseaux

Ojéda est  
suyv de séduire  
les gens de  
Columbi.

dont il se servoit pour aller en course. Il descendit dans le port de Yaquimo, où non-seulement il commit des actes d'outrage contre les Indiens : mais il commença même par ses lettres à séduire quelques-uns des Espagnols, qui n'avoient été ramenés que difficilement à leur devoir après les derniers troubles. Il leur fit entendre que la santé de la Reine Isabelle étoit en très mauvais état : qu'après sa mort l'Amiral n'auroit plus aucune protection à la Cour, & qu'au contraire il deviendroit la victime de la haine de l'Evêque, parent d'Ojéda, & ennemi de Colomb, comme nous l'avons déjà remarqué. L'Amiral instruit de ce procédé, ordonna à Roldan de marcher contre lui avec vingt & un hommes, & l'Alcalde l'attaqua si vivement pendant qu'il étoit dans la maison d'un Cacique nommé Hanguaba, que voyant l'impossibilité d'échapper, & se trouvant trop foible pour faire résistance, il vint au-devant de Roldan, s'excusa sur ce qu'il étoit descendu à terre, pour recueillir des provisions dont il manquoit, & l'assura qu'il n'avoit nulle intention de troubler le repos de l'Isle. Il dit à

Roldan, qu'il avoit découvert six cents lieues de pays à l'Ouest, le long de la côte de Paria, où il avoit trouvé une nation qui combattoit main à main contre les Chrétiens avec tant de valeur qu'il n'avoit pu retirer aucun avantage de la richesse de cette contrée, d'où il avoit seulement apporté quelques peaux de bêtes fauves, de Lapins, de Tigres, & d'autres animaux appellés Guaninis. Il finit en promettant d'aller dans peu à Saint Domingue, où il rendroit compte de son voyage à l'Amiral.

Malgré ces protestations, il fit voile dans la Province de Xaragua, où il séduisit un grand nombre de ceux qui avoient trempé dans la précédente rebellion, leur disant que lui & Caravajal avoient été nommés par leurs Majestés Catholiques, Conseillers & Examineurs de l'Amiral; qu'il avoit manqué à leur payer ce qui leur appartenoit pour les droits de ces offices, & qu'ils alloient se faire rendre justice par force, & se soustraire à son commandement. Ce discours extravagant fut relevé par quelques Espagnols, qui méprisoient la présomption d'Ojéda: il s'éleva

---

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

Il est forcé  
de quitter  
l'île.

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

un tumulte où plusieurs personnes furent tuées ou blessées : Roldan qui avoit rejetté ses propositions, marcha contre lui, & le contraignit de se réfugier dans ses vaisseaux. L'Alcalde le voyant hors de portée, l'invita de venir à terre, pour traiter d'un accommodement, & sur son refus, il eut l'adresse de s'emparer de sa chaloupe, ce qui le força de se prêter à un arrangement, en conséquence duquel il fut obligé de quitter l'Isle.

Révolte de  
Guévara.

Peu de temps après son départ, il y eut un autre soulèvement, dont le chef étoit un nommé Ferdinand de Guévara, qui avoit encouru la disgrâce de l'Amiral pour avoir trempé dans la dernière sédition. Cet homme irrité contre Roldan qui s'étoit opposé à son mariage avec la fille de Canua, Reine de Xaragua commença à se soulever, & forma une conspiration avec Adrien de Moxica, l'un des principaux Chefs de la première rébellion. Ils engagèrent beaucoup de monde dans leurs intérêts, & résolurent de surprendre & tuer le Chef de Justice, que Guévara regardoit comme son plus grand ennemi, & comme le principal obstacle qui l'em-

pêchoit de réussir dans son projet. COLOMB, Chap. X.

Roldan instruit de leurs desseins, prit des mesures si justes, qu'il se fit des Chefs des Conspirateurs, & l'Amiral ayant donné une Commission pour les punir suivant les Loix, il y procéda par un jugement régulier : Adrien fut condamné à être pendu : quelques autres furent bannis, & Ferdinand avec un petit nombre de ses confédérés furent envoyés prisonniers à la Viga, où l'Amiral résidoit alors. An. 1498. Pnnition des rebelles.

Cet exemple, absolument nécessaire pour maintenir la paix & la subordination, eut un tel effet sur les personnes de tout rang, que la tranquillité fut rétablie dans l'Isle, & que les Indiens furent soumis sans aucun nouvel obstacle. Quelque tems après, on découvrit de riches mines d'or : chacun commença à les exploiter pour son profit particulier, en payant au Roi le tiers de ce qu'on en retireroit ; & les opérations réussirent si bien, qu'un seul homme en retira quarante onces en un jour, & que l'on fondit un lingot d'or pur qui pesoit cent quatre-vingt-seize ducats.

Pendant que Colomb se donnoit Les mécontents ont le

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1498.

dessus en Es-  
pagne.

Arrivée d:  
Bovadilla à  
S. Domin-  
gue.

des peines excessives pour appaiser les troubles d'Hispaniola, & en assurer la possession à Leurs Majestés Catholiques, il s'élevoit contre lui une violente tempête en Espagne. Les mécontents y avoient fait passer un grand nombre de complaignants dans le temps de la rebellion : ils le représenterent comme un étranger insolent, ignorant les Loix & les Coutumes de la nation Espagnole, & qui n'avoit pas la modération nécessaire pour soutenir le rang auquel il avoit été élevé. Ils disoient que par son naturel il étoit porté à l'oppression & à la cruauté, & qu'il étoit si avare, que non-seulement il retenoit le payement des gens aux gages du Gouvernement, mais qu'il dissipoit même les richesses de l'Isle. Ils déclamoient avec encore plus de violence contre son frere l'Adelantade; & Jacques Colomb n'étoit pas plus épargné dans leurs censures. Ces invectives, répandues par les amis des mécontents, & soutenues par différentes personnes de la Cour, envieuses des succès & de la réputation de Colomb, firent élever tant de clameurs en Castille, que le Roi & la Reine étoient tous les jours

environnés dans les rues, & jusques dans leur Palais, de gens qui demandoient justice contre cet orgueilleux & tyrannique Etranger, qui opprimoit tant de Castillans, parce qu'il avoit fait la découverte d'un pays pernicieux, qui seroit la ruine & le tombeau d'un grand nombre d'Espagnols. On se servit encore d'autres moyens à la Cour pour gagner les Favoris, qui joignirent leurs importunités à celles du peuple; ce qui déterminâ leurs Majestés à envoyer un Inspecteur Général à Hispaniola, avec une Commission, qui lui donnoit pouvoir d'informer de la conduite de l'Amiral, & de l'envoyer en Espagne s'il le trouvoit coupable, l'Inspecteur restant Gouverneur de l'Isle. On choisit pour cet office François de Bovadilla, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, dont la fortune étoit très médiocre: on lui donna de pleins pouvoirs, & on le munit de toute l'autorité convenable à la place qu'il alloit remplir. Il arriva à Saint-Domingue vers la fin du mois d'Août de l'an 1500, pendant que l'Amiral étoit à la Conception, avec la plus grande partie de ses gens, occupé à appaiser les

---

 COLOMB,  
 Chap. X.

An. 1498.

An. 1500.

COLOMB, affaires de cette Province, où son  
 Chap X. frere avoit été attaqué par des mé-  
 contents.

An 1500.

Colomb est  
 arrêté & mis  
 aux fers.

Le nouvel Inspecteur ne trouvant personne à S. Domingue, pour s'opposer à sa conduite, prit possession du Palais de l'Amiral, & convertit tous ses effets à son propre usage. Ensuite, rassemblant tous ceux qu'il trouva mal disposés contre les freres Colomb, il se déclara Gouverneur; & pour attacher le peuple à ses intérêts, il fit publier un pardon général pour vingt années à venir. Après ces premières démarches, il manda à l'Amiral de le venir trouver sans aucun délai; & pour donner plus de force à ses ordres, il lui envoya la lettre du Roi, conçue en ces termes.

A DOM CHRISTOPHE COLOMB,  
 NOTRE AMIRAL D'OCÉAN.

» Nous avons ordonné au Com-  
 » mandeur François de Bovadilla,  
 » porteur de la présente, de vous  
 » entretenir de quelque chose de no-  
 » tre part. Ainsi nous désirons que  
 » vous lui cédiez tout crédit & toute

» obéissance. Donné à Madrid le 21 COLOMB,  
Chap. X.

» Mai 1499.

Par le Commandement de Leurs An. 1500.  
Majestés ,

MIC. PEREZ DE ALAMAZAN.

Moi LE ROI.

Moi LA REINE.

Aussi-tôt que l'Amiral eut reçu cette Lettre , il se rendit à Saint-Domingue , auprès de Bovadilla , qui à l'heure même , & sans aucune information juridique l'envoya sur un vaisseau avec son frere Jacques Colomb. On les mit d'abord aux fers , & on leur donna une forte garde , avec défense expresse de les laisser parler à quelque personne que ce pût être. On instruisit ensuite le procès ; & leurs ennemis reçurent comme des convictions , des dépositions si malignes , si contradictoires & si absurdes , que quiconque n'auroit pas été déterminé à écouter tout ce qui pouvoit concourir à la perte des Accusés , n'auroit pas eu le moindre égard à de telles allégations : mais Bovadilla étoit si éloigné de vouloir rendre justice , qu'il soutenoit les plus

COLOMB,

Chap. X.

An. 1500.

inignes fauffaires. Il excitoit même la populace contre les prifonniers, en faifant lire des libelles fcandaleux dans la place publique, & les publiant à fon de trompe dans le port où les vaiſſeaux étoient à l'ancre. Peut-être que l'Adelantade, qui n'étoit pas encore de retour de Xaragua, auroit délivré ſes freres à main armée, ſi l'Amiral ne lui eût ordonné de ſe ſoumettre, & de ſe rendre lui-même à l'autorité Royale, dont le nouveau Gouverneur étoit alors revêtu. Bovadilla s'étant affuré de leurs perſonnes, donna des ordres très précis à André-Martin, Capitaine du vaiſſeau, pour qu'il livrât l'Amiral dans les fers à l'Evêque Dom Juan de Fonſéca ſon ancien ennemi, par les ordres duquel il agiſſoit. Enſuite il comença à répandre les revenus du Roi entre ſes créatures, à enlever les tréſors, à protéger toutes fortes de débauches & d'extravagances, à opprimer & piller les Indiens, & enfin à détruire toutes les excellentes regles qui avoient été établies.

Il refuſe de  
les quitter.

L'Amiral étant en mer, refuſa d'accepter la faveur que vouloit lui faire André Martin, qui touché de

sa situation offrit de lui ôter les fers. Colomb voulut les conserver pendant tout le passage, & dit qu'il les garderoit toute sa vie, comme une marque de la récompense qu'il avoit obtenue pour ses services. Il ne changea jamais de sentiment; les conserva toujours depuis dans sa chambre, & ordonna qu'après sa mort ils seroient enterrés avec lui dans le même cercueil; ce qui fut exécuté.

Le 20 de Novembre 1500, Colomb écrivit à leurs Majestés Catholiques, pour leur marquer son arrivée à Cadix. Aussi-tôt qu'elles furent instruites de sa situation, elles donnerent ordre qu'il fût mis en liberté, & lui écrivirent des lettres très gracieuses, où elles marquoient leur mécontentement de ce qu'il avoit souffert, & de la conduite odieuse de Bovadilla. Elles l'invitoient à venir à la Cour, avec promesse que son affaire seroit promptement réglée, & son honneur pleinement satisfait. Suivant ces ordres, il se rendit à Grenade, où il fut reçu très favorablement du Roi & de la Reine, qui lui renouvelèrent les marques de leur mécontentement contre l'auteur de

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1500.

On le condui-  
t à Cadix.  
Il est bien re-  
çu de la Cour.

COLOMB,  
Chap. 1.

An. 1500.

son emprisonnement, & lui promirent une ample satisfaction. Elles ordonnerent que son affaire fût examinée; & comme la malignité & la frivolité des accusations étoit évidente, il en fut déchargé avec honneur. On nomma un nouveau Gouverneur pour envoyer à Hispaniola, afin de réparer le tort qu'on y avoit fait à l'Amiral, d'obliger Bovadilla à restituer ce qu'il avoit saisi injustement, & de procéder contre les rebelles, suivant la nature de leurs délits. Cette Commission fut donnée à Nicolas de Obando, Docteur ès Loix, homme fort habile, mais rusé, cruel & vindicatif, qui écouta des soupçons mal fondés, & exerça une grande barbarie contre les naturels du pays, & contre leurs Chefs. Il fut en même temps résolu d'envoyer Colomb à quelque voyage qui pût lui être avantageux, pour qu'il y fût employé jusqu'à ce qu'Obando eût réglé les affaires d'Hispaniola. L'Amiral las des fatigues inséparables de ces sortes d'expéditions, & fort touché de l'ingratitude de l'Espagne, craignant aussi que les efforts continuels de ses ennemis à la Cour ne

lui suscitaient quelque nouvelle disgrâce, voulut s'excuser de faire encore un embarquement; & ne s'engagea dans cette entreprise qu'après en avoir été vivement sollicité par Leurs Majestés. Elles l'assurèrent de leur protection par une lettre qu'elles lui écrivirent en ces termes. » Vous » devez être certain que votre em- » prisonnement nous a beaucoup dé- » plu, & vous avez vu, ainsi que » tout le monde, que nous y avons » apporté les remèdes convenables, » aussi-tôt que nous en avons été inf- » truits. Vous sçavez aussi avec quel » respect nous avons toujours or- » donné que vous fussiez traité. Nous » avons réglé que vous jouiriez de » tous les honneurs dus à la plus haute » noblesse; & nous vous promettons » que les privilèges & prérogatives » que nous vous avons accordés, » vous seront conservés de la façon » la plus étendue, suivant la teneur » de nos Lettres-Patentes. Vos en- » fans en jouiront sans aucune con- » tradition; & s'il est nécessaire de » les ratifier de nouveau, nous le » ferons volontiers, & nous donne- » rons nos ordres, pour que vos en-

---

 COLOMB,  
 Chap. X.

An. 1500.

COLOMB,  
Chap. X.

An. 1509.

» fants soient mis en possession de tous  
 » ces privileges : car notre dessein est  
 » de vous combler d'honneur & de  
 » faveurs encore plus grandes que  
 » par le passé. Soyez certain que  
 » nous prendrons soin de vos enfants  
 » & de vos freres après votre départ.  
 » Nous vous prions donc de ne pas  
 » retarder votre voyage ». Donné à  
 Valentia de la Torre, le 14 Mars  
 1502.



## CHAPITRE XI.

*Colomb part pour son quatrieme voyage:  
On refuse de le recevoir à Saint-Domingue : Plusieurs de ses ennemis périssent par une tempête : il arrive au Continent : Il prend possession de la Nouvelle Espagne : Caractere affable des habitants de Cariari : son frere visite la ville : Férocité d'une espece singuliere de Chats : Grande espérance de trouver de l'or.*

L'AMIRAL ayant cédé à ces sollicitations, & reçu ses instructions, se rendit à Seville l'an 1502, pour veiller sur l'armement de son Escadre. Elle fut composée de quatre petits Vaisseaux, & montée de cent quarante hommes, en y comprenant jusqu'aux Mouffes. Tous les préparatifs nécessaires étant faits, il partit le 9 de Mai de Cadix pour Sainte-Catherine, d'où il mit à la voile le mercredi 11 pour Arzilla, dans l'intention de donner quelque secours au

An. 1502.

Colomb  
part pour son  
quatrieme  
voyage.

COLOMB,  
Chap. XI.

Ann. 1502.

Gouverneur Portugais, qu'on disoit être dans un grand embarras : mais avant l'arrivée de Colomb, les Maures qui l'assiégeoient s'étoient retirés. L'Amiral envoya son frère Dom Barthelemi, & son propre fils faire une visite au Portugais, qui avoit été blessé dans un assaut. Celui-ci lui rendit la même politesse, en envoyant à bord plusieurs Gentilshommes, entre lesquels il y avoit quelques parents de Donna Philippa Moniz, femme de l'Amiral de Portugal.

On refuse  
de le recevoir  
à S. Domin-  
gue.

Le même jour, Colomb mit à la voile pour la grande Canarie, où il arriva le 20, & y fit de l'eau & du bois pour son voyage. Le 25 au soir il partit pour les Indes Occidentales, & le vent lui fut si favorable, que sans avoir plié ses voiles il aborda à l'Isle de la Martinique le mercredi 15 de Juin. Il y prit un rafraîchissement d'eau & de bois, après quoi il tourna à l'Ouest entre les Isles Caraïbes. Le 24, il rangea la Côte méridionale de l'Isle Saint-Jean, d'où il dirigea son cours pour Saint Domingue, dans l'intention d'y changer un de ses vaisseaux, qui étoit mauvais voilier, afin de mieux continuer son voyage pour la

Côte de Paria, où il vouloit chercher le Détroit qu'il croyoit proche des endroits connus depuis sous le nom de Veragua & de Nombre-de-Dios. Afin que le Commandeur envoyé par Leurs Majestés pour faire rendre compte à Bovadilla ne fût pas surpris de son arrivée imprevue, Colomb envoya le 29 de Juin quand il fut près du port, Pierre de Terreros l'un de ses Capitaines, lui dire le besoin qu'il avoit d'un autre vaisseau. Il demanda aussi à se mettre à l'abri d'une tempête qu'il prévoyoit, & fit avertir le Commandeur de ne pas faire sortir du port une Flotte qui étoit prête à mettre à la voile. Le nouveau Gouverneur étoit si peu disposé à lui donner un autre vaisseau, qu'il ne voulut pas même lui permettre d'entrer dans le port, méprisa son avis, & permit à la Flotte composée de dix-huit vaisseaux de mettre en mer sans délai, pour l'Espagne, ayant à bord Bovadilla, Roldan, & le reste des ennemis de l'Amiral.

A peine eurent-ils doublé le Cap le plus oriental d'Hispaniola, qu'ils furent surpris d'une furieuse tempête, qui coula à fond leur principal vais-

COLOMB,  
Chap. XI.

AN. 1502.

Plusieurs de  
ses ennemis  
périssent par  
une tempête.

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

feu, avec Bovadilla & tous les Chefs des Rebelles. Des dix-huit Navires, il n'y en eut que trois ou quatre de sauvés, pendant que Colomb, qui avoit prédit la tempête, se mit à l'abri le mieux qu'il lui fût possible près de terre. Cependant le second jour le vent devint si furieux que ses trois autres vaisseaux furent emportés en mer, où le Bermuda, celui qu'il avoit voulu changer, auroit certainement péri s'il n'avoit été sauvé par la manœuvre admirable & par la dextérité de Dom Barthelemi, le plus grand homme de mer de son temps. Les vaisseaux étant ainsi séparés, chacun pensa que les autres s'étoient perdus : mais ils se retrouvèrent tous quelques jours après dans le port d'Azura. Par la comparaison qu'on fit de leurs opérations, il parut que Dom Barthelemi avoit surmonté la tempête en courant la mer comme un habile navigateur, & que Christophe avoit évité la plus grande partie du danger en demeurant près du rivage, comme un sçavant physicien. Sa satisfaction fut de beaucoup diminuée par le chagrin qu'il ressentit de ce qu'on lui refusoit un abri dans un pays qu'il avoit découvert & an-

nexé à la Couronne d'Espagne. Cette tempête & ses suites firent dire à ses ennemis qu'il l'avoit attirée par art magique pour détruire la Flotte qu'on envoyoit en Europe : & cette ridicule calomnie fut encore confirmée, sur ce que des dix-huit vaisseaux, il n'arriva en Espagne que l'Aguya ou l'Aiguille à bord duquel étoient quatre mille pezos en or qui appartenôient à l'Amiral, au lieu que les trois autres qui résisterent à la fureur de cette tempête furent obligés de retourner à Saint-Domingue en très mauvais état.

Colomb ayant fait rafraîchir ses gens dans le port d'Azura, où ils prirent une grande quantité de poissons nommés Saavino, & Manatée, ou Vaches de mer, fit voile pour un port du Bresil, que les Indiens nomment Gracchimo, afin de se mettre à couvert d'une autre tempête qui se préparoit. Il en partit le 14 Juillet, & eut un si grand calme que les courants l'emportèrent vers certaines Isles voisines de la Jamaïque, qu'il nomma Los Poros, parce qu'elles sont fort petites & sabloneuses, & n'y trouvant pas de sources il ordonna à ses gens de creuser des trous dans le sable, d'où

---

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

Il arrive au  
Continent.

COLOMB,  
Chap. XI.

AN. 1502.

ils tirèrent de l'eau pour l'usage des vaisseaux. Il fit route de cet endroit pour gagner le Continent, & toucha aux Isles de Guanara, près de la Province qu'on nomme à présent Honduras, où son frère Barthelemi descendit à terre avec deux chaloupes. Il trouva le peuple semblable à celui des autres Isles : vit une grande quantité de Pins, & des morceaux de pierre calamine, qui étant mêlée avec le cuivre fut prise pour de l'or par quelques-uns des hommes d'équipage, qui en cachèrent dans cette idée. Pendant qu'il étoit en cet endroit il découvrit un canot semblable à une galère, de huit pieds de largeur, avec une petite voile de feuilles de Palmier au milieu, qui ressembloit assés à celles des Gondoles de Venise. Les femmes, les enfants, avec tout ce qu'on vouloit conserver y étoient à l'abri sous une espece de pont, & quoique cette barque fût montée de vingt-cinq braves Indiens, ils se rendirent d'eux-mêmes sans aucune résistance.

L'Amiral très content d'avoir cette occasion de connoître ce que produisoit le Continent sans exposer ses gens à aucun danger, ordonna que la charge

de ce petit bâtiment fut examinée. On y trouva des matelats & des chemises de coton sans manches, bien travaillées & teintes de différentes couleurs: quelques pagnes de la même étoffe pour couvrir ce qui doit être caché, & de grandes toiles, dont les femmes s'enveloppoient. Les hommes avoient de longues épées de bois, tranchantes des deux côtés, avec des pierres ajustées dans une rainure, du fil, une matiere bitumineuse, des haches, des especes de cloches de cuivre, des plats & des creuzets pour fondre ce métal. Leurs provisions consistoient dans les mêmes racines & les mêmes grains qu'on trouve à Hispaniola, & ils buvoient une liqueur forte faite de Maïz qui ressembloit assés à de la biere d'Angleterre. Ils avoient aussi beaucoup de noix de Cacao qui tenoient lieu de monnoye dans tout le pays qu'on a depuis nommé Nouvelle Espagne, & ils paroissoient y attribuer une grande valeur: car malgré la consternation dont ils furent saisis, quand ils se virent prisonniers au milieu d'une race d'hommes qui leur sembloient si extraordinaires, s'il arrivoit qu'une de ces noix tombât par hazard sur le pont,

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

COLOMB,  
Chap. XI.

An, 1502.

ils se jettoient dessus pour la reprendre avec des marques d'empressement & d'intérêt comme pour quelque chose d'important. Leur modestie étoit si remarquable, que lorsque quelqu'un d'entr'eux étoient tirés à bord par les toiles qui les couvroient, ils se cachotent aussi-tôt avec les mains, & les femmes s'enveloppoient dans leur toile, avec des marques de honte & de confusion. Ce sentiment de pudeur fit un tel effet sur l'Amiral, qu'il ordonna qu'on eût des égards pour eux, qu'on leur rendit leur canot, & qu'on leur donnât des marchandises d'Europe en échange de celles qu'il jugea à propos de garder. Cependant il fit rester un vieux homme, nommé Giumbe, qui paroissoit le plus spirituel, & le Chef de cette troupe, pour en apprendre des particularités plus étendues du pays, & pour qu'il servît d'interprète auprès des autres Indiens. Giumbe se chargea gayement de cet office, qu'il remplit fidelement dans le cours du voyage, tant qu'il fût entre des peuples dont il sçavoit la langue, & lorsqu'il ne fût plus en état de rendre service, on le renvoya à sa fa-

tisfaction avec de beaux présents pour le récompenser de sa fidélité.

COLOMB,  
Chap. XI.

L'Amiral fut informé par cet Indien de la grande richesse, de la politesse & de l'ingénuité du peuple qui habitoit à l'Ouest de la Nouvelle Espagne : mais comme il vit que ces Contrées étoient faciles à aborder, il remit à un autre temps à y faire voile de Cuba & résolut de poursuivre son premier dessein de découvrir dans le Continent un détroit par lequel il put pénétrer dans la mer du Sud, & gagner les Indes Orientales. Suivant ce projet il tourna à l'Est vers Veragua & Nombre-de-Dios, où on lui dit qu'il trouveroit ce détroit ; mais les Indiens entendoient un détroit de terre ou un Isthme, au lieu que Colomb vouloit parler d'un passage qui communiquât d'une mer à l'autre. Faisant voile pour le chercher, il s'avança vers un Cap du Continent, qu'il nomma Carinus, parce qu'il y trouva une grande quantité d'arbres, qui portent un fruit auquel les habitans d'Hispaniola donnoient ce nom. Près de ce Cap il vit un peuple qui portoit des pagnes, & des chemises ou jacquettes de toilles

An. 1502.

Il prend  
possession de  
la nouvelle  
Espagne.

COLOMB, de coton peintes, elles ressembloient  
 Chap. XI. à des cottes de mailles affés fortes pour  
 les défendre contre les armes du pays,  
 An. 1502. & même contre les épées des Euro-  
 péens. Plus loin à l'Est, vers le Cap  
 Gracias-à-Dios on trouva les habi-  
 tants d'un aspect farouche & d'une  
 inclination cruelle. Ils alloient entie-  
 rement nuds : mangeoient de la chair  
 humaine & du poisson crud tels qu'ils  
 le prenoient, & se faisoient aux oreil-  
 les de si grands trous qu'on auroit pu  
 y passer un œuf de poule, ce qui fit que  
 l'Amiral donna à cette Côte le nom de  
 Las Orejas, ou Des Oreilles. Le Di-  
 manche 14 d'Août 1502, Barthelemi  
 Colomb descendit à terre le matin  
 pour entendre la Messe, ainsi que les  
 Capitaines, & un grand nombre  
 d'hommes d'équipage, avec les or-  
 nements nécessaires. Le mercredi sui-  
 vant, étant encore descendus pour  
 prendre possession du pays au nom de  
 Leurs Majestés Catholiques, environ  
 cent Indiens chargés de provisions  
 vinrent sur le rivage, s'approcherent  
 des chaloupes, & se retirèrent sans  
 avoir prononcé un seul mot. Le Lieu-  
 tenant voyant leur timidité, employa  
 l'Interprète pour les rassurer, & leur

fit donner des sonnettes, des bracelets, & d'autres bagatelles, qui leur furent si agréables, que le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, avec toutes sortes de provisions, entr'autres des poules de ce pays, meilleures que celles d'Europe, des oyes, du poisson rôti, & des fèves rouges & blanches qui ressemblent aux haricots d'Espagne. Ce pays quoique bas étoit couvert de verdure & fort agréable: il produisoit un grand nombre de Pins, de Chênes, de Palmiers & de Mirobolans, avec toutes les mêmes sortes de fruits & de provisions qui se trouvoient à Hispaniola. Ils avoient aussi des Léopards, des Cerfs & d'autres animaux: les habitants étoient comme ceux des Isles, excepté que leurs fronts n'étoient point aussi hauts: Ils n'étoient couverts que pour la pudeur, paroissoient ne pas avoir de Religion, & chaque Nation parloit un langage particulier. Leurs bras & leurs corps étoient ornés de différentes figures incrustées dans la peau par le moyen du feu, & les principaux portoient des especes de bonnets de coron rouges & blancs. Quelques-uns avoient comme des corsets sans man-

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

COLOMB,  
Chap. XI.

An 1502.

ches, qui leur descendoient jusqu'aux cuisses; d'autres portoient des touffes de cheveux qui pendoient sur leurs fronts: mais dans leurs Fêtes ils se peignoient le visage de diverses couleurs, ce qui leur donnoit une figure terrible & diabolique.

De la Côte de Las Orejas, l'Amiral employa cinquante jours à faire soixante lieues à l'Est, les vents & les courants lui étant toujours contraires: mais le rivage étoit facile, & on jettoit l'ancre toutes les nuits près de terre. Le 14 de Septembre, il doubla un Cap qu'il nomma Gracias-à-Dios, ou Graces-à-Dieu, parce que de cet endroit la terre s'étendoit au Sud, & qu'il pouvoit suivre aisément son cours avec le vent alisé qui regnoit alors. Cependant un peu au-delà de cette pointe de terre, il passa quelques bas fonds dangereux qui s'étendoient en mer autant que la vue pouvoit porter.

L'Amiral, qui manquoit de bonne eau, envoya le 16 les chaloupes dans une riviere, à l'entrée de laquelle les flots étoient si agités par le courant, & par le vent de mer, qu'une des chaloupes se perdit avec tout son monde, ce qui fit donner à cette riviere

Caractere  
affable des ha-  
bitants de Ca-  
riari.

le nom de la Desgracia ou du Désastre. Continuant sa route au Sud, Colomb jeta l'ancre le Dimanche 25 près d'une ville nommée Cariari, dans le voisinage d'une petite Isle appelée Quiriviri. Cet endroit surpassoit tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors, tant par l'abondance du peuple que par la beauté du terrain & l'avantage de la situation; la terre y étant élevée & abondante en paturages, en bois & en rivières. Cariari est situé près d'une grosse rivière, sur les bords de laquelle il s'assembla une grande quantité de peuple, dont quelques-uns étoient armés d'arcs & de flèches, d'autres de bâtons de Palmier aussi noirs que du charbon, durs comme des épines, & garnis de pointes d'os de poissons. Enfin plusieurs portoient des massues, & ils paroissoient s'être rassemblés dans le dessein de défendre leur pays contre l'invasion. Cependant aussi-tôt qu'ils connurent les dispositions pacifiques des Chrétiens, ils marquerent le plus grand désir d'échanger leurs denrées, qui consistoient en armes, jacquettes de coton, chemises & guainis, qui sont des pièces d'or pâle qu'ils portoient autour du col comme

COLOMB,

Chap. XI.

An. 1502.

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

des reliques. Ils vinrent en nageant avec ces effets jusqu'aux chaloupes, les Espagnols n'ayant pas voulu descendre à terre ce jour ni le lendemain. L'Amiral défendit à ses gens de prendre en échange ce que les Indiens leur apportent, & il leur fit présent de différentes bagatelles, pour qu'ils regardassent les Chrétiens comme des hommes qui méprisoient toutes vues mercenaires. Moins l'Amiral paroissoit vouloir faire de trafic, & plus ils marquoient d'envie de négocier avec lui, faisant des signes du rivage pour engager ses gens à venir avec eux. Voyant que leur invitation étoit inutile, ils se retirèrent, laissèrent en un monceau tout ce qu'ils avoient reçu à bord, & les Espagnols le retrouvèrent quand ils descendirent à terre le mercredi suivant. Les Indiens croyant que ces étrangers ne prenoient pas confiance en leur sincérité, envoyèrent un vieux homme d'une figure respectable portant une espee de drapeau attaché à un bâton accompagné de deux jeunes filles, avec des guarinis au col. Sur leur demande elles furent conduites à bord de l'Amiral, qui ordonna de les habiller, leur fit donner

un repas, & les renvoya ensuite sur le rivage, où elles furent reçues avec des marques de joie par le vieillard qui y étoit demeuré avec cinquante naturels du pays.

Le lendemain, le frère de l'Amiral descendit à terre pour prendre quelque connoissance: deux des principaux Chefs vinrent à la chaloupe, le soutinrent sous les bras, & le firent asséoir sur l'herbe au milieu d'eux. Dans cette situation il commença à les interroger, & ordonna à son Secrétaire d'écrire leurs réponses: mais aussi-tôt qu'ils virent la plume, l'encre & le papier, ils furent saisis de consternation & prirent la fuite, croyant que c'étoient des instruments pour quelque opération magique; d'autant plus qu'ils avoient eux-mêmes commencé par différentes cérémonies semblables à des exorcismes, avant d'approcher des Espagnols. Après avoir dissipé leurs craintes, Dom Barthelemi visita leur ville, où au milieu d'un grand palais de bois couvert de rozeaux, il vit différents tombeaux, dans l'un desquels étoit un corps embaumé, & dans un autre deux squelettes humains dans des toiles de coton sans aucune odeur.

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

Son frere  
visite la ville.

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

Féroçité  
d'une espece  
singuliere de  
Chats.

sur chacune de ces catacombes étoit une table avec des figures de bêtes gravées, & sur quelques-unes l'effigie du défunt parée de guaninis, de bracelets, & d'autres ornements auxquels ils attribuoient quelque vertu.

L'Amiral désiroit ardemment de mieux connoître la nature de ce pays & les coutumes des habitants, qui paroissoient plus civilisés qu'aucun de ceux qu'il eût déjà vus. Il ordonna d'en prendre sept, en choisit deux qui lui parurent les plus intelligents, & renvoya les autres avec quelques présents, les assurant qu'il ne retenoit leurs compagnons que pour lui servir de guides & d'interprètes le long de la Côte, & que dans très peu de temps il les mettroit en liberté. Malgré cette déclaration ils penserent qu'on les gardoit par avarice: un grand nombre d'entr'eux vinrent le lendemain sur le rivage, envoyerent quatre Ambassadeurs à bord de l'Amiral pour traiter de la rançon de leurs compatriotes, & il apporterent en présent deux Cochons sauvages assés petits: mais qui furent trouvés de très bon goût. On reçut très bien les Députés, & quoique Colomb ne leur accordât

pas leur demande, il réussit cependant à les renvoyer satisfaits. On paya généralement leurs Cochons, dont un fut attaqué à bord par une espèce de Chat sauvage, que l'un des hommes avoit pris dans un bois, après lui avoir coupé une patte de devant. Cet animal, aussi gros qu'un petit Lévrier, sautoit comme un Ecureuil d'arbre en arbre, & s'attachoit aux branches non-seulement avec ses griffes, mais encore avec sa queue, par laquelle il se suspendoit pour se reposer & pour jouer. Les Cochons, quoique très féroces de leur nature, parurent effrayés à sa vue, & s'enfuirent sous le pont: l'Amiral ordonna d'en mettre un près du Chat, qui entoura de sa queue le groin du Cochon, s'attacha à sa croupe avec la patte de devant qui lui restoit, & l'auroit eu bien-tôt déchiré si les gens du vaisseau ne l'en eussent empêché, ce qui fit juger que ces Chats faisoient la chasse à peu près comme les Loups d'Espagne.

Le Mercredi cinq d'Octobre, l'Amiral fit voile dans la baye de Caravaro, qui a six lieues de profondeur, sur environ trois de largeur. On y trouve plusieurs Isles, entre lesquel-

COLOMB,  
Chap. XI.

AN. 1502.

les les vaisseaux passent comme dans des détroits, froissant les arbres de chaque côté. L'Amiral fit jeter l'ancre dans cette baie, & envoya les Chaloupes à l'une des Isles, où les gens trouverent vingt canots, dont les hommes étoient descendus sur le rivage, entièrement nus, avec de petites plaques ou aigles d'or autour de leur col. Ils ne firent paroître aucune crainte, donnerent pour trois sonnettes une plaque d'or du poids de trente ducats, & assurèrent qu'il y avoit une grande quantité de ce métal dans le continent, à une fort petite distance.

Grande espérance de trouver de l'or.

Le lendemain, les gens de la Chaloupe descendirent sur le rivage du continent, où ils trouverent dix canots remplis de gens qui refuserent d'échanger leurs plaques d'or. L'Amiral en fit prendre deux, pour avoir des connoissances plus étendues du pays, en se servant des interpretes de Cariari, & ils lui confirmèrent ce que lui avoient dit ceux de l'Isle, au sujet de l'or, qu'on trouvoit à deux journées plus avant dans les terres. De cette baie, l'Amiral fit voile vers une autre assez difficile,

nommée Abufena ; & le 17 il se remit en pleine mer , pour continuer son voyage. Etant arrivé douze lieues plus loin à la riviere de Guaïga , il commanda aux chaloupes d'aller à terre , où ses gens furent vivement attaqués par environ cent Indiens , qui s'avancerent avec fureur dans l'eau jusqu'à la ceinture , secouant leurs lances , sonnant des cornets , battant des tambours , jettant l'eau de la mer & toutes sortes d'herbes contre les Espagnols , avec des marques de détestation & de méfiance. Malgré ces menaces , ils furent bientôt appaisés par la contenance des Chrétiens ; & pour quelques petites sonnettes , ils donnerent dix plaques d'or , qui valoient cent cinquante ducats. Cependant le lendemain , ils se mirent en embuscade contre les chaloupes ; & voyant que personne ne vouloit se hasarder de descendre à terre sans avoir des suretés , ils se jetterent dans l'eau , comme le jour précédent , menaçant de lancer leurs javelots , à moins que les chaloupes , qui s'étoient arrêtées , ne retournassent aux vaisseaux. Les Espagnols , irrités de cette conduite

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1502.

insolente, en blefferent un au bras d'un coup de fleche; & en même temps l'Amiral fit tirer un coup de canon, dont le bruit les jetta dans une si grande épouvante qu'ils prirent tous précipitamment la fuite. Alors quatre hommes descendirent à terre, & les engagerent par signe à revenir: ils mirent bas les armes: retournerent au rivage, & échange-  
rent ensuite leurs plaques très paisiblement.

L'Amiral ayant pris des échantil-  
lons de ce que produisoit cette par-  
tie du pays, s'avança à Catiba, &  
jeta l'ancre à l'embouchure d'une  
grande riviere, d'où il vit que les  
habitants s'affembloient au son des  
rambours & des cornets. Deux d'en-  
tr'eux vinrent dans un canot à côté  
du vaisseau; & après s'être entretenus  
avec les interpretes de Cariari, ils  
monterent à bord sans crainte pour  
échanger leurs plaques contre quel-  
ques bagatelles que leur donna l'A-  
miral. Ce canot fut suivi d'un autre  
chargé de trois hommes, qui se  
conduisirent de même; & l'amitié  
étant ainsi établie, les Espagnols  
descendirent à terre, où ils trou-

verent un grand nombre d'Indiens avec leur Roi, qui n'étoit distingué de ses sujets que par une espece de parapluie de feuilles d'arbres dont il étoit couvert, parce qu'il tomboit une très forte pluie. Ce Souverain échangea ses plaques; ce qui servit d'exemple à ses sujets, & ils en commercerent de même dix-neuf toutes de pur or. Dans cet endroit les Chrétiens virent une grande masse de murs, qui paroissoient bâtis de chaux & de pierre : c'étoit la premiere fois que l'Amiral avoit trouvé quelque marque de bâtimens dans les Indes, & il en emporta un morceau, pour le faire voir à son retour.

COLOMB  
Chap. XI.

An. 1502



An. 1502.

## CHAPITRE XII.

*Colomb arrive à Veragua & à Porto-bello:  
Il est obligé de faire tirer sur les Indiens:  
Il effuie une furieuse tempête : Peuple  
qui habite sur des arbres : Colomb  
entre dans la riviere de Bethléem :  
Les Espagnols font des échanges  
avec les habitants : Colomb veut  
établir une Colonie : Conspiration  
d'un Cacique contre la Colonie ; il  
est pris , & s'échappe.*

Colomb  
arrive à Vera-  
gua & à Por-  
to-Bello.

**C**ONTINUANT sa route par l'Est, il passa à Cobravo ; & le vent ayant beaucoup augmenté, il dirigea son cours par cinq villes de grand commerce, du nombre desquelles étoit Veragua, où les Indiens disoient qu'on recueilloit l'or, & que l'on construisoit les plaques qu'ils portoient. Le lendemain il arriva à une autre ville, nommée Cabiga, d'où il continua son voyage vers une qu'il appella Porto-bello, ou le Beau-port, parce qu'il la trouva très-grande, bien peuplée, &

dans une campagne très fertile. Il entra dans le port le second jour de Novembre, après avoir passé entre deux petites Isles, où les vaisseaux touchoient presque les rivages. Pendant sept jours, que la pluie & le temps contraire l'obligerent d'y rester, les habitants des contrées voisines vinrent régulièrement à bord dans leurs canots pour échanger des provisions, & des bottes de coton filé, contre des épingles, des aiguilles, & d'autres bagatelles.

Le mercredi 9, il partit de Portobello, & s'avança huit lieues à l'Ouest; mais le lendemain, le temps contraire l'obligea de retourner quatre lieues en arriere, & de se mettre à couvert entre les Isles voisines du continent, où est située présentement la ville de Nombre-de-Dios. Il nomma l'endroit où il s'arrêta Puerta-de-Bastimentos, ou le Port des provisions, parce que toutes ces Isles étoient couvertes de grains. Une chaloupe bien équipée étant envoyée à la poursuite d'un canot, les Indiens furent si effrayés, qu'ils se jetterent aussi-tôt dans la mer, & se sauverent, malgré tous les efforts

COLOMB,  
Chap. XII.

An. 1502.

COLOMB,  
Chap. XII.

An. 1502.

Il est obligé  
de faire tirer  
sur les In-  
dians.

des Espagnols : d'abord que la chaloupe approchoit de quelqu'un d'entr'eux, il plongeoit comme un canard, & ne reparoissoit qu'à la distance d'une portée de fleche.

L'Amiral resta jusqu'au 23 de Novembre à faire radouber & raccommoder ses tonneaux ; ensuite il continua sa route à l'Ouest, vers un endroit nommé Guiga, où les gens des chaloupes étant descendus à terre, trouverent environ trois cents Indiens, disposés à trafiquer pour quelques provisions qu'ils avoient, & pour quelques petites pieces d'or, qui pendoient à leur nez & à leurs oreilles. Sans s'arrêter dans cet endroit, il vint à un petit port qu'il nomma Retrette ou retiré, parce qu'il ne pouvoit tenir qu'environ six vaisseaux, & que la largeur de son entrée n'étoit pas de plus de quinze ou vingt pas. Les rochers des deux côtés paroissoient au dessus de l'eau aussi pointus que des diamants, avec un canal entre deux, dont on ne trouvoit pas le fond. L'Amiral fut engagé à entrer dans ce port par les discours de ceux qu'il avoit envoyés le visiter ; il lui en firent un rapport favorable,

favorable , & lui dirent que les vaisseaux pouvoient venir jusqu'au rivage ; ce qui leur donnoit un grand avantage pour commercer avec les habitants. Il resta neuf jours dans ce lieu resserré , où il fut confiné par le mauvais temps. Les Indiens vinrent d'abord commercer familièrement ; mais ensuite ils furent provoqués à commettre des actes d'hostilité par l'insolence & la débauche des matelots. Leur nombre croissoit tous les jours ; & leur courage s'augmenta à un tel point , qu'ils vinrent plusieurs fois faire des menaces jusques sous le bord des vaisseaux. L'Amiral , après avoir essayé de les appaiser par la douceur & par la patience , jugea qu'il étoit absolument nécessaire de changer de conduite , pour les convaincre qu'on ne l'insultoit pas impunément. Il ordonna à ses gens de tirer quelques coups de canon ; mais les Indiens répondirent à ce bruit par des cris , frappant les arbres avec des bâtons , comme s'ils eussent méprisé cet éclat , qu'ils s'imaginèrent être l'effet d'un tonnerre dont on se servoit pour les épouvanter. Alors on en chargea un des plus gros avec de la dragée , &

---

 COLOMB  
 Ch. XII.

An. 1502.

COLOMB,  
Ch. XII.

An. 1502.

le pointant sur un grand nombre d'entr'eux qui s'étoient assemblés sur une petite hauteur, le coup porta au milieu, & leur fit sentir qu'il y avoit plus que du bruit sans effet. Ils prirent la fuite dans l'instant, avec une si grande consternation, qu'on ne les vit plus, même au delà des montagnes. Cette nation avoit meilleure mine qu'aucune de celles qu'on eût encore vue : ils étoient grands & dégagés sans avoir de gros ventres, comme il est fort ordinaire dans ces pays. On trouva dans le port une grande quantité de Crocodiles ou Alligators, qui dormoient sur le rivage : il sortoit une odeur musquée de leurs corps, & ils étoient si avides à la proie, qu'ils auroient dévoré les hommes s'ils avoient pu les prendre à leur avantage, quoiqu'ils fussent craintifs & poltrons quand on les attaquoit.

Il essaye  
une furieuse  
tempête.

L'Amiral, voyant que les vents d'Est & de Nord-Est continuoient à souffler avec violence & sans relâche, & qu'on ne pouvoit continuer à trafiquer avec les habitants de cette côte, résolut de retourner en arrière, & de s'éclaircir par lui-même

de ce qu'on lui avoit rapporté, touchant les mines de Veragua : il remit donc à la voile pour Porto-bello le lundi 5 de Décembre.

COLOMB,  
Chap. XII.

An. 1502.

Le lendemain, pendant qu'il continuoit son même cours, le vent se tourna Ouest ; mais comme il ne jugea pas que ce fût pour y rester, il porta contre pendant quelques jours, durant lesquels le vent fut très variable, & le temps si déréglé, que les matelots pouvoient à peine se tenir sur le pont. Il sembloit que le ciel s'abîmoit en un déluge de pluie : l'air paroïssoit comme une fournaïse par le feu des éclairs ; & le tonnerre rouloit avec si peu de relâche que les équipages croyoient mutuellement entendre tirer les canons en signe de détresse. Les hommes, continuellement mouillés de la pluye, & exposés à ces éclats & à ce feu terrible, commencerent à être frappés de terreur & à perdre l'espérance, particulièrement quand ils virent que le vent leur étoit contraire toutes les fois qu'ils s'efforçoient de gagner quelque port. Au milieu de ce trouble & de ce danger, ils se trouverent encore bien près d'être engloutis

COLOMB,  
Chap. XII.

An. 1502.

par une furieuse trombe qui s'éleva de la mer jusqu'aux nues, de la grosseur d'un tonneau, tournant rapidement, & jettant l'eau de toutes parts avec un affreux rugissement. Pour comble d'infortune, ils perdirent de vue le vaisseau le Caïno, & jugerent qu'il avoit fait naufrage : mais ils le revirent après trois jours d'épaisses ténèbres, pendant lesquels ils s'étoient mis d'abord à l'ancre, & avoient ensuite été emportés en mer, après les avoir perdues ainsi que leurs chaloupes.

La tempête avoit presque mis les vaisseaux en pieces, & les hommes étoient accablés de froid, de faim & de fatigue : mais ils furent enfin foulagés par un calme de deux jours, pendant lesquels ils furent environnés d'un nombre prodigieux de goulus de mer. Ces animaux étoient si avides qu'on les prenoit avec un hameçon seulement amorcé de drap rouge. On en prit une grande quantité, & l'on trouva dans le ventre d'un de ces poissons une tortue entiere qui vécut ensuite sur le vaisseau. La tête d'un autre goulu qu'on avoit jettée dans la mer fut aussi trouvée dans

le corps d'un qui l'avoit avalée , ce qui fit juger que les individus de cette espece se dévoreroient réciproquement. Quoique quelques-uns regardassent ce poisson comme de mauvais présage , & que l'on convînt en général que c'étoit un mets très médiocre , les Matelots en mangerent avec grande avidité. Depuis huit mois qu'ils étoient en mer , ils avoient consommé toutes leurs provisions , excepté le biscuit , qui par la chaleur & l'humidité du climat étoit si rempli de vers , que plusieurs ne vouloient manger que la nuit , pour ne pas voir ceux qu'ils étoient obligés d'avaller.

Le samedi 17 à trois lieues Est de Pennon , l'Amiral entra dans un port que les Indiens appellent Huiva , & permit à ses gens de s'y reposer trois jours. Ils descendirent à terre , & virent que les habitants vivoient dans des Cabanes bâties sur des arbres avec des bâtons qui se croisoient de l'un à l'autre. Cette coutume singuliere devoit sans doute son origine à la crainte des bêtes fauves , des inondations , ou des ennemis de leur propre espece , d'autant que sur cette côte les différentes nations sont souvent en

---

COLOMB,  
Chap. XII.

AN. 1502.

Peuple qui  
habite sur des  
arbres.

COLUMB,  
Chap. XII.

An. 1502.

guerre les unes contre les autres. Il partit le 20 de ce port ou baye : mais aussi-tôt qu'il se fut remis en mer, la tempête recommença avec tant de fureur, qu'il fut obligé de relâcher dans un autre port, d'où il partit le troisieme jour, après que le temps se fut un peu calmé. Il sembloit que le ciel vouloit traverser cette expédition : le vent se renforça de nouveau & devint contraire, les vaisseaux furent encore battus d'une nouvelle tempête, & tous les équipages tomberent dans la frayeur & dans la consternation. Ils la supporterent jusqu'à ce qu'ils rentrassent dans le même port où ils avoient déjà été le 12 du même mois. Ils y resterent depuis le 26 Décembre jusqu'au 3 Janvier, y radouberent le vaisseau la Gallega : se munirent d'une quantité suffisante d'Indiens, de bled, de bois & d'eau, & remirent à la voile, en retournant vers Veragua. Ils furent si fatigués des courants, des tempêtes & des vents contraires entre Veragua & Porto-bello, que l'Amiral nomma toute cette côte Costa de Contrastes, ou de la Contradiction.

An. 1503.

Le jeudi suivant, il jetta l'ancre

près d'une riviere que les Indiens appellent Yebra, & qu'il nomma Bethléem, parce qu'il y arriva le jour de l'Epiphanie. A l'Ouest de celle-ci est la riviere de Veragua, qui a très peu de profondeur; mais on la remonta dans les chaloupes jusqu'à une ville, où l'on disoit qu'étoient les mines d'or. Les Indiens se tenoient d'abord sur leurs gardes, & menaçoient de s'opposer à la descente des Espagnols: mais un interprète qu'on mit à terre leur parla si favorablement des Chrétiens qu'ils s'apaisèrent, & échangerent vingt plaques d'or, quelques pièces creuses semblables à des portions de roseaux, avec quelques grains qui n'avoient pas encore été fondus, & qu'ils disoient avoir recueilli dans un endroit fort éloigné sur des montagnes très escarpées.

Le lundi 9 de Janvier, le vaisseau Amiral & la Biscayenne entrèrent dans la riviere de Bethléem, & les Indiens vinrent faire des échanges de ce qu'ils avoient, particulièrement du poisson, qui en certain temps de l'année remonte de la mer dans ces rivieres en une quantité incroyable. Ils échan-

---

COLOMB  
Chap. XII.

An. 1503.

Colomb entre dans la riviere de Bethléem.

COLOMB,  
Chap. XI.

An. 1503.

gerent aussi un peu d'or pour des épingles, des chapelets & des grelots, tels qu'on en met aux oiseaux de proie. Le lendemain, Colomb fut joint par les deux autres vaisseaux, qui n'avoient pu entrer la veille à cause du manque d'eau à l'embouchure de la rivière. Le troisième jour, D. Barthélemi la remonta avec les chaloupes jusqu'à la ville de Quibia, nom qu'ils donnoient à leur Roi. Ce Prince informé du dessein du Lieutenant vint au-devant de lui dans ses canots, & ils se traitèrent réciproquement avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Le lendemain il visita à bord l'Amiral, qui lui fit quelques présents, & il se retira fort satisfait, après une heure entière de conversation, pendant laquelle ses gens firent quelques échanges d'or pour des sonnettes.

Le mercredi 24, la rivière s'enfla tout-à-coup d'une hauteur étonnante, & acquit tant de rapidité, que le vaisseau Amiral rompit son cable, tomba sur le Gallega, & emporta le mats de l'Avant avec son bord, en sorte que les deux vaisseaux furent en grand danger de faire naufrage.

On attribua cette augmentation subite de la riviere à quelques pluies abondantes, tombées sur les montagnes de Veragua, auxquelles on donna le nom de Saint Christophe, parce que leurs sommets s'élevent jusqu'aux nues. Le lundi 6 de Février, les vaisseaux étant calfatés & radoubés, D. Barthelemi avec soixante & huit hommes remonterent dans leurs chaloupes la riviere de Veragua jusqu'à la ville du Cacique, où ils demeurèrent un jour entier pour s'informer du plus court chemin des mines. Sur ce qu'ils en apprirent, ils firent le mercredi quatre lieues & demie, & le lendemain, étant arrivés au lieu qu'on leur avoit indiqué, ils ramassèrent un peu d'or entre les racines des arbres, qu'ils trouverent fort épais, & d'une hauteur prodigieuse. Comme l'unique but de ce voyage étoit d'avoir des informations sur ce qui concernoit les mines, ils retournerent aux vaisseaux, très contents d'en avoir un essai. Cependant ils apprirent depuis que celles d'où ils l'avoient tiré n'étoient pas les mines de Veragua, qui étoient beaucoup plus proches : mais celles d'Urira, ville appartenante

C O L O M B.  
Ch. XII.

An. 1503.

COLOMB, à un peuple en guerre avec Quibia,  
 Ch. XII. qui avoit enseigné aux Espagnols les  
 mines de ses ennemis au lieu des  
 An. 1503. siennes.

Les Espa- Le 14 de Février 1503, Dom Barthe-  
 gnols font lemi marcha avec cinquante hommes  
 des échanges & suivi par une chaloupe à la riviere  
 avec les habi- d'Urira, sept lieues à l'Ouest de Beth-  
 sants. léem : le lendemain il rencontra le  
 Cacique, qui venoit au devant de lui,  
 accompagné de vingt hommes qui lui  
 présentèrent des provisions, & l'on  
 échangea quelques plaques d'or. Pen-  
 dant ce commerce, les Indiens mâ-  
 choient une herbe sèche avec une es-  
 pece de poudre. Après être restés  
 quelque temps en cet endroit, les  
 Chrétiens furent conduits à la ville,  
 où ils furent très bien traités, tant  
 pour les vivres que pour le logement.  
 A leur arrivée ils furent visités par le  
 Cacique d'une ville voisine nommée  
 Dururi, accompagné d'un grand nom-  
 bre de ses sujets, qui apportèrent quel-  
 ques plaques d'or pour faire des échan-  
 ges. Ils dirent au Lieutenant que dans  
 l'intérieur du pays plusieurs Caciques  
 possédoient de l'or en abondance, &  
 qu'il y avoit aussi un grand nombre  
 d'hommes armés comme les Espa-  
 gnols.

Le lendemain Dom Barthelemi renvoya vingt hommes aux vaisseaux, & s'avança avec les trente autres vers Zobabra, où il vit environ six lieues de terrain rempli de maïs & cultivé comme des champs de bled. Il fut très bien reçu en cet endroit par les habitants, de même que dans une autre ville nommée Caleba, où il acheta quelques plaques : mais comme il s'éloignoit beaucoup des vaisseaux, sans trouver aucun port le long de la Côte, ni aucune rivière plus grande que celle de Bethléem, où l'on put établir commodément une Colonie, suivant les intentions de l'Amiral, il retourna avec beaucoup d'or au lieu d'où il étoit parti. On prit alors la résolution d'y former un établissement avec quatre-vingts hommes sous son commandement, & après avoir fait les dispositions convenables, on commença à bâtir des maisons environ à la portée du canon de la rivière de Bethléem. On les construisit en bois, avec des couvertures de feuilles de Palmier, cet arbre étant très commun sur cette Côte. On éleva un grand magasin, dans lequel on mit plusieurs pièces de canon, avec de la poudre, des provi-

COLOMB,  
Ch. XII.

An. 1503.

Colomb  
veut établir  
une Colonie.

COLOMB,  
Ch. XII.

An. 1503.

sions, & d'autres choses nécessaires : mais on laissa à bord du vaisseau le Gallegaune quantité de vin, de biscuit, d'huile, de vinaigre, de fromage & de grains, ainsi que des cordages, des filets, des hameçons, & d'autres instrumens de pêcheurs pour l'usage de la Colonie, ce qui ne pouvoit manquer d'être d'un grand service, dans un pays aussi abondant en poisson. Ceux dont se servoient les habitants étoient d'écailles de tortues qu'ils ajustent avec des fils, tant en cet endroit que dans les Isles. La mer y produit entr'autres de fort petits poissons nommés Titi, que leurs ennemis persécutent si vivement qu'ils fuyent vers la surface de l'eau, où on les prend dans de petits filets. On les enveloppe ensuite dans des feuilles, & on les fait sécher au four en sorte qu'on peut les garder très long-tems. On prit aussi une grande quantité de Pélamides, qui étant poursuivis par les autres poissons s'élançant deux ou trois pas sur la terre sèche : mais on les prend encore d'une autre manière. Les Indiens élevent au milieu de leurs canots, de l'avant à l'arrière une cloison de feuilles de Palmier de six pieds de haut qu'ils plient du côté

de la riviere : ensuite ils font du bruit en frappant sur le rivage avec leurs rames, ce qui épouvante les Pélamides, qui prennent les feuilles pour la terre, sautent dessus en grand nombre, & tombent dans le canot. Outre ces poissons, ils en prennent beaucoup d'autres qui passent le long de la côte, & les font également sécher. Pour leur boisson ils ont une espece de biere, très bonne faite de maiz, & un vin agréable du jus & de la moëlle d'une espece de Palmier, ainsi que d'un fruit semblable à une grosse pomme de pin.

COLOMB,  
Ch. XII.

An. 1503.

Quand les maisons furent élevées, & qu'on eût fait les réglemens pour le soutien de la nouvelle Colonie, l'Amiral résolut de retourner incessamment en Espagne. Son voyage fut beaucoup retardé par le manque d'eau pour sortir de la riviere, ainsi que par un vent terrible qui jettoit sur la côte, & menaçoit d'abîmer tous les vaisseaux qui s'y rencontreroient. Cette circonstance étoit d'autant plus facheuse que les pluies, qui seules pouvoient augmenter la riviere étoient passées, & que les fonds des vaisseaux étoient percés de vers de part en part comme des ruches

Conspira-  
tion d'un Ca-  
rique contre  
la Colonie.  
Il est pris &  
s'échape.

COLOMB,  
Ch. XII.

An. 1503.

à miel. Pour combler leur désastre le hazard leur fit découvrir par le moyen d'un Interprète, que le dessein de Quibia étoit de mettre le feu aux maisons des Chrétiens qui avoient formé un établissement dans ses Etats contre son intention, & contre celle de ses sujets. Dans cet embarras, l'Amiral prit des mesures avec son frère, pour prendre le Cacique prisonnier, ainsi que les principaux de ses gens, afin de les emmener en Espagne, & qu'ils y servissent d'ôtages de la bonne conduite de ses sujets. Le Lieutenant s'avança le 30 de Mars avec environ soixante & dix hommes vers le village de Veragua, composé de maisons séparées les unes des autres. Lorsqu'il en étoit encore à quelque distance, il reçut un messager de la part du Cacique, qui le prioit de ne pas venir dans sa maison située sur une éminence. Malgré cet avis, il résolut de continuer à s'avancer : mais seulement avec cinq hommes, & il donna ordre aux autres de le suivre deux à deux, à quelque distance, & d'environner la maison quand ils entendoient un coup de mousquet, afin que personne ne pût échapper. Comme ils s'approchoient

de plus en plus, le Cacique envoya un autre messager, pour les prier de ne pas entrer chez lui, disant qu'il iroit lui-même les trouver, quoiqu'il fût blessé d'un coup de flèche. Ces prieres réitérées étoient l'effet de sa jalousie, & cette passion étoit si forte chez les habitants de cette côte qu'ils ne vouloient pas permettre que leurs femmes fussent vues de personne. Quibia étant donc venu à sa porte suivant sa promesse fut aussi-tôt saisi par le Lieutenant, & quand on eut tiré le coup de mousquet, le reste des Espagnols entourèrent la maison, dans laquelle il y avoit environ trente personnes, qui voyant leur Prince pris ne firent aucune résistance. On y trouva les femmes & les enfants du Cacique, avec quelques-uns des principaux du pays, qui offrirent de se racheter par une grande quantité d'or qu'ils avoient cachée dans un bois voisin. Dom Barthelemi, sans faire attention à leurs offres, ordonna que Quibia & les autres, tant hommes que femmes fussent liés & emmenés à bord avant que le pays eût pris l'allarme, & comme il vouloit rester lui-même avec la plus grande partie de ses gens, pour s'af-

---

 COLOMBE,  
 Ch. XII.

An. 1503.

C O L O M B ,

Ch. XII.

An. 1503.

furer de quelques - uns des parens & des principaux fujets du Cacique, qui n'avoient pas été pris, il confia les prifonniers à Jean Sanchez de Cadix, excellent Pilote, homme de bonne réputation, qui fe chargea avec autant de confiance que de plaifir de les conduire furement à bord de l'Amiral. Il s'embarqua avec eux dans fa chaloupe : mais Quibia fe plaignant de ce que fes mains étoient trop fortement attachées: Sanchez touché de compaffion relacha la corde qui les lioit, & dont il tenoit toujours lui - même un des bouts. Le Prince Indien voyant fes mains plus libres, prit le temps que le Pilote regardoit d'un autre côté pour fe jeter dans la riviere, ce qu'il fit avec tant de vivacité, que Sanchez fut obligé de lâcher la corde pour ne pas y tomber lui - même. Comme il commençoit à faire nuit, & que cet accident caufa tout-à-coup un grand bruit dans la chaloupe, il ne fut plus poffible de l'entendre ni de le voir arriver au rivage, enforte qu'après une recherche inutile, le Pilote retourna à bord de l'Amiral couvert de honte & accablé de chagrin.

Le lendemain, le Lieutenant voyant

qu'il étoit impossible de s'emparer des Indiens fugitifs, retourna avec ses gens aux vaisseaux, & présenta à son frère le butin qu'il avoit fait dans la maison de Quibia. Il montoit à la valeur de trois cens ducats en plaques & en aigles d'or, dont l'Amiral fit mettre à part la cinquieme partie pour leurs Majestés Catholiques, & partagea le reste entre ceux qui avoient eu part à cette expédition.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1503.

---

## CHAPITRE XIII.

*Les Indiens attaquent la Colonie, ils sont repoussés : Combat où plusieurs Chrétiens périssent : Les Espagnols abandonnent la Colonie : Ils se déterminent à revenir en Espagne : Ils sont forcés de rester à la Jamaïque : Colomb envoie deux Canots à Saint-Domingue : Révolte des gens de Colomb excitée par les freres Porras.*

**L**A Colonie étant donc établie, & toutes choses réglées pour la soutenir, Colomb voulut profiter de l'augmentation que la riviere avoit

Les Indiens  
attaquent la  
Colonie: Ils  
sont repoussés.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1503.

due par les pluyes qui étoient tombées, & il ordonna que les chaloupes allé-geassent & remorquassent ses vaisseaux par dessus la barre à laquelle tous les trois touchèrent, mais sans recevoir aucun dommage. On y remit ensuite tout ce qu'on avoit été obligé d'en ôter, & le vent étant favorable on se disposa à faire voile pour Hispaniola, d'où l'Amiral se proposoit d'envoyer du secours à son nouvel Etablissement. Dans cet intervalle les chaloupes vinrent à terre par un coup de la Providence pour le salut d'un grand nombre d'Espagnols, qui auroient été les victimes du ressentiment des Indiens. Aussi-tôt que Quibia vit les vaisseaux en mer, & qu'ils ne pouvoient plus donner de secours aux gens restés à terre, il résolut d'attaquer la Colonie, à quoi il trouvoit d'autant plus de facilité qu'elle étoit environnée de bois. Les Indiens sous son commandement se glissèrent sans être vus jusqu'à un terrain qui n'étoit qu'à dix pas des maisons, d'où ils se jetterent sur les Chrétiens avec des cris affreux, & lançant leurs javelots, non-seulement contre ceux qu'ils voyoient, mais encore au travers de

leurs minces toits, ils blefferent dangereusement quatre ou cinq Espagnols, avant qu'ils eussent pu se mettre en défense. Le Lieutenant, homme de résolution arrachant une lance se jeta sur les ennemis, & sept ou huit de ses gens ayant suivi son exemple, ils forcerent les Sauvages de se retirer dans le bois, précisément quand la chaloupe touchoit le rivage. Quoique les Indiens ne voulussent plus combattre main-à-main, après avoir éprouvé le tranchant des épées des Européens, & les dents des Chiens, qui se jetterent sur eux avec fureur, ils continuerent cependant à lancer de loin leurs javelots, jusqu'à ce qu'ils fussent enfin chassés de leur retraite, & obligés de prendre la fuite, après avoir tué un Espagnol & en avoir blessé sept, du nombre desquels fut le Lieutenant.

Le Capitaine Jean Tristan, que l'Amiral avoit envoyé au rivage avec la chaloupe ne voulut pas permettre à ses gens de descendre à terre pendant le combat: mais aussi-tôt qu'il fût fini, il entra dans la riviere pour faire de l'eau fraîche, dans un endroit entièrement couvert de bois. Les Indiens

COLOMB,  
Ch. XIII.

AN. 1503.

Combat où  
plusieurs  
Chrétiens pé-  
rissent.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1503.

fortirent auffi-tôt du lieu où ils s'étoient cachés, & tomberent fur lui avec un grand nombre de canots. Il foutint le choc en brave homme: mais il lui fut impossible de fe garantir, lui & fes gens d'une grêle de traits qui tomboient fur eux. Ils périrent tous dans cette action, excepté un feul nommé Jean de Neia, natif de Seville, qui tomba par hazard fur le bord de la chaloupe au milieu du combat, plongea jufqu'au fond de l'eau, & gagna le rivage, d'où il prit fon chemin par le plus épais du bois, pour joindre la Colonie, à laquelle il porta la nouvelle de ce malheur. Les Efpagnols épouvantés de cet événement, auroient voulu quitter auffi-tôt leur ville, & fe rendre fans ordre à bord du Vailfeau Amiral, mais le peu d'eau qu'il y avoit à l'embouchure de la riviere, les empêchoit de mettre leur vailfeau à flot. De plus la mer battoit avec tant de violence en cet endroit qu'il n'étoit pas poffible d'envoyer de chaloupe pour donner avis de cette perte à l'Amiral, qui fe trouvoit dans une rade ouverte fort dangereufe, fans chaloupe, ignorant le deftin de Tristan & de fes gens. Enfin il eut la douleur de

les voir emportés dans leur chaloupe par le courant de l'eau, couverts de blessures, & suivis d'un nombre prodigieux d'oiseaux carnaciers. Un si triste spectacle ne pouvoit manquer de jeter dans le plus grand découragement tout son Equipage, qui se trouvoit réduit à un fort petit nombre, & l'on jugea aussi-tôt que toute la Colonie avoit péri. Cette conjecture n'étoit pas sans fondement : les Indiens encouragés par le petit avantage qu'ils avoient remporté, retournerent à l'Etablissement, l'attaquerent sans relâche une nuit & un jour entier, & tous les Espagnols auroient été tués s'ils n'avoient pris le parti de se retirer du côté de l'Est, sur un rivage découvert. Ils se firent une barricade de tonneaux, & d'autres gros meubles, entre lesquels ils placerent leur canon, de façon qu'il pouvoit faire un grand ravage entre les ennemis : mais ils n'osèrent s'approcher de ces instrumens de carnage qui leur étoient encore inconnus.

L'Amiral fut obligé d'attendre dix jours, avant de trouver un temps favorable pour envoyer à terre la seule chaloupe qui lui étoit restée,

---

COLOMB.  
Ch. XIII.

An. 1503.

Les Espagnols abandonnent la Colonie.

COLOMB,  
Ch. XLII.

An. 1503.

& pour apprendre ce qui s'étoit passé. Durant cet intervalle, quelques-uns des prisonniers qu'on tenoit à fond de cale, se débarrasserent la nuit de leurs fers, & se jetterent dans la mer. Les autres se voyant hors d'espérance de s'échapper de la même façon, s'étranglerent de désespoir; en sorte qu'il ne resta plus d'otage dont on pût se servir pour faire la paix avec Quibia. Le temps continuant à être orageux, & les hommes étant dans une impatience extrême d'apprendre le sort de leurs compagnons, un certain Pierre de Ledesma, Pilote de Seville, entreprit de gagner la terre à la nage, pourvu qu'on pût le conduire dans la chaloupe jusqu'à l'endroit où la barre commençoit à être fort haute. Cette proposition fut acceptée par l'Amiral, mise à exécution; & il revint de même à la nage, avec un détail fort circonstancié de tout ce qui s'étoit passé, & même des divisions qui s'étoient élevées entre les Espagnols. Dom Barthelemi se trouvoit dans l'impossibilité de maintenir l'autorité & la subordination, & ils ne s'accordoient que dans la résolution d'abandonner cet endroit.

Ils firent dire à l'Amiral qu'ils le prioient de les recevoir à bord sans délai ; qu'autrement ils seroient obligés de se remettre en mer dans leur propre vaisseau, tout vermoulu qu'il étoit, & de se confier à la merci des flots, & des tempêtes, plutôt que de demeurer exposés au ressentiment barbare de ces sauvages. Colomb résolut donc de les prendre à bord ; & le temps étant devenu un peu plus favorable, ils se rendirent sur son vaisseau, avec tous leurs biens & effets, dans la chaloupe & dans quelques canots qu'on avoit amarrés ensemble ; en sorte qu'en deux jours il ne resta que la carcasse du vaisseau, tellement percée par les vers, qu'il étoit impossible d'en faire aucun usage.

Tous étant ainsi rassemblés à leur satisfaction mutuelle, l'Amiral fit voile le long de la côte vers l'Ouest, contre le sentiment de tous les Pilotes, qui pensoient qu'on gagneroit plutôt Saint-Domingue en faisant route par le Nord, au lieu que les Colomb favoient qu'il falloit gagner le temps des hautes marées, avant de pouvoir traverser le Golphe qui sépare His-

---

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1502

Il se déterminent à revenir en Espagne.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1503.

paniola du continent. L'Amiral ne consultoit que son propre jugement en tenant cette conduite ; & ses gens commencerent à murmurer dans la crainte qu'il n'eût dessein de se rendre directement en Espagne, quoiqu'il ne fût pas suffisamment pourvu de provisions pour un tel voyage. A Porto-bello il fut obligé d'abandonner le vaisseau le Biscaïna, qui faisoit tant d'eau & étoit si vermoulu, qu'on jugea impossible de le faire avancer. Tournant ensuite le long de la côte, il passa le port Retrette, ainsi qu'un grand nombre de petites Isles, qu'il nomma Las-Barbas. Continuant sa route, il vint dix lieues plus loin à un autre endroit du continent, nommé Marmora, d'où il partit le lundi premier de Mai, & fit route au Nord, quoique les vents & les courants vinssent de l'Est.

Ils sont forcés de rester à la Jamaïque.

Les Pilotes & les matelots affu- roient tous qu'on étoit déjà à l'Est des Caraïbes ; mais l'Amiral au contraire craignoit de ne pouvoir gagner Hispaniola ; & cette crainte n'étoit que trop bien fondée. Le mercredi, il découvrit deux Isles fort petites, qu'il nomma Tortugas, à cause de l'abondance

l'abondance de Tortues, dont ces COLOMB,  
 Isles & le voisinage étoient remplis. Ch. XIII.

Le vendredi suivant, après un cours An. 1503.  
 de trente lieues au Nord, il arriva  
 aux Isles nommées le Jardin-de-la-  
 Reine, qui sont à dix lieues Sud de  
 Cuba. Dans cet endroit, les vaisseaux  
 étant caducs, & faisant eau de tou-  
 tes parts, les hommes se trouverent  
 accablés par le travail de la pompe,  
 d'autant plus rude, qu'il n'y en avoit  
 qu'un très petit nombre en état de  
 soutenir cette fatigue, & que toutes  
 leurs provisions étoient réduites à un  
 peu de biscuit, d'huile & de vinaigre.  
 Dans cette affreuse situation, ils fu-  
 rent encore assaillis d'une horrible  
 tempête, durant laquelle le vaisseau  
 Bermuda se choqua avec celui de l'A-  
 miral, & tous deux furent prêts de  
 couler à fond. On les sépara avec  
 de grandes difficultés, & ils jetterent  
 toutes leurs ancres; mais il n'y eut  
 que la maîtresse qui les tira d'em-  
 barras: même le matin, il n'y avoit  
 plus qu'un seul cordage de son cable  
 qui fût entier; & s'il s'étoit rompu,  
 ils auroient péri sans ressource sur  
 des rochers, dont ils étoient très  
 proches.

COLOMB, Le vent étant tombé, ils firent voile  
 Ch. XII. vers une ville Indienne, nommée  
 An. 1503. Mattaia, sur la côte de Cuba, où  
 ayant trouvé quelques rafraîchisse-  
 ments, & voyant que les courants  
 & l'état des vaisseaux ne leur per-  
 mettoient pas de gagner Hispaniola,  
 ils s'avancerent vers la Jamaïque,  
 pompant & vuidant l'eau pendant  
 toute la route; mais malgré les plus  
 grands efforts, les vaisseaux s'emplif-  
 foient presque jusqu'au pont. Lorsque  
 le jour parut, ils se trouverent à un  
 port, nommé Puerto-Bueno; & com-  
 me il n'y avoit pas d'eau fraîche en  
 cet endroit, ils allerent à l'Est, dans  
 un autre appelé Santa-Gloria, tout  
 entouré de rochers. Enfin, voyant  
 l'impossibilité de tenir plus long-tems  
 les vaisseaux à flot, ils prirent le  
 parti de les coupler ensemble vers la  
 terre, en amarrant leurs flancs, &  
 les étayant de chaque côté, pour  
 qu'ils pussent tenir sur leurs quilles.  
 L'Amiral fit ensuite faire des appen-  
 tis d'un avant à l'autre, & en fit de  
 même du côté de la poupe, afin  
 que les hommes pussent se mettre à  
 couvert dessous, contre les inclémences  
 du temps, & les entreprises des

Indiens. Il choisit cet expédient, plutôt que de se fortifier sur le rivage, parce qu'il jugea que par ce moyen il seroit plus en état de contenir ses gens, & de les empêcher de rien commettre qui pût irriter les habitants, dont on étoit absolument dépendant, puisque toutes les provisions avoient été pillées ou consommées. Les naturels du pays vinrent en grand nombre aux vaisseaux, avec ce qu'ils vouloient échanger: Colomb établit deux personnes pour avoir l'inspection sur ce commerce, & pour empêcher des deux côtés les abus ou la fraude: comme aussi pour partager également les provisions entre ses gens, afin que personne ne fît d'amas, ou ne se trouvât dans la disette. Ces regles furent également agréables aux Espagnols, qui se trouverent abondamment fournis, & aux Indiens, qui donnoient deux petits animaux, nommés Hutics, semblables à des Lapins, pour un petit morceau de fer-blanc; une grande quantité de leur pain, qu'ils appelloient Zabi, pour deux ou trois grains de verre; & pour un grelot d'oiseau de proie, ils donnoient en abon-

COLOMB.  
Ch. XIII.

An. 1503.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1503.

dance de telle chose que ce fût. Un Cacique, ou un des principaux de la nation se trouvoit bien gratifié quand on lui faisoit présent d'un petit miroir, d'un bonnet rouge, ou d'une paire de ciseaux.

Colomb en-  
voye deux  
canots à Saint  
Domingue.

Quand on eut fait toutes les dispositions nécessaires, le premier soin de l'Amiral fut de consulter avec ses Officiers sur les moyens de se transporter à Hispaniola. Après une mure délibération, il fut résolu qu'on y enverroient deux canots pour donner avis du malheur arrivé à l'Amiral, & pour porter au Gouverneur une lettre, par laquelle on le prieroit d'envoyer incessamment un vaisseau à leur secours. Les canots étant choisis pour cette dangereuse expédition, Jacques Mendez-de-Segura, premier Secrétaire de l'Amiral, s'embarqua sur un canot avec six Chrétiens & dix Indiens pour ramer; & Barthelemi Fiesco, Gentilhomme Génois, se mit sur l'autre avec un pareil nombre d'hommes. Ce dernier eut ordre de retourner au plutôt avec la nouvelle de leur arrivée, pendant que Mendez continueroit sa route pour Saint-Domingue. Tout étant ainsi

réglé, ils commencerent à ramer vers le Cap le plus oriental de la Jamaïque, sous la conduite du frere de l'Amiral, qui se chargea du soin de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage. Comme il y avoit trente lieues de distance entre les deux Isles, sans aucune autre terre qu'une petite Isle ou rocher environ à huit lieues d'Hispaniola, il leur fit attendre avec raison que le temps fût très calme; & après les avoir fait partir, il s'arrêta sur le rivage jusqu'à ce qu'il les eut perdu de vue; après quoi il retourna auprès de son frere.

COLOMB,  
Ch. XIII.

AN. 1509.

Peu de temps après le départ de ces canots, les hommes qui étoient restés commencerent à tomber dans un état languissant, suite de la fatigue qu'ils avoient soufferte, & du changement de nourriture. Peu à peu l'esprit de mécontentement s'en empara, comme il arrive toujours en de semblables circonstances. Ils commencerent à caballer & à murmurer en particulier contre l'Amiral, disant qu'il n'avoit pas intention de retourner en Espagne, où il avoit encouru la disgrâce de Leurs Majestés Catho-

Révolte des  
gens de Co-  
lomb excitée  
par les freres  
Porras.

COLOMB,  
Ch XIII.

An. 1503.

liques, & qu'il n'avoit aucune espérance de secours d'Hispaniola, dont le Gouverneur avoit déjà refusé de le recevoir dans sa détresse. Ils prétendirent aussi que Mendez & Fiesco étoient péris, qu'autrement le dernier seroit déjà retourné, suivant sa promesse; & décidèrent entre eux que pour toutes ces raisons ils devoient consulter leur propre sûreté, en abandonnant l'Amiral, alors perclus de tous ses membres par la goutte, & suivre leurs compagnons à Hispaniola, où ils seroient bien reçus par le Commandeur Larez, qui seroit content de ce qu'ils auroient quitté Colomb, contre lequel il avoit conçu la plus forte haine. Ces discours furent suggérés & entretenus par deux freres, nommés Porras, qui assurèrent les gens, qu'après leur retour en Espagne, ils seroient protégés par l'Evêque Dom Juan de Fonseca, aussi-bien que par le Trésorier Moralez, qui avoit pris leur sœur pour sa concubine. Les discours de ces hommes, dont l'un étoit Capitaine du vaisseau la Bermuda, & l'autre Controlleur de l'Escadre, eurent un tel effet, que quarante-huit

hommes résolurent de les suivre à tout événement, & de se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire pour l'exécution de leur dessein. Le 2 de Janvier, le Capitaine François Porras, qu'ils avoient choisi pour leur conducteur, monta sur le tillac, où l'Amiral étoit confiné dans son lit. » Par quelle raison, Monsieur, » lui dit-il, ne voulez-vous pas retourner en Espagne; & pourquoi nous faites-vous rester ici pour y périr? » A cette insolente interrogation, Colomb soupçonna la conspiration, & répondit avec beaucoup de douceur, qu'il ne voyoit pas par quel moyen ils pourroient retourner en Espagne, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus par un vaisseau d'Hispaniola; que personne ne désiroit plus que lui d'y retourner, tant par rapport à son propre intérêt, que pour mettre ses gens en sureté; & que pour leur satisfaction, il convoqueroit encore tous les Officiers, afin de consulter avec eux sur les moyens de remplir leurs intentions. Cette judicieuse réponse ne fit aucun effet sur Porras; il repliqua qu'il n'étoit plus temps de parler, & qu'il étoit déterminé à

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1504.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1507.

s'embarquer au plutôt, ou à rester par sa propre volonté. Alors criant à voix haute : » Je pars pour l'Espagne avec ceux qui voudront me suivre » : tous ses complices se joignirent à cette exclamation, & s'emparèrent aussi-tôt de l'avant, de la poupe & de la hune ; ce qui mit tout en rumeur, & dans une confusion générale. Quoique l'Amiral fût dans son lit, il se souleva au bruit de ce tumulte, dans l'intention de s'opposer aux mutins ; mais il fut retenu par ses domestiques, qui craignoient que les conspirateurs ne le tuaient. Ils défarmerent aussi & retinrent Dom Barthelemi, qui étoit courageusement sorti sur les revoltés avec une demi-pique à la main, & ils prièrent Porras de se retirer sans faire plus de mal, & sans attenter à la vie de l'Amiral, crainte que cela ne leur attirât quelque jour une severe punition. Cet homme jugeant qu'il n'avoit plus de mesures à garder, s'empara de dix canots que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & s'embarqua avec ses complices, qui marquoient autant de joie que s'ils eussent été prêts à descendre en Espagne.

La plus grande partie de ceux qui restoit, quoiqu'ils ne fussent pas entrés dans la conspiration, se voyant abandonnés de leurs compagnons, & désespérant d'être secourus, leur demanderent d'être reçus avec eux, ce qui redoubla le chagrin de l'Amiral & du petit nombre de ceux qui étoient restés auprès de lui. Il y a même apparence que si tous avoient été en bonne fanté, ils l'auroient également abandonnés, excepté son frere, & ses domestiques les plus affectionnés. Les mutins étant entrés dans leurs canots, commencerent à ramer vers la partie orientale de la Jamaïque, d'où Mendez & Fiesco étoient partis, & dans le chemin ils commirent toutes fortes d'outrages contre les Indiens, leur disant qu'ils les pouvoient faire réparer; se faire payer par l'Amiral, qui étoit cause de toutes les injustices qu'ils leur faisoient; & le mettre à mort s'il refusoit de leur donner satisfaction, d'autant que son dessein en restant parmi eux étoit de les assujettir & de les réduire à la même misere & à la même oppression qu'il avoit déjà fait souffrir aux habitants d'Hispaniola.

COLOMB,  
Ch. XIII.

An. 1504.

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

C H A P I T R E X I V .

*Les mutins font des efforts infructueux pour gagner Saint-Domingue : Colomb profite d'une éclipse pour se faire donner des vivres : Projet pour faire périr Colomb : Voyage des députés à Saint-Domingue : Suites de la rebellion : Les rebelles sont défaits & se soumettent : Colomb revient en Espagne : Sa mort.*

Les mutins font des efforts infructueux pour gagner saint-Domingue.

**L**ORSQU'ILS eurent ainsi fait tous leurs efforts pour brouiller l'Amiral avec les Indiens, ils commencèrent leur voyage pour Hispaniola, après en avoir forcé quelques-uns d'entrer dans leurs canots pour ramer. Ils étoient à peine à quatre lieues de terre, lorsque le vent qui étoit contraire commença à s'augmenter, & que la mer vint à s'enfler, enforte que l'eau entroit de toutes parts dans les canots. Comme ils n'étoient pas au fait de la façon de les conduire, ils résolurent de les soulager en tuant les Indiens, & en jettant leurs corps dans la mer.

Ce barbare dessein fut exécuté sur quelques-uns, & les autres sautant dans l'eau voulurent se sauver à la nage : mais les forces venant à leur manquer, ils s'attachoient aux canots pour se soulager un peu, & ces scélérats leurs coupoient les mains à coups de fabre, enforte que dix-huit de ces malheureux périrent de cette maniere déplorable, & qu'il n'en seroit pas échapé un seul s'ils n'en avoient conservé un petit nombre pour les ramener à la Jamaïque, jugeant qu'il leur étoit impossible de poursuivre leur voyage. Quand ils furent descendus à terre, ils tinrent conseil entr'eux : & quelques-uns proposerent de profiter des vents d'Est & des courants pour gagner Cuba, d'où ils n'auroient plus qu'un court trajet pour Hispaniola. Le sentiment de quelques autres fut qu'ils devoient retourner, & faire leur paix avec l'Amiral, ou le priver par force de toutes les armes & commodités qu'il avoit en sa possession. Cependant il fut décidé à la pluralité des voix qu'ils attendroient le calme, & se remettroient en mer pour aller directement à Hispaniola. Ils attendirent ce temps favorable pendant un

COLOMB,  
Ch. XIV.

Ann. 1504.

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

mois entier, qu'ils passerent à ravager tout le voisinage d'Aramaquique, qui étoit le nom de la Ville ou du District: ensuite après avoir fait deux tentatives infructueuses pour le voyage, ils marcherent par terre dans la Partie occidentale, pillerent les habitants sans défense, & ravagerent tous les villages qu'ils trouverent dans leur chemin.

Colomb  
profite d'une  
éclipse pour  
se faire don-  
ner des vi-  
vres.

L'Amiral employoit toute son adresse & toute son industrie pour effacer les fâcheuses impressions que les mutins avoient faites chez les Indiens, & ils continuerent à lui fournir des provisions, pendant qu'il employoit ses soins & son humanité au secours des malades, jusqu'à ce que presque tous les gens eussent recouvré la santé. Cependant cette dépense journaliere de vivres occasionnoit déjà quelque disette entre les Indiens, qui ne feroient guères au delà de ce qui étoit nécessaire pour leurs besoins, & ils commencerent à ralentir leurs secours, particulièrement quand ils furent bien fournis de tout ce que les Espagnols pouvoient leur donner. Ils furent encore refroidis par les discussions & les insinuations malignes du grand nombre de ceux qui avoient abandonné

leur Chef, lequel se trouvoit dans une situation peu propre à inspirer le respect & l'obéissance. Dans cet embarras Colomb par sa sagacité ordinaire imagina un expédient fort singulier pour rétablir son autorité parmi les Sauvages. Connoissant que dans trois jours il devoit y avoir une éclipse de Lune, il envoya un Indien d'Hispaniola qu'il avoit à bord, pour assembler les principaux habitants du District, afin disoit-il de conférer avec eux sur une affaire qui les touchoit de près. Quand ils se furent rendus auprès de lui, il leur déclara par son Interprète que lui & ses gens étoient Chrétiens : qu'ils croyoient en Dieu qui avoit créé le Ciel & la Terre, qui protégeoit la vertu & qui punissoit le vice. Que c'étoit lui qui n'avoit pas voulu permettre que les Espagnols rebelles passassent à Hispaniola, quoique par sa providence il eût conduit Mendez & Fiesco à cette Isle, parce que leur intention en faisant ce voyage étoit louable : que le même Etre tout-puissant & plein de justice étoit irrité contre les Indiens, pour avoir négligé de fournir des provisions à son peuple : qu'il étoit résolu de les punir par la pes-

COLOMB,  
Ch. XIV.  
An. 1504.

te & par la famine, & qu'ils auroient un signe & un présage de ce qu'il disoit, en ce que cette nuit même, ils verroient que la Lune se leveroit avec un visage sinistre & couvert de sang, pour marquer les malheurs qui devoient tomber sur eux. Cette prophétie eut différens effets chez les Indiens : quelques-uns en furent épouvantés, au lieu que les autres s'en moquerent & la regarderent comme une vaine fable : mais quand ils virent que réellement la Lune étoit éclipsée, & que les ténèbres augmentoient à mesure qu'elle s'élevoit sur l'horison, une consternation universelle se répandit entr'eux, & ils commencerent à venir de tous côtés, chargés de provisions, priant l'Amiral avec de grands cris & des lamentations d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur, promettant qu'à l'avenir ils auroient soin de lui fournir tout ce qui lui manqueroit. Après cette promesse, Colomb leur dit, qu'il employeroit son credit auprès de Dieu, & il se renferma pendant qu'ils demeurèrent dehors poussant des hurlemens & implorant son assistance. Quand il apperçut que l'éclipse commençoit à décroître, il sortit de sa

chambre & leur dit qu'ils pouvoient se réjouir, parce qu'il avoit prié Dieu en leur faveur, & obtenu leur pardon, sur la promesse qu'ils avoient faite d'être généreux envers les Chrétiens, & de les traiter favorablement. Que pour preuve de ce pardon, ils verroient dans peu que la Lune perdrait cette contenance courroucée, & brilleroit avec sa première splendeur. Ce pronostic ayant eu son accomplissement, ils glorifierent le Dieu des Chrétiens, & continuerent depuis à pourvoir abondamment à la subsistance de l'Amiral & de ses gens. Ce n'est pas qu'ils n'eussent vu précédemment quelques éclipses : mais ils ne pouvoient penser qu'il fût possible de les prédire sans une correspondance immédiate avec la Divinité, ce qui leur fit regarder Colomb comme un homme particulièrement favorisé du Ciel.

COLOMB.  
Ch. XIV.

An. 1504

Huit mois s'étoient écoulés depuis le départ de Mendez & de Fiesco, sans qu'on eût reçu aucune nouvelle, & les gens de l'Amiral commencèrent à tomber dans le découragement, pensant qu'ils avoient péri en mer, ou avoient été tués par les Indiens

Projet pour  
faire périr  
Colomb,

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

d'Hispaniola dans leur passage à Saint Domingue. Ces craintes furent confirmées par les discours des habitants, qui avoient vu un canot renversé & jetté sur la côte par le courant, & elles augmentèrent de jour en jour au point de produire une nouvelle conspiration. Elle fut formée par un nommé Bernard, Apothicaire de Valentia, qui avec deux compagnons nommés Zamora & Villatoro, formerent le projet d'abandonner l'Amiral à l'imitation des autres mutins: mais l'exécution de ce dessein fut prévenue par l'arrivée d'un vaisseau envoyé par le Gouverneur d'Hispaniola. Le Capitaine, nommé Jacques d'Escobar, ayant jetté l'ancre près des vaisseaux submergés, visita l'Amiral, & lui fit les compliments du Commandeur: mais comme son vaisseau ne suffisoit pas pour emmener un si grand nombre d'hommes, il lui envoya seulement en présent un tonneau de vin & deux flèches de lard, après quoi il leva l'ancre & partit le soir même, sans attendre de lettre. Quoique Colomb fût extrêmement piqué de cette conduite précipitée, il affecta de dire que la carayelle étoit

partie par ses ordres, parce qu'étant trop petite pour contenir tout son monde, il étoit résolu d'attendre un plus gros vaisseau, dans lequel ils pussent s'embarquer tous ensemble. Cette déclaration eut assés d'effet sur les conspirateurs pour faire manquer leur entreprise; mais la vérité étoit que Larez, Gouverneur d'Hispaniola, craignant que l'Amiral à son retour en Espagne ne fût rétabli dans le gouvernement de l'Isle, avoit envoyé Escobar pour connoître sa situation, & voir s'il étoit aisé ou non de le faire périr. Cependant Colomb reçut par cette caravelle la certitude de l'heureuse arrivée de Mendez & de Fiesco à Hispaniola, & il ne douta pas que sur leurs remontrances, il ne fût enfin secouru.

Nous avons dit qu'ils s'étoient embarqués en deux canots, & étoient partis de la pointe la plus orientale de la Jamaïque. Ils avoient continué leur route à la rame & à l'aviron pendant deux jours, durant lesquels ils avoient supporté une chaleur, une soif & une fatigue excessive, plusieurs Indiens étant déjà morts faute de rafraîchissement, parce que

---

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504

Voyage des  
députés à  
Saint-Dominique.

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

l'eau fraîche avoit été consommée dès le premier jour. Quand le second jour fut passé sans voir la terre, ils commencèrent à croire qu'ils avoient manqué leur chemin, ce qui fut suivi du plus grand découragement. Cependant leur espérance se ranima quand ils virent que la Lune se levoit au-dessus d'une terre, qui étoit une petite Isle, nommée Nabassa à huit lieues d'Hispaniola. Ils ramerent vers cette Isle avec les plus grands efforts, & le lendemain matin y descendirent: mais ce n'étoit qu'un roc tout nud, sans arbres, arbrisseaux ni fontaines. Cependant ils trouverent beaucoup d'eau de pluie dans les trous des rochers, & quelques-uns en burent avec tant d'excès qu'elle leur produisit des hydropisies & d'autres maladies dangereuses. Après s'être reposés & rafraîchis de ce qu'ils purent ainsi trouver le long du rivage, ils retournerent à bord vers le soir, & dirigerent leurs canots à la partie d'Hispaniola dont ils étoient le plus près: c'étoit le Cap-Saint-Michel, où ils arriverent le matin. Fiesco, après s'être reposé deux jours, vouloit retourner vers l'Amiral suivant

sa promesse : mais tous les Matelots & les Indiens refuserent de l'accompagner dans ce voyage, & il fut obligé d'y renoncer. Quoique Mendez fût attaqué d'une fièvre quarte occasionnée par ce qu'il avoit souffert en mer, il partit auffi-tôt pour Xaragua, & rendit compte de la situation de l'Amiral au Gouverneur, qui après s'être fait long-temps solliciter, lui donna enfin son congé avec la permission d'acheter un vaisseau à Saint-Domingue, & de l'envoyer à la Jamaïque; ce fut le même que l'Amiral envoya avant lui en Espagne, avec des paquets pour leurs majestés Catholiques, qui contenoient le détail de son voyage.

Colomb, dont le dessein étoit d'appa-

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

Suites de la  
rebellion.

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

de ce qu'il avançoit. Les Chefs craignant pour eux-mêmes les suites de la réunion, usèrent de tout leur artifice & de toute leur éloquence pour dissuader leurs adhérents d'accepter l'accommodement proposé. Ils alléguèrent que l'Amiral étoit un homme cruel & vindicatif, qui feroit la première occasion de satisfaire son ressentiment, au lieu que s'ils s'en tenoient à leurs propres forces, ils parviendroient quelque jour à sortir de cette Isle, & qu'alors par le crédit qu'ils avoient à la Cour, ils ne pourroient manquer de faire tomber leur oppresseur dans la disgrâce. A l'égard de la caravelle d'Hispaniola, ils assurèrent que ce n'étoit qu'un phantôme, que l'Amiral avoit fait paroître par enchantement, étant un grand Magicien, & ajouterent que le pardon qu'il leur offroit étoit un piège, & tout son esprit un mélange d'illusion & de tromperie. Ces suggestions eurent un tel succès parmi leurs complices, qu'ils renvoyerent le député, après lui avoir dit qu'ils partiroient paisiblement pour Hispaniola, pourvu que l'Amiral leur fournît un vaisseau. Ils ajouterent que s'il n'en avoit

qu'un, il leur en donneroit la moitié, & que dès ce moment ils vouloient avoir une égale portion des habits & commodités qui étoient en sa possession, autrement qu'ils iroient l'attaquer, & prendre le tout par la force des armes.

Ils résolurent de mettre immédiatement cette menace à exécution, & marcherent à un village Indien, éloigné d'un quart de lieue des vaisseaux : mais l'Amiral, informé de leur dessein, détacha quarante hommes bien armés sous les ordres de son frere, avec ordre de faire seulement des reproches aux rebelles, en évitant tous actes d'hostilité, à moins qu'il ne fût attaqué le premier. Dom Barthelemi, ayant gagné une hauteur, hors de la portée du trait des mutins, envoya un député à leur Capitaine, pour lui demander une conférence : mais cette condescendance fut reçue avec mépris, comme si elle eût été l'effet de la crainte, & les revoltés tomberent aussi-tôt sur ses gens, avec la plus grande confiance de remporter la victoire. Six des plus hardis avoient fait serment de porter leurs coups directement sur le Lieu-  
 Les rebelles  
 sont défaits  
 & se soumettent.

COLOMB,

Ch. XIV.

An. 1504

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

tenant, dont ils pensoient que la mort mettroit ses gens en déroute : mais ils furent trompés dans leur attente. A la premiere décharge, il y en eut cinq de ces six qui furent tués, entr'autres Jean Sanchez, celui qui avoit laissé échaper le prisonnier Quibia, & Jean Barba, les deux premiers qui à bord avoient tiré leur épée pour le soutien de la conspiration. François de Porras leur Chef fut fait prisonnier, & ses gens furent menés si rudement qu'ils tournerent bien-tôt le dos, & prirent précipitamment la fuite, enforte que le Lieutenant remporta une victoire complete, & retourna aux vaisseaux avec un bon nombre de prisonniers. Il fut lui-même blessé à la main, mais il ne perdit qu'un seul Gentilhomme qui mourut quelque temps après d'un coup de lance qu'il avoit reçu. Le lendemain les fugitifs envoyerent implorer la clémence de l'Amiral, promettant de se soumettre à ses volontés. Aussi-tôt il leur accorda leur pardon, & les reçut sous sa protection : mais pour prévenir les animosités, & la disette de vivres à bord, il retint Porras en prison, & nomma une

personne convenable pour commander ceux qu'il envoyoit de côté & d'autre dans l'Isle, afin de trouver de la subsistance, en échange des commodités qui se distribuoient sous sa direction. Entre ceux des rebelles blessés dans le combat fut Pierre de Ledesma, ce Pilote qui avoit gagné à la nage le rivage de Bethléem. Cet homme ayant reçu un grand nombre de blessures tomba sur le roc, & ne fut trouvé que le lendemain au soir par les Indiens, fort étonnés de le voir vivant. Il avoit le crâne entamé, de façon que sa cervelle étoit à découvert : son bras étoit presque entièrement coupé : le gras d'une de ses jambes pendoit sur la cheville, & l'un de ses pieds étoit coupé depuis le talon jusqu'aux doigts. Malgré ses blessures, qui sembloient désespérées, il épouvanta tellement les Indiens par ses jurements & par ses menaces, qu'ils prirent la fuite dans la plus grande consternation. Lorsque son état fut connu, l'Amiral le fit transporter dans une maison, où il fut traité par son propre Chirurgien, qui pendant les huit premiers jours découvroit quelque nouvelle playe

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

Colomb  
revient en Es-  
pagne. Sa  
mort.

à chaque pansement : cependant il fut guéri de ses blessures, & recouvra la santé.

Toutes les dissensions étant ainsi apaisées entre les Espagnols, les Indiens furent plus attentifs à ne leur faire aucune offense, & à leur fournir abondamment des provisions. Enfin une année s'étant écoulée depuis que les Chrétiens avoient mis leurs vaisseaux à fonds dans cette Isle, celui qui avoit été acheté à Saint-Domingue, comme nous l'avons dit, de l'argent de l'Amiral, arriva à la Jamaïque, & Colomb s'étant embarqué avec tout son monde, fit voile pour Hispaniola le 28 de Juin, quoique le vent & les courants lui fussent contraires, & après un voyage difficile, il arriva à Saint-Domingue le 13 d'Août 1504. Il y fut reçu avec des démonstrations de civilité & des égards extraordinaires par le Gouverneur, qui le logea dans sa propre maison, & poussa même la flatterie jusqu'aux plus basses soumissions. Cependant cette hospitalité n'étoit qu'une pure affectation; car il mit Porras en liberté, & menaça de punir ceux qui avoient eu part à la prise

prise de ce rebelle. Quand le vaisseau de l'Amiral fut rétabli, & qu'on en eut loué un second pour ses amis & pour ses gens, ils mirent à la voile le 2 de Septembre. Ils n'avoient pas encore fait deux lieues quand le mât de ce second vaisseau cassa, & il fut obligé de le renvoyer au port pour le raccommoder, pendant que lui-même continua son voyage pour l'Espagne. Dans la traversée, il perdit aussi son grand mât par un ouragan : mais ce dommage fut réparé par la science & l'habileté du Lieutenant, d'autant que l'Amiral étoit encore arrêté par la goutte. Ils effuyèrent une nouvelle tempête qui cassa leur mât de mizaine, & ce fut en cet état que leur vaisseau arriva enfin au port de San-Lucar de Barameda. En descendant à terre, l'Amiral apprit la mort de sa généreuse protectrice la Reine Isabelle, ce qui mettoit le comble à son infortune, tant pour lui que pour ceux qui lui appartenoient. Cependant Ferdinand le reçut assés favorablement : mais ce Prince commençant à penser que les avantages accordés à Colomb étoient trop considérables, il lui proposa de nou-

COLOMB,  
Ch. XIV.

An. 1504.

COLOMBE,  
Ch. XIV.

An. 1504.

veaux arrangements. La négociation n'eut pas son effet, & fut interrompue par l'avènement du Roi Philippe au trône de Castille. Ferdinand alla au-devant de son beau-fils, & avant qu'il fût de retour à Valladolid, Colomb accablé de chagrin & d'infirmités termina ses jours en cette ville. Son corps fut porté à Seville par ordre du Roi : il fut magnifiquement enterré dans la Cathédrale, & l'on y éleva un monument sur lequel furent gravés ces mots :

ACASTILIA, Y A LEON,  
NUEVO MUNDO DIO' COLON,

C'est-à-dire,

Colomb a donné un nouveau monde  
à la Castille & à Léon.

# DÉCOUVERTES

## DE VASCO DE GAMA.

### CHAPITRE PREMIER.

*Ardeur du Roi Jean II. de Portugal pour les Découvertes : Vasco de Gama est nommé Amiral : Son départ de Lisbonne : Il double le Cap de Bonne-Espérance : Il élève une Croix de pierre près d'une riviere : Il arrive à Mozambique : Le Gouverneur le visite à bord : Il est reconnu pour Chrétien : le Gouverneur veut le faire périr.*

**L**A relation des Découvertes de Vasco de Gama a été écrite originellement par Osorio Evêque de Silves, Auteur dont la sincérité est si bien connue, que son nom seul suffit pour qu'il ne reste aucun doute sur

*Ardeur du Roi Jean II. de Portugal pour les découvertes.*

l'exactitude des faits qui y sont rapportés.

Sous le regne de Henri, fils de Jean I. Roi de Portugal, Monarque d'un genie entreprenant & l'un des plus grands protecteurs de la navigation, ses sujets sous ses auspices firent plusieurs découvertes sur la côte méridionale de l'Afrique, & une grande partie de cette côte avec quelques Isles tomba au pouvoir de ce Prince. Alphonse son neveu & son successeur fut continuellement occupé dans des guerres qui mirent un obstacle invincible aux projets qu'il avoit formés pour étendre sa domination par mer : mais son fils Jean II. n'épargna ni soins ni dépenses pour encourager de plus en plus la navigation dans son Royaume.

Informé par un Ambassadeur du Roi de Benin sur la côte d'Afrique qu'à cent cinquante lieues de son pays régnoit un puissant Monarque, dont son maître étoit tributaire : il jugea que ce devoit être celui qu'on nommoit alors le Prêtre-Jean, & envoya par terre Pierre de Covillam & Alonzo de Paiva pour s'instruire de ce qui concernoit ce Potentat,

ainsi que de la situation de l'Inde. Ils prirent le chemin du grand Caire, & se rendirent à Tor sur la côte de l'Arabie, d'où Covillam s'embarqua pour l'Inde, & Paiva partit pour l'Ethiopie, après être convenus de se rejoindre dans un temps fixé, au grand Caire. Le premier prit sa route par Cananor, Calécut & Goa, toucha à Zofala en Afrique, & revint au Caire en passant par Aden, ville située à l'embouchure de la mer rouge. Il y apprit la mort de son compagnon, & envoya le récit de ses voyages au Roi par un Juif, qui s'embarquoit pour le Portugal. Lui-même, accompagné d'un autre Juif, monta dans un vaisseau chargé pour Ormuz, d'où il passa en Ethiopie, & y fut reçu avec la plus grande hospitalité : mais on ne lui permit jamais de revenir en Europe.

Pendant qu'ils travailloient ainsi à remplir par terre les intentions du Roi Jean, ce Monarque envoya par mer trois vaisseaux, sous les ordres de Barthelemi Diaz. Ils firent voile cent cinquante lieues au-delà de ce qui étoit déjà connu sur les côtes d'Afrique, découvrirent les

Vasco de Gama est nommé Amiral.

montagnes qu'ils appellerent Sierra-Parda : passerent la baye de los Vagueros , ainsi nommée des grands troupeaux de bestiaux qu'ils virent sur le rivage : toucherent à la petite Isle de Santa-cruz , entrerent dans la riviere de l'Infanta , & enfin arriverent au Cap qu'ils nommerent Tormentoso , ou des Tourmentes , dont le Roi changea depuis le nom en celui de Bonne-Espérance , parce qu'il espéroit qu'on découvroit les Indes Orientales par cette route. Ce Prince termina ses jours sans que son attente eût été remplie ; mais avant que de mourir , il exhorta Emmanuel son successeur à encourager le commerce , & à suivre le même plan de navigation. Ses avis ne furent pas négligés : Emmanuel que son esprit , sa libéralité & sa prudence ont rendu célèbre , après avoir réglé les affaires domestiques de son Royaume , fit armer quatre vaisseaux pour les découvertes. Il en donna le commandement avec le titre d'Amiral à Vasco de Gama , homme de grande naissance & très-habile , & nomma Capitaines des trois autres vaisseaux Paul , frere de Vasco , Nicolas Coëlo , &

Gonzalo Nugnez. Ils passerent la nuit qui précéda leur embarquement en prieres & en vœux dans une Chapelle qu'Emmanuel avoit fait bâtir, environ à quatre miles de Lisbonne, & le lendemain ils furent suivis sur le rivage par une multitude infinie de peuple, qui faisoit des vœux au Ciel avec de grandes acclamations pour leur prospérité & pour leur succès, quoique beaucoup les regardassent avec compassion comme des victimes destinées à la mort.

GAMA,  
Chap. I.

Gama & ses Capitaines s'embarquerent avec autant d'ardeur que de confiance : ils mirent à la voile le 3 de Juillet 1497, & dirigerent leur cours aux Isles Canaries, où ils touchèrent à celle de Saint-Jago. Ils furent ensuite harassés par des tempêtes continuelles l'espace de deux ou trois mois ; enfin ayant découvert la terre, ils jetterent l'ancre dans une grande baye, avec l'espérance d'y faire de l'eau, tous les équipages en ayant le plus grand besoin. Cœlo, envoyé à la découverte, trouva une riviere très-agréable, dont les bords étoient couverts d'une belle verdure, & les vaisseaux y entrerent pour faire du

Son départ  
de Lisbonne.

An. 1497.

GAMA,

Chap. I.

An. 1497.

bois & de l'eau. Ils y virent un grand nombre de veaux marins, & l'Amiral, qui défireoit connoître la nature du pays & les mœurs des habitants, donna ordre à ses gens de se saisir de quelques-uns d'entr'eux. On trouva qu'ils étoient de vrais Nègres par leur couleur noire, leurs lèvres épaisses & leurs cheveux crépus : mais leur Jargon fut absolument inintelligible, quoique plusieurs des Portugais qui étoient à bord fussent familiers avec toutes les langues en usage sur la côte de Guinée.

Gama les reçut avec des marques d'amitié, leur fit présent de quelques habits, de sonnettes, de miroirs, de bracelets & d'autres bagatelles, dont ils furent très satisfaits, & par reconnoissance ils apporterent à leurs bienfaiteurs une grande quantité de toutes les especes de vivres dont le pays abondoit : mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Un des Portugais descendu sur le rivage voulut visiter les naturels dans leurs maisons, il fut reçu avec grande hospitalité, & pour le mieux traiter, ils tuerent un Veau marin très-gras ; mais l'estomach délicat de l'Européen

fut tellement dérangé par ce mets, qu'il se leva & se retira avec des marques de répugnance & de dégoût. Ses hôtes ne s'opposèrent point à son départ; au contraire, ils l'accompagnèrent sur le rivage: mais le Portugais les soupçonnant de quelque mauvais dessein, cria très-haut pour demander du secours à ses compagnons aussi-tôt qu'il jugea qu'ils le pouvoient entendre: quelques-uns coururent à lui, & les Nègres effrayés prirent la fuite dans leurs bois. Regardant alors les Européens comme leurs ennemis déclarés, ils eurent recours à leurs armes, qui étoient de longues lances garnies d'une forte corne, qu'ils lançoient avec adresse, & qui étoient très-meurtrieres. Ils sortirent des bois avec ces armes, tomberent sur Gama, & sur quelques Officiers occupés à prendre la hauteur du Soleil, & les attaquèrent avec tant de fureur qu'ils furent obligés de se retirer à bord de leurs vaisseaux, l'Amiral ayant été blessé au pied. Après cette rupture, il remit à la voile: donna le nom de Sainte-Helene à la baye, & celui de Saint-Jago à la riviere, parce que ces découvertes

GAMA,  
Chap. I.

An. 1497.

avoient été faites les jours dédiés à ces Saints, regle qu'il observa tous-jours depuis dans ces dénominations. Entre cette baye & le Cap, ils effuyèrent de si violentes tempêtes, le temps fut si froid & les nuits si longues, que les hommes d'équipage découragés, entourèrent Gama sur le pont, & le supplierent dans les termes les plus pathétiques de changer son cours & de retourner en Portugal, plutôt que de poursuivre un voyage, dont ils ne pouvoient attendre que de grands maux, & qui les conduiroit à leur perte totale. L'Amiral eut besoin de tout son courage & de toute son adresse pour calmer leurs craintes, résister à leurs importunités, & maintenir son autorité. Voyant qu'il ne vouloit pas céder à leurs remontrances, & qu'il étoit fermement déterminé à suivre le projet pour lequel il s'étoit embarqué, ils formerent une conspiration contre sa vie. Elle fut découverte par son frere Paul, & Gama fut obligé d'employer toute sa vigilance & toute son attention pour en prevenir les effets. Les chefs des mutins furent mis aux fers, & comme tous les Pi-

lotes étoient du nombre, l'Amiral & quelques autres Officiers furent obligés d'en remplir les fonctions. Enfin le temps étant devenu favorable, ils gagnèrent le Cap de Bonne Espérance, qu'ils doublerent le 20 de Novembre, à la joie inexprimable de tous, & ils jugerent alors qu'aucun obstacle ne s'opposeroit plus à leur voyage. Ils cotoyerent le rivage, jouissant de la vue d'un pays très agréable, coupé de bois & de plaines, couvert de troupeaux, & bien peuplé de Noirs, qui ressembloient à ceux de Sainte-Helene par la couleur, les traits & la taille : mais quand ils parloient, on auroit dit qu'ils pouffoient des sanglots : les parties du corps qui doivent être cachées étoient renfermées dans des étuis de bois, le reste étoit entierement nud. Ils avoient des especes de flageollets dont le son formoit une musique assez agréable, & vivoient dans des huttes de terre glaise séchée au Soleil, couvertes de paille & de mottes de terre.

Gama ayant parcouru soixante & treize lieues au Nord du Cap, trouva une autre Baye, qu'il nomma Angra de San Blas, dans laquelle étoit une

petite Ile, où les vaisseaux s'arrê-  
terent pour faire de l'eau. Le pays  
des environs est très-fertile, & l'on  
y trouve une grande quantité d'Ele-  
phants & de beaux Bœufs, dont les  
habitants se servent au lieu de che-  
vaux. On y vit aussi un nombre pro-  
digieux de Veaux marins très-féro-  
ces, une multitude d'oiseaux nommés  
Penguins, environ de la grosseur d'une  
Oye: mais sans plumes, & dont les  
aîles membraneuses ne sont pas capa-  
bles de les supporter pour voler.

Lorsqu'on eut fait de l'eau en cet  
endroit, la flotte remit à la voile,  
& le 8 de Décembre, ils furent af-  
faillis d'une tempête subite qui écarta  
les vaisseaux en mer, & jetta les équi-  
pages dans la consternation. Quand  
elle fut appaisée, ils regagnerent la  
côte, & Gama résolut de ne point  
s'en écarter, ignorant totalement la  
façon de naviguer dans ces mers. Le

An. 1498.

10 de Janvier, ayant parcouru en-  
viron deux cents trente miles depuis  
le lieu où ils avoient fait de l'eau,  
ils découvrirent quelques petites Isles  
qui leur parurent fort agréables, dé-  
corées de grands arbres avec des  
prairies couvertes d'une belle verdure,

où païssoient de nombreux troupeaux, & virent aussi des habitants noirs, qui se promenoient sur le rivage. L'Amiral jetta l'ancre sur cette côte, & envoya un de ses hommes, bien versé dans les langues des Nègres, présenter ses respects au Roi. Il le reçut très-poliment, & le renvoya avec des présents tels que le pays en produit. Ces peuples étoient plus civilisés que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors : ils portoient des bracelets autour de leurs bras, des casques de cuivre sur leurs têtes, & des sabres à leurs côtés, avec des gardes d'étain & des fourreaux d'ivoire assés bien travaillés. Il y avoit sur la flotte dix malfaiteurs condamnés à mort : mais auxquels on avoit accordé la grace, à condition de faire ce voyage. Gama en laissa deux sur le rivage, quand il partit de cet endroit qu'il nomma Saint Raphael, afin qu'ils se pussent instruire de la nature & des usages du pays, pour en faire le rapport aux Portugais lorsque les vaisseaux y repasseroient.

Le 15 de Janvier, ils arriverent à l'embouchure d'une riviere très large, dont les bords étoient couverts

---

GAMA,  
Chap. I.

An. 1498.

Il élève une  
Croix de pierre  
près d'une  
riviere.

de verdure, & ombragés d'arbres chargés de fruits. Gama jetta l'ancre le matin, & les naturels du pays vinrent l'après-midi à bord dans de petites barques fans marquer aucune crainte. On les reçut très bien : mais les Portugais ne purent entendre leur langage. Peu de jours après, quatre de leurs chefs vinrent rendre leurs respects à l'Amiral, qui les traita magnifiquement, & leur fit présent d'étoffes de soye qu'ils reçurent avec des transports de joie. Un d'entr'eux qui parloit la langue Arabe très imparfaitement : dit qu'il étoit arrivé depuis peu d'un pays voisin, où il avoit vu des vaisseaux semblables à ceux des Portugais, ce qui anima fortement le courage des Navigateurs, dans l'espérance de jouir bien-tôt des trésors de l'Inde. Sur les bords de cette riviere, que Gama nomma de Bon-Sinyas ou des Bons Signes, il éleva un pilier de pierre, sur lequel étoit gravé un Crucifix au-dessus des armes d'Emmanuel. Il avoit apporté de Lisbonne plusieurs colonnes semblables afin de les laisser pour monuments des découvertes des Portugais.

Il arrive à  
Mozambique

Après avoir radoubé ses vaisseaux :

& fait rafraîchir ses gens, il remit à la voile le 24 de Février; & le premier Mars il découvrit quatre Isles peu éloignées les unes des autres. Près de l'une de ces Isles, ils apperçurent sept vaisseaux à pleines voiles, qui environnoient un vaisseau Amiral, comme on le voyoit par son pavillon. Lorsque ceux qui étoient à bord jugerent qu'on pouvoit les entendre, ils firent une acclamation, & saluerent les Portugais en langue Arabe: quand ils furent plus près ils commencerent à jouer sur des flûtes & sur d'autres instrumens; & avec de grands cris de joie féliciterent l'Amiral de son arrivée dans ces parages. Ils étoient de couleur brune, mais bien faits, vêtus élégamment d'habits de soie, avec des turbans de belle toile brochée d'or, & portoient des coutelas à leurs côtés, ainsi que des boucliers sur leurs armes. Ils furent reçus à bord par les Portugais, qui entendoient leur langue; & l'Amiral ordonna de leur servir une collation. Pendant qu'ils mangeoient il s'informa du nom de cette Isle, des mœurs & des coutumes des habitants, ainsi que de leur distance de l'Inde. Ils répondirent, que

G A M A,  
Chap. I.

An. 1498.

l'Isle se nommoit Mozambique ; qu'elle étoit sous la domination du Roi de Quiloa , & sous les ordres d'un Gouverneur nommé par ce Prince. Ils ajoutèrent qu'une grande partie de l'Isle étoit habitée par des Marchands Arabes , qui faisoient par mer un commerce considérable avec l'Arabie , l'Inde , & les autres parties du monde. Ils lui dirent aussi qu'il avoit passé par le pays de Zofala , abondant en or ; & enfin ils le satisfirent sur la distance de Mozambique à Calécut ; enforte que ses gens élevant leurs mains vers le ciel , rendoient grâces à Dieu , jugeant qu'ils feroient dans peu au but de leurs travaux.

Mozambique est située dans la partie de l'Afrique , anciennement nommée Agefimba , à seize degrés de latitude méridionale. Le pays est très mal-sain par la grande quantité de marais dont il est rempli , & il est habité par des Noirs , qui vivent dans des huttes de terre glaise couvertes de chaume. Cependant il y abordoit un grand nombre de vaisseaux de toutes parts , à cause de la commodité du trafic , quoique les ri-

chesses & la puissance dans cette Isle furent presque entièrement entre les mains des Arabes, qui se servoient de petites galeres, attachées avec des chevilles de bois, au lieu de clous, & calfatées de feuilles de palmiers. Cet arbre, qui s'éleve à une grande hauteur, est couvert de longues feuilles piquantes : ses branches font une ombre agréable, & il produit de grosses noix, qu'on appelle des cocos.

Ces Arabes ont l'usage du compas de mer ; se servent de cartes marines très exactes ; sont bien fournis de quarts-de-cercle, & d'autres instrumens astronomiques ; enfin ils sont de très peu inférieurs aux Portugais dans l'art de la navigation. Ils converserent familièrement & gaiement avec les mariniers, qu'ils crurent être des Mahométants de Barbarie ; & après avoir reçu des marques de la générosité de l'Amiral, ils furent chargés de quelques présents de grande valeur, pour leur Gouverneur, nommé Zacocia. Cet homme fut tellement satisfait de la politesse de Gama, qu'il résolut de lui faire une visite à bord, & lui fit aussi-tôt savoir son intention. L'Amiral fit retirer les

---

G A M A,  
Chap. I.

An. 1498.

Le Gouverneur le visite à bord.

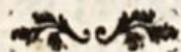
malades & prendre les armes à tout son monde pour le recevoir. Il parut couvert d'un habit richement brodé, avec une magnifique épée garnie de diamants, & accompagné d'un nombre d'hommes armés, avec des tambours & des trompettes, dont le bruit se faisoit entendre à mesure qu'il avança. Après la cérémonie du salut réciproque, le Gouverneur & ceux qui le suivoient furent superbement traités par Gama, avec lequel il conversa amicalement. Entr'autres questions qu'il lui fit, il demanda s'ils étoient Turcs ou Maures, de quelles armes ils se servoient dans la guerre, & s'ils avoient quelques livres concernant la religion de Mahomet. L'Amiral répondit qu'ils venoient de l'Ouest; qu'outre les armes qu'il voyoit à ses gens, ils avoient d'autres instruments militaires d'une force si étonnante, que non-seulement ils étoient capables de détruire des armées entières, mais même d'écraser & de renverser les plus fortes citadelles. Il ajouta qu'ils étoient chargés pour les Indes, & pria le Gouverneur de lui donner quelques Pilotes en qui il pût avoir confiance.

Zacocia lui accorda sa demande avec joie, & revint le lendemain avec deux Pilotes, qui entreprirent pour une certaine somme de conduire les vaisseaux à Calécut. Jusqu'alors il n'y avoit eu que de bons offices réciproques entre les Portugais & les Insulaires; mais cette harmonie dura peu. Aussi-tôt que le Gouverneur eut appris que ces nouveaux venus étoient Chrétiens, toute son amitié se tourna en haine, & il commença à former des projets pour faire périr Gamma. Les Portugais furent insultés par la populace; la vie de l'Amiral fut en danger par un complot, qu'il eut le bonheur de découvrir; un des Pilotes s'échappa; & quelques-uns de ses gens descendus pour faire du bois & de l'eau, furent attaqués par sept vaisseaux. Ils auroient perdu la vie si les autres barques ne fussent venues à leur secours, & n'eussent tiré une volée de canon au milieu de leurs agresseurs, qui prirent la fuite dans la plus grande consternation.

GAMMA,  
Chap. I.

An. 1498.

Il est reconnu pour Chrétien. Le Gouverneur veut le faire périr.



G A M A ,  
Chap. II.

AN. 1498.

C H A P I T R E I I.

*Gama prend en mer un Pilote Arabe : Il arrive à Monbaze : Perfidie du Roi de Monbaze : Gama arrive à Mélinde : Le fils du Roi lui fait une visite : Il arrive à Calécut : Il descend dans cette ville : Il est admis à l'audience du Roi : Description de Calécut : Mœurs des Habitants.*

Gama prend  
en mer un Pi-  
lote Arabe.

L'AMIRAL voyant qu'il ne pouvoit rester plus long-temps en ce lieu avec sûreté, gagna une autre Isle à la distance de quatre mille, d'où il fit voile pour Quiloa; mais les vents contraires & les tems orageux l'ayant repoussé en arriere, il fut prié par un Arabe de le prendre à bord avec son jeune fils, & de le mettre à terre en quelque port commode, d'où il pût se rendre à la Mecque, qui étoit le lieu de sa naissance. Gama reçut avec joie cet homme, qu'il reconnut pour un excellent Pilote; & son frere Paul ayant aussi dans le tumulte de Mozambique emmené un autre homme très

habile dans la navigation, aussi-tôt que le temps fut devenu favorable, il se remit en mer avec trois vaisseaux; celui de provisions ayant été déchargé & détruit par son ordre. Son intention étoit de gagner Quiloa; cependant il n'y alla pas, soit par quelque erreur dans le cours, soit par quelque fraude du Pilote de Mozambique, qui conseilla ensuite à Gama de se rendre à Monbaze, l'assurant que cette ville étoit principalement habitée par des Chrétiens, & très propre à tous égards pour recevoir ses vaisseaux & pour rafraîchir ses hommes. L'Amiral résolut de suivre son avis; & il s'y détermina d'autant plus aisément, que les provisions commençoient à lui manquer; qu'un grand nombre de ses gens étoient morts, & que ceux qui restoit étoient ou malades, ou dans un état de langueur.

Monbaze est situé dans une baie sur un roc élevé, presque tout environné de la mer, & le fort étoit défendu par une forteresse, bien fournie de toutes sortes de munitions de guerre, avec une nombreuse garnison. Le terroir est fertile, & pro-

GAMA,

Chap. II.

An. 1498.

G A M A ,  
Chap. II.

An. 1498.

duit toutes fortes de fruits & de végétaux; le pays abonde en troupeaux; l'eau y est excellente; le climat tempéré; l'air très sain; & les habitans vivent avec goût dans des maisons bâties à la maniere d'Europe, & ornées d'une grande variété de belles peintures.

Il arrive à  
Monbaze.

A peine les Portugais eurent jetté l'ancre, qu'ils virent une galere venir à toutes rames vers le vaisseau Amiral, montée d'environ cent hommes en habits Turcs, & armés de boucliers & de cimeteres. Ils auroient abordé hardiment s'ils n'en avoient été empêchés par les ordres de l'Amiral, qui refusa de les recevoir en plus grand nombre que quatre, qu'on jugea au dessus du commun, & qu'on obligea même à laisser leurs armes avant de leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils firent de grands éloges de cette précaution de Gama, & lui dirent que leur Roi ayant été informé de son arrivée, les avoit envoyés pour lui faire des compliments de félicitation, & pour lui offrir son alliance; à quoi l'Amiral répondit qu'il l'accepteroit avec le plus grand plaisir. Le lendemain, il vint

d'autres députés, avec des rafraîchissements que Sa Majesté envoyoit aux Portugais comme une foible marque de son amitié & de ses égards, désirant en même temps qu'ils approchassent de la ville, & jettassent l'ancre dans le port, où il pourroit leur donner plus facilement des preuves de sa bonne volonté. Gama répondit avec la reconnoissance convenable, promit de satisfaire à lademande du Prince; & pour marque de confiance fit descendre deux de ses exilés, que le Roi traita avec la plus grande hospitalité. Il donna ordre à quelques-uns de ses sujets de les accompagner quand ils voudroient voir la ville, & ils les chargea de porter à Gama un échantillon de différentes sortes d'épices, pour l'engager à commercer avec ses sujets, plutôt que d'aller plus loin, & de courir les risques d'un voyage dangereux.

L'Amiral très satisfait du recit qu'ils lui firent de cette reception, fit lever l'ancre pour entrer dans le port; mais la force de la marée mettant son propre vaisseau en danger d'être emporté vers la terre, il ordonna de ferler les voiles, & de mettre les

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

Perfidie du  
Roi de Moz-  
baze.

GAMA,  
Chap. II.  
An. 1498.

ancres à la mer; en quoi les autres Capitaines suivirent son exemple. Les Pilotes de Mozambique, voyant exécuter ses ordres, sans en connoître la raison, s'imaginèrent que leur trahison étoit découverte; se jetterent dans la mer, & furent reçus par les habitants dans quelques barques, qui les descendirent sur le rivage opposé, malgré les remontrances de Gama, qui demandoit à grands cris qu'on lui ramenât ces fugitifs. Cet événement, conduit par la Providence, découvrit les desseins perfides du Roi, dont la politesse affectée n'étoit que dissimulation. On l'avoit instruit de ce qui s'étoit passé à Mozambique; & il avoit formé le projet de détruire les Portugais dans son port. Voyant son dessein avorté, il envoya à minuit un détachement de ses gens dans de petits bâtimens pour couper les cables: mais ils furent préservés par la vigilance & l'activité de l'Amiral, & aussi-tôt qu'il put sortir de la baye, il dirigea son cours à Mélinde. Il prit en route un vaisseau Arabe, auquel il rendit ensuite la liberté, se contentant de garder quatorze prisonniers,

niers, du nombre desquels étoit un homme de distinction, & il en reçut des instructions très utiles pour la suite de son voyage. Le jour de Pâque il arriva à Mélinde, qui est située dans une plaine délicieuse, entourée de jardins très agréables, ornés d'une grande variété d'arbres, particulièrement d'orangers, dont les fleurs répandent l'odeur la plus douce & la plus flatteuse. Le pays est riche & très fertile, & abonde non-seulement en troupeaux apprivoisés, mais encore en bêtes fauves de toutes les especes, qui procurent aux habitants l'amusement de la chasse. Les maisons sont bâties de pierres quarrées avec beaucoup de goût; & les naturels du pays, quoique noirs, connoissent l'élégance de la parure. Leurs têtes sont ornées de turbans; leurs corps sont nus jusqu'à la ceinture, d'où leur tombe une espece de jupon de soie jusqu'à la moitié des jambes. Leurs armes consistent en de petits boucliers, des cimeteres, des lances, des arcs & des fleches, & ils sont très vains de la gloire militaire. Leur Religion est le Paganisme, & ils adorent

GAMA,  
Chap. II.

leurs idoles avec la plus grande superstition.

An. 1498.

Gama arrive  
à Mélinde.

Gama voyant que la côte étoit difficile & la mer orageuse, & étant instruit par le danger qu'il avoit couru à Monbaze, jetta l'ancre à une assez grande distance de la ville. Son prisonnier Arabe, qui remarqua cette précaution, lui offrit de descendre, & de fonder les sentiments du Roi; lui disant en même temps que dans le port il y avoit quatre vaisseaux, commandés par des Chrétiens, dont les affaires devoient être finies à Mélinde; qu'ils partiroient dans peu pour l'Inde; & que Gama pourroit profiter de leur compagnie.

Quoique l'Amiral n'eût pas beaucoup de confiance en la sincérité de son prisonnier, cependant comme il n'y avoit aucun risque à suivre son avis, il le fit descendre dans une Isle opposée à la ville. Il fut aussi-tôt conduit au Roi, qui étoit avancé en âge & d'un caractère doux & paisible. Ce Prince fut tellement satisfait de ce que lui dit l'Arabe en faveur des Portugais, qu'il envoya aussi-tôt un de ses gens faire un compliment à Gama,

accompagné d'un présent de moutons & d'autres rafraîchissements. L'Amiral, ne voulant pas être surpassé en générosité, lui en fit d'autres de plus grande valeur; donna ordre à ses vaisseaux d'avancer plus près du rivage, & envoya une invitation aux Chrétiens de l'Inde. Ils furent transportés de joie à la vue de ces étrangers qui professoient la même foi, & lui donnerent des instructions qui lui furent très utiles pour la suite de son voyage.

Les infirmités de la vieillesse empêchant le Roi de visiter l'Amiral en personne, il lui envoya son fils, auquel il avoit remis la suprême autorité. Le jeune Prince vint à bord vêtu en Roi, & accompagné de la principale Noblesse, dans une galere qui retentissoit du son des tambours & des trompettes. Gama pour lui faire plus d'honneur, alla au devant de lui dans une berge; & le Prince l'embrassa avec autant de familiarité que d'affection. Il marqua dans toutes ses actions une politesse peu ordinaire; & l'on trouva que sa conversation étoit aussi solide qu'agréable. Il regarda l'Amiral avec des ex-

---

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

Le fils du  
Roi lui fait  
une visite.

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

pressions de plaisir & d'admiration ; examina attentivement les vaisseaux , & fit paroître autant d'affection que d'égards pour les Portugais ; mais toutes ces dispositions favorables augmentèrent encore par la générosité de Gama , qui lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits. Cependant le prudent Amiral résista aux pressantes instances qu'il lui fit de venir à terre , quoiqu'il offrit de laisser ses propres enfants en ôtage pour sa sûreté. Le lendemain , Gama se fit approcher près de la ville dans sa berge , pour voir toute la beauté de sa situation. Il reçut une seconde visite du jeune Prince , qui lui donna un habile Pilote , & lui fit promettre qu'à son retour il relâcheroit à Mélinde , son pere ayant un ardent desir d'envoyer un Ambassadeur à Sa Majesté Portugaise , avec laquelle il souhaitoit se lier fortement d'amitié & de correspondance.

Il arrive à  
Calécut.

Le 22 de Mars , l'Amiral remit à la voile , dirigea son cours au Nord ; & peu de jours après il passa la ligne. Ensuite tournant à l'Est , & traversant une mer fort étendue , le Pilote découvrit les montagnes de Calécut,

Aussi-tôt qu'on eut rapporté cette nouvelle à Gama, il en rendit grâces au ciel avec un transport de joie, & fit ôter les fers à tous les prisonniers, pour que personne ne fût dans la tristesse sur son bord. Le même jour, les vaisseaux jetterent l'ancre à deux mille de Calécute, & ils furent environnés d'un grand nombre de canots remplis d'Indiens, qui venoient satisfaire leur curiosité. Gama leur demanda par ses interpretes en quel lieu leur Roi résidoit; & l'un des exilés ayant été débarqué pour faire des informations, il fut environné d'une grande multitude d'habitants, dont il étoit tellement pressé, qu'ils l'enlevoient de terre, & le portoient en avant & en arriere comme le flux & reflux de la mer. Enfin il fut apperçu par deux Marchands de Tunis en Barbarie, qui parurent très étonnés de voir un Européen dans ce pays. L'un d'eux, qui se nommoit Monzaïda, jugeant par son habillement qu'il étoit Espagnol, l'aborda en lui parlant Castillan; mais aussitôt qu'il reconnut que c'étoit un Portugais, il marqua la plus grande joie, parce qu'il avoit été le principal de

---

 GAMA,  
 Chap. II.

An. 1498.

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

ceux avec lesquels on avoit contracté pour les munitions de guerre que le Roi Ferdinand avoit achetées à Tunis : il demanda à l'exilé de l'introduire auprès de l'Amiral, & ils se rendirent ensemble à son bord. Il fut très bien reçu par Gama, qui trouvant en lui un homme très intelligent, prit cette occasion pour s'informer de plusieurs particularités intéressantes touchant le Royaume de Calécut. Le Maure, après lui avoir offert ses services, lui dit que son arrivée ne pouvoit manquer d'être très agréable au Roi, ou Samorin, dont les principales vues étoient d'étendre le commerce de ses sujets, d'autant que la plus grande partie de ses revenus venoit des droits sur les marchandises, quoique ses Etats fussent très étendus, & qu'il eût plusieurs Princes tributaires. Le lendemain, l'Amiral envoya deux de ses Officiers avec Monzaïda auprès du Monarque, qui résidoit alors à Padarane, éloigné de trois mille de Calécut. Ces députés admis en sa présence lui dirent, que le Roi de Portugal informé de sa réputation & de sa dignité, avoit envoyé un de ses Amiraux qui désiroit être admis au-

près de Sa Majesté, pour lui offrir l'alliance & l'amitié au nom de son Maître. Le Roi fit une réponse très gracieuse, les assura qu'il étoit disposé à former une alliance avec le Roi de Portugal, & que dans cette vue il prendroit la première occasion favorable de conférer avec l'Amiral. Il lui fit dire en même temps d'avancer ses vaisseaux plus près de Padarane, afin qu'ils fussent moins exposés aux tempêtes, qui sont très fréquentes dans cette saison, & il lui envoya un Pilote pour les faire mettre dans un sûr abri.

Peu de jours après, l'un des principaux Magistrats, qu'on nomme le Kutwal, ayant été envoyé par le Samorin pour conduire Gama au Palais, l'Amiral donna le commandement des vaisseaux à son frère Paul. Il lui laissa, conjointement avec Nicolas Cœlo des ordres, portant : que s'il lui arrivoit quelque accident à terre, ils ne s'inquiétassent nullement de ce qui concernoit sa sûreté : mais qu'ils remissent aussi-tôt à la voile pour leur pays, où ils feroient le récit de leurs Découvertes : & afin qu'ils ne manqua-

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

Il descend  
dans cette vil-  
le.

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

conduite des vaisseaux, il n'en prit avec lui que douze pour l'accompagner. Lorsqu'il fut descendu, on le fit monter dans une espece de chaise par ordre du Kutwal, qui monta dans une autre à ses côtés, pendant qu'un nombre de leurs Nobles, nommés Naires, & tout le reste de ceux du pays se rendoient à pied dans la ville. Ils y dinerent: entrerent ensuite dans des canots, & remonterent la riviere jusqu'à un endroit où ils trouverent un grand nombre de gens & de chaises qui les attendoient. Gama & sa suite furent conduits par le Kutwal dans un Temple magnifique, à l'entrée duquel étoient quatre hommes nuds de la tête à la ceinture, avec le reste du corps couvert d'une espece de robe de foye, & chacun avoit sur son épaule trois cordons liés sous le bras gauche. Ils les aspergerent d'une eau benite, & presenterent à chacun de la compagnie une poudre de bois de senteur avec laquelle les Portugais firent des signes de Croix sur leurs fronts. Les murs du Temple étoient ornés de belles peintures, & au milieu il y avoit une petite Chapelle ronde, avec une très petite

porte de cuivre, où l'on montoit par quelques degrés. Sur le mur opposé étoit une Image, qu'ils ne purent bien distinguer, parce que le lieu étoit obscur, & qu'il n'étoit permis d'entrer dans la Chapelle qu'aux Prêtres seuls, qui s'approchèrent, & montrant du doigt la Figure, crièrent à haute voix Maria, Maria : alors le Kutwal & ceux qui l'accompagnoient se prosternerent pour adorer avec grande dévotion, & les Portugais, croyant qu'ils invoquoient la Mere de Jesus-Christ, marquerent leur vénération pour la Sainte Vierge à la maniere de leur pays.

Après être sortis de ce Temple, ils entrèrent dans un autre aussi magnifique, & marcherent ensuite en procession vers le Palais, au milieu d'une foule infinie de peuple, qui les pressoit tellement, que les Nobles furent obligés de faire faire place avec leurs épées nues. Ils furent reçus à la porte du Palais par plusieurs Grands, qu'ils nomment Kaymals, & lorsqu'ils approchèrent de la salle d'Audience il vint à leur rencontre un homme âgé, couvert d'un habillement de soye qui lui tomboit depuis les épaules jus-

GAMA,  
Chap. II.

AN. 1498.

Il est admis  
à l'audience  
du Roi.

qu'aux talons. Ce vénérable personnage, qui étoit le Chef des Bramines, embrassa Gama avec des marques d'amitié, & le conduisit dans une pièce très spacieuse, ou il y avoit plusieurs rangs de sièges, élevés les uns plus que les autres en forme d'amphitéâtre. Le plancher étoit couvert de riches tapis, & les murs ornés de tapisseries de soye agréablement travaillées avec de l'or. Le Roi étoit penché sur un magnifique Sopha: vetu d'un habillement de soye attaché avec des agraffes d'or: sa tête étoit couverte d'une mitre ornée de joyaux, ses doigts brilloient de pierres précieuses: son abord étoit gracieux & son aspect aussi noble que majestueux.

Gama lui rendit ses respects à la façon des Portugais, fut reçu très agréablement, & placé sur un siège auprès du Monarque. On fit également asseoir tous ceux qui étoient venus avec lui, & on leur servit une collation, après laquelle le Samorin lui marqua son désir d'être instruit du sujet de son Ambassade. L'Amiral répondit que les usages de son pays ne lui permettoient pas de communiquer ses instructions dans une assemblée pu-

blique; sur quoi le Roi ordonna de le conduire dans un autre appartement, où il se rendit aussi-tôt en personne avec le Chef des Bramines, & quelques-uns des principaux de sa Noblesse. Alors Gama dans un discours préparé dit au Roi qu'Emmanuel, Prince d'un grand mérite, curieux & d'un esprit entreprenant, ayant été instruit de la réputation de l'Inde & particulièrement de l'Empire de Calécut, avoit désiré ardemment de se lier d'amitié avec un Monarque aussi renommé; que pour y parvenir il l'avoit envoyé (lui Gama) dans ce pays; qu'il ne doutoit pas qu'une telle alliance ne servit beaucoup à l'avantage réciproque des deux Princes, & que pour confirmer la vérité de ce qu'il avançoit il produiroit les Lettres de son Roi à la première audience. Le Samorin répondit en peu de mots que rien ne lui seroit plus agréable qu'une telle alliance, & il ordonna au Kutwal de conduire l'Amiral dans l'appartement qui lui étoit destiné, pendant que plusieurs autres eurent également soin de pourvoir au logement de ceux de sa suite.

Calécut, situé sur la Côte de Mala-

M vj

GAMA,  
Chap. II.

An. 1498.

Description

G A M A ,  
Chap. 11.

An. 1498.

de Calécut.  
Mœurs des  
habitants.

bar, étoit alors le lieu le plus commerçant de toute l'Inde: toutes sortes de marchandises y étoient en abondance tant des productions du pays que de celles des autres Contrées. Les peuples sont superstitieusement attachés au Paganisme; ils ont grand nombre de Temples & la plus grande confiance en leurs Prêtres ou Bramines, tant pour les affaires spirituelles que pour les temporelles. Le Roi est instruit dans les Myſteres de la Religion par ces Docteurs, & leurs personnes sont tellement révérees, que même en temps de guerre, ils ont une libre communication avec les Partis opposés, & qu'on regarderoit comme la plus grande impiété de leur faire quelque violence. Les trois cordons qu'ils portent sur l'épaule droite sont un Symbole de la Trinité, & ils croient que Dieu est venu sur la terre pour la rédemption des hommes, Doctrine qu'ils ont probablement apprise des Voyageurs Chrétiens. Ils étudient les Mathématiques & la Philosophie; mais leur Religion est mêlée de la plus basse dissimulation, & sous son ombre ils se rendent coupables des pratiques

les plus frauduleuses. Ils sont grands observateurs des prodiges & des présages & font une grande Fête le 22 d'Octobre, où non-seulement les enfants, mais même les hommes avancés en âge forment les uns contre les autres des escarmouches si fortes, que plusieurs meurent des blessures qu'ils y reçoivent, & cette mort est désirée avec ardeur, comme les conduisant immédiatement à un bonheur éternel. Ils ont encore d'autres Fêtes, où quelques dévots sont toujours prêts à sacrifier publiquement leurs vies. Leurs années commencent au mois de Septembre après que le jour & l'heure en ont été fixés comme favorables par leurs augures & leurs Astrologues. Les Nobles n'ont pas la liberté de se marier, crainte que les soins d'une famille ne les rendent paresseux, & ne les éloignent de la guerre: mais ils peuvent avoir des Concubines, pourvû qu'elles soient de leur même rang, d'autant qu'il est contre les Loix de s'unir avec ses inférieures; & lorsqu'un Noble est convaincu de ce crime, il est mis en pièces par ceux du même état. Les filles de qualité peuvent aussi se donner tant d'amants

qu'il leur plaît, avec la même restriction, & la jalousie leur est entièrement inconnue. Le fils d'un Noble ne peut hériter de son père, parce que ce commerce mélangé le rend toujours incertain : mais le Noble adopte le fils de sa sœur, qu'on élève aux dépens du Roi, & qu'on endure de bonne heure au danger & à la fatigue. Il ne leur est pas permis de se servir de leurs armes dans les champs de bataille jusqu'à ce que le Roi les ait distingués par quelque marque d'honneur : mais comme ils ont d'habiles maîtres pour les instruire dans les exercices, ils acquierent une adresse surprenante dans l'usage de ces armes, qui sont des arcs & des flèches, des javelines & des cimeteres. Leur orgueil les porte à un tel degré de hauteur & d'absurdité, qu'ils croient leur noblesse souillée, lorsqu'ils touchent par hazard un homme du commun, & ils pensent que cette tache ne peut être lavée que dans son sang : aussi le peuple d'une classe inférieure est obligé en marchant dans les rues de dire à haute voix sa condition, pour éviter d'aussi dangereuses rencontres. Les crimes les plus honteux

ne peuvent faire perdre la noblesse, & une personne de basse naissance ne la peut acquérir par les actions les plus illustres. Ceux des basses classes ne peuvent se marier qu'avec des gens de même état, & il n'est permis à personne d'embrasser une autre profession que celle d'où son père tiroit sa nourriture. Au lieu de papier ils se servent des feuilles d'un certain arbre, sur lesquelles ils écrivent les événements remarquables, avec un stile ou une plume taillée en pointe. On coupe ces feuilles d'une forme régulière, & on les attache ensemble entre deux pièces de bois poli.

Calécut est situé sur la Côte de Malabar, à une petite distance de la mer, & occupe une grande étendue de terrain : non que le nombre des habitants soit considérable : mais parce que les maisons sont détachées les unes des autres, & entourées de jardins : cependant elles sont bâties très médiocrement, & ont peu d'apparence, comme pour former un contraste avec le Palais, qui est le seul édifice de pierre qu'on trouve dans cette place, & qui présente la plus grande magnificence. Le terrain est très fertile, &

abonde non-seulement en choses nécessaires à la vie : mais encore en celles qui ne servent qu'à la rendre plus agréable.

---

### C H A P I T R E I I I .

*Les Arabes gagnent le Kutwal : Le Roi devient contraire aux Portugais : Gama part de Calécut : Perfidie du Roi de Goa : Gama revient en Portugal.*

Les Arabes  
gagnent le  
Kutwal.

**G**AMA s'étant reposé trois jours, eut une seconde Audience du Samorin, & lui remit les Lettres & les présents qu'il avoit apportés d'Emmanuel. Les Lettres furent reçues avec la plus grande considération : mais l'Amiral voyant que le Roi regardoit les présents d'un air de mépris, lui dit qu'il ne devoit pas être surpris de ce qu'ils n'étoient pas convenables à sa dignité : qu'Emmanuel ne pouvoit prévoir le succès de son voyage, & qu'au surplus il ne pouvoit apporter de présents plus estimables que l'amitié de son Maître, lequel desiroit

établir un commerce dont Calécut retireroit de très grands avantages. Après que Monzaïda eût expliqué la Lettre, Gama supplia Sa Majesté de ne pas en communiquer le contenu aux Arabes, parce qu'il avoit appris des Maures qu'ils étoient ses ennemis déclarés, & le Samorin le congédia, en l'avertissant amicalement de se tenir en garde contre cette perfide Nation. Cet avis n'étoit pas inutile, ni hors de raison : ces Marchands tant par haine contre le nom Chrétien, que par la crainte de voir leur commerce & leurs profits diminués si les Portugais les partageoient, employeroient tous leurs soins à les rendre odieux & suspects. Après avoir gagné l'esprit du Ministre, qu'ils corrompirent par des présents, ils représenterent Gama comme un Pirate sanguinaire, qui avoit commis les plus grands outrages dans tous les lieux où il avoit touché durant le cours de son voyage, & qui étoit venu à Calécut pour exécuter les projets d'hostilité, qu'il cachoit sous l'apparence d'un Traité, qui n'étoit qu'un vain prétexte. Ayant mis le Kutwal dans leurs intérêts, ce Ministre s'attacha à de fausses infi-

G A M A,  
Chap. III.

An. 1498.

nuations auprès du Prince, au préjudice des Etrangers, & enfin il en obtint une Audience pour les Arabes. Ils se rendirent en Corps au Palais, & par la bouche d'un Orateur firent une remontrance très forte & artificieuse, dans laquelle ils dirent : que les Portugais étoient une Nation cruelle & perfide, guidée par l'avarice & par l'ambition : que sans la moindre provocation ils avoient ravagé toute la Côte d'Afrique, & s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Ethiopie : que Gama étoit tombé sur Mozambique, avoit fait un grand carnage à Monbaze, & s'étoit emparé de plusieurs Navires, comme un vrai Pyrate : que la charge de ses vaisseaux étoit de très peu de valeur, & que ses présents marquoient plutôt du mépris que de la considération de la part de celui qui les envoyoit : que les intérêts du Monarque ne devoient jamais l'engager à préférer de misérables Etrangers, dont les mœurs étoient très suspectes, à ses anciens amis les Arabes, qui lui avoient donné tant de preuves de leur fidélité, & dont le commerce étoit la source de la plus grande partie de ses revenus : enfin,

que si malgré leurs représentations, il étoit résolu d'encourager les vues des Portugais, ils étoient déterminés à se retirer immédiatement en d'autres pays, où ils pourroient s'établir avec de plus grands avantages.

GAMA,  
Chap. III.

An. 1498.

Cette déclaration soutenue par les calomnies & les avis du Kutwal fit impression sur l'esprit du Samorin, naturellement changeant & irrésolu. Gama instruit qu'on avoit formé des desseins contre sa vie, résolut de retourner avec la plus grande diligence à ses vaisseaux. Dans cette intention, il sortit avant le point du jour : mais il fut atteint par le Kutwal, qui toujours sous le masque de l'amitié lui dit : que pour obtenir du Roi l'effet de sa demande, il falloit nécessairement qu'il retournât & se justifiât de quelques imputations sur l'objet de son voyage, & en même temps qu'il fît approcher ses vaisseaux plus près du rivage, & livrât leurs voiles & leurs gouvernails pour gages de sa fidélité. Gama répondit avec beaucoup de courage & de présence d'esprit, qu'il perdrait plutôt la vie que d'agir d'une manière autant au-dessous de son caractère, & il écrivit

Le Roi des  
vient contrai-  
re aux Portu-  
gais.

aussi-tôt à son frere, en lui répétant l'ordre de retourner en Portugal, s'il apprenoit qu'il fût arrêté. Deux jours s'étant passés en des altercations infructueuses, on convint enfin, que les marchandises des Portugais seroient débarquées, avec quelques hommes qu'on chargeroit de la garde des magasins, & l'on permit alors à Gama de retourner à bord de son vaisseau. Il écrivit aussi-tôt pour se plaindre de la trahison du Kutwal: le Samorin promit d'examiner sa conduite, & de le punir suivant sa faute, s'il trouvoit qu'il fût coupable. Cependant il conseilla à l'Amiral d'envoyer ses marchandises à Calécut où elles pourroient être vendues plus à son avantage, & suivant cet avis, elles furent transportées dans la ville aux dépens du Roi. On fit approcher les vaisseaux plus près du rivage, & plusieurs Portugais eurent tous les jours permission de descendre à terre, afin de connoître le pays, & de faire des observations sur le caractère & le génie des habitants. Gama employa tous les moyens possibles pour entretenir la paix & l'amitié, & dans une autre lettre au Samorin, il pro-

posa de laisser à Calécut une personne qui y fût chargée des affaires de sa Majesté Portugaise. Cette proposition allarma vraisemblablement les Indiens ; on lui fit une réponse fiere & insolente, ce qui lui fit prendre la résolution de rompre toute correspondance avec un Prince aussi inconstant : enfin le Samorin irrité de voir que Gama le négligeoit , fit saisir les marchandises , & mettre en prison les deux facteurs Portugais. Gama ayant en vain demandé réparation de cet outrage, résolut d'user de représailles : attaqua le premier vaisseau qui vint dans le port : fit prisonniers six Nayres ou Nobles avec dix-neuf valets , & ordonna de lever les voiles, dans l'espérance que le Roi allarmé de son départ simulé rendroit les marchandises & les facteurs pour r'avoir ses prisonniers. L'événement répondit à sa pensée : aussi-tôt qu'on vit ses vaisseaux sous voile , le Samorin envoya un exprès à bord pour dire à Gama qu'il étoit surpris de ce qu'il avoit arrêté ses Nobles , sans qu'ils lui eussent fait aucune offense , & qu'il lui donnoit parole sur son honneur de rendre

GAMA,  
Chap. III.

An 1498.

les marchandises, & de remettre en liberté les deux Portugais, qu'il retenoit uniquement pour les charger des lettres qu'il vouloit écrire à son frere Emmanuel. Engagé par ces promesses, l'Amiral retourna à son premier poste, & le lendemain les deux Portugais revinrent avec des lettres du Roi, & un Officier qui lui dit au nom du Samorin, qu'il pouvoit laisser quelqu'un à Calécut pour conduire les affaires du Portugal, & pour vendre les marchandises qu'on n'avoit pas renvoyées à bord, parce qu'elles pouvoient être vendues très avantageusement. Gama répondit qu'il avoit changé de résolution au sujet du Résident, & que si le Samorin de Calécut vouloit que ses sujets fussent remis en liberté, il falloit qu'il renvoyât les marchandises sans délai. Le jour suivant, Monzaïda vint de grand matin à son bord fort troublé, & le supplia de l'emmener en Portugal, parce que l'amitié qu'il avoit marquée à l'Amiral le mettoit dans l'impossibilité de pouvoir vivre en sûreté de sa vie à Calécut. Il ajouta que les Arabes avoient excité de grands mouvemens dans la ville ;

que par différentes calomnies, ils avoient animé le Samorin contre les Portugais, & que lui-même n'avoit pu s'échaper qu'avec beaucoup de difficulté. Gama prit cet homme sous sa protection, se conduisit envers lui avec autant de marques d'amitié que de générosité, & le même jour il reçut ses marchandises, qui lui furent renvoyées dans sept barques. Cependant il avoit pris la résolution d'emmener ses prisonniers en Portugal, & il dit à ceux qui furent chargés de les lui demander, qu'il avoit été trompé par de si bas artifices qu'il regardoit cette nation comme un peuple sans foi & sans honneur : que toutes les marchandises ne lui avoient pas été rendues ; mais que n'ayant pas le temps d'examiner celles qui lui manquoient, il ne rendroit pas les prisonniers : & qu'il les conduiroit en Portugal pour lui servir de témoignage auprès d'Emmanuel, & pour le convaincre des insultes que son Amiral & son Ambassadeur avoient souffertes du Samorin de Calécut, à l'instigation des Marchands Arabes. Après avoir fait cette déclaration, il ordonna de tirer le canon pour jeter la

GAMA,  
Chap. III.

An. 1498.

Gama part  
de Calécut.

terreur dans l'esprit de ceux de Calécut, qui prirent aussi-tôt la fuite dans la plus grande consternation.

Quoique le Roi fût dans une extrême fureur de cette conduite hautaine, il fut obligé d'étouffer son ressentiment, parce que tous les vaisseaux étoient désarmés dans cette saison de l'année : mais comme les vents contraires retenoient les Portugais pour quelque temps sur cette côte, il envoya vingt bâtimens légers bien montés d'hommes & bien fournis d'armes, contre Gama. Ses espérances furent renversées par un ouragan subit qui dispersa les vaisseaux; & les Portugais profitant d'un vent favorable, qui survint, perdirent bientôt de vue Calécut. Cpendant l'Amiral mit en liberté un de ses prisonniers au premier port où il toucha, & le chargea d'une lettre pour le Samorin. Il s'y plaignoit des dangers auxquels sa vie avoit été exposée par les embuches des Arabes : & ajoutoit que malgré leurs complots il conservoit le plus grand respect pour Sa Majesté; & qu'il feroit tous ses efforts pour établir entre Elle & le Roi de Portugal une alliance

liance qui tourneroit à leur avantage réciproque : qu'à l'égard de ses Nobles qu'il emmenoit prisonniers , il l'assuroit sur sa parole & sur son honneur qu'ils seroient traités avec les plus grands égards , & qu'on les renvoyeroit dans leur pays natal. Gama revenant en Europe fit voile vers les Isles Anchedives ; mais avant que d'y arriver , il fut attaqué par sept vaisseaux appartenants à un Pyrate , nommé Timoïa , marin intrépide , excessivement redouté dans ces mers : cependant ils furent bientôt obligés de prendre la fuite , & les Portugais en prirent un , chargé de Provisions. L'Amiral , pour radouber ses vaisseaux , que la violence des temps avoit endommagés , aborda à l'une des Isles Anchedives qui sont au nombre de cinq , à la distance de quatre milles de la côte. Il vint sur le rivage une grande multitude pour voir ces étrangers , entr'autres le premier Ministre & confident de Sabay , Roi d'une Isle voisine , nommée Goa , Prince très habile , puissant , courageux , & plein d'ambition. Ce Ministre vint trouver Gama au nom de son maître , lui fit son

GAMA,  
Chap. III.

An. 1498.

compliment en langue Italienne, & lui dit, que Sabay informé de sa réputation, étoit disposé à lui rendre tous les services qui seroient en son pouvoir; & que s'il avoit besoin de provisions, d'armes ou d'argent, il pouvoit le demander avec la plus grande liberté.

Perfidie du  
Roi de Goa.

Gama frappé de l'air gracieux de cet homme, admira la facilité de son langage, ainsi que la précision & la promptitude avec laquelle il répondoit à ses questions. Il lui dit qu'étant Italien de naissance, il avoit été pris dans sa jeunesse par des Pyrates, lorsqu'il alloit en Grèce avec ses parents: qu'après une suite d'infortunes, il s'étoit trouvé hors d'espérance de jamais revoir son pays natal, ce qui l'avoit obligé d'entrer au service d'un Prince Mahométan. Il fit ensuite diverses demandes qui sembloient marquer une curiosité artificieuse & peu ordinaire, en sorte que Gama commença à le soupçonner d'être un espion. Il s'affermi si bien dans cette conjecture, qu'il ordonna de se saisir de sa personne & de le mettre à la question: ses soupçons furent bientôt justifiés, le prisonnier avoua qu'il

étoit Polonois de naissance & Juif de religion, & que Sabay ayant dessein d'attaquer les vaisseaux Portugais, l'avoit envoyé pour découvrir leurs forces & leur maniere de combattre. L'Amiral après cet aveu mit immédiatement à la voile, & retint le Juif, qui depuis se fit Chrétien sous le nom de Gaspard, & rendit beaucoup de services à Emmanuel, en différentes occasions. La flotte continua son voyage: mais il survint un si grand calme qu'il se passa beaucoup de temps avant qu'elle pût aborder à la côte d'Afrique. La premiere place qu'on découvrit fut Magadoxa, habitée par des Arabes; Gama battit la ville avec son canon, & coula à fonds, ou détruisit tous les vaisseaux qui étoient dans le port. Il fut ensuite attaqué par huit vaisseaux Arabes, qu'il défit, & s'en seroit rendu maître s'il avoit eu assez de vent pour les poursuivre. Enfin il arriva dans le port de Melinde, où il fut reçu comme la premiere fois avec toutes les marques d'amitié; & on lui fournit des rafraichissements pour ses hommes presque épuisés de maladies & de fatigues. Craignant de trouver de grandes diffi-

GAMA,  
Chap. III.

An. 1499.

cultés à doubler le Cap de Bonne-Espérance si la saison devenoit trop avancée, il ne resta que cinq jours à Melinde d'où il emmena un ambassadeur du Roi à Emmanuel. Le nombre de ses gens étoit tellement diminué qu'il ne lui en restoit pas assés pour manoeuvrer les trois vaisseaux : il donna ordre de brûler celui de son frère, qui étoit vieux & en mauvais état, après quoi il partagea ses hommes entre lui & Nicolas Cœlo.

Gama revient en Portugal.

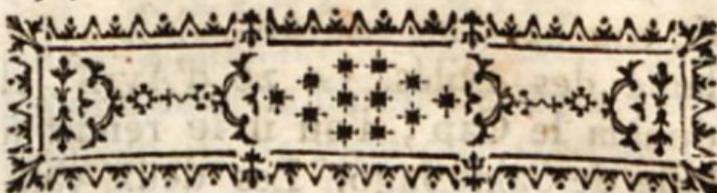
Le 27 de Février, il toucha l'Isle de Zangibar, environ à huit lieues du Continent, & y trouva une grande quantité de bestiaux, qui païssoient dans un terrain riche & fertile, abondant en sources d'une eau excellente, couvert de bois délicieux, mêlés de citrons sauvages qui répandoient l'odeur la plus agréable. Le Prince de cette Isle, quoique Mahométan, reçut les Portugais avec beaucoup d'hospitalité, & fournit leurs vaisseaux de fruits & de provisions fraîches. Gama continua à suivre la côte, passa Mozambique, fit de l'eau & du bois avec quelques provisions à Saint Blas : mais le vent ne lui permit pas

de toucher aux endroits où il avoit laiffé des exilés. Le 26 d'Avril, il doubla le Cap, d'où il fe rendit à l'Ifle de Saint Jago. Les deux vaiffeaux furent enfuite féparés par une violente tempête, & Nicolas Cœlo fe rendit directement à Lisbonne : mais Gama fut obligé de s'arrêter à l'Ifle de Tercère, parce que fon frere, qui depuis long-temps étoit dans un état languiffant, fe trouva fi mal qu'il ne pouvoit plus supporter le mouvement du vaiffeau. Il finit fes jours en ce lieu, & l'Amiral, après avoir fait fes obfèques, le plus déceimment qu'il lui fut poffible, fe remit en route pour Lisbonne, où il arriva dans la même année 1499. Cœlo avoit déjà fait un détail circonftancié du voyage à fa Majesté Portugaife, qui reçut les deux Commandants avec autant de joie que de furprife, & donna des marques particulières de faveur à l'un & à l'autre.

GAMA,  
Chap. III.

An. 1499.

*Fin des Découvertes de Gama.*



DÉCOUVERTES  
DE PEDRO ALVAREZ  
DE CABRAL.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Cabral est nommé Amiral : Ses instructions : Son départ de Lisbonne : Il découvre le Bresil : Description de ce pays : Mœurs des habitants : Leurs Divertissemens, leurs Habillemens : Ils mangent leurs prisonniers : Cabral double le Cap de Bonne-Espérance : Il arrive à Mozambique : Il est admis en mer à l'audience du Roi de Quilloa.*

Cabral est nommé Amiral. Ses instructions.

**E**MMANUEL, Roi de Portugal, encouragé par le succès de Gama, résolut de continuer ses découvertes, & d'établir un commerce avec l'Inde. Dans cette vue, il fit équiper une flotte de treize vaisseaux, montés

de quinze cents hommes, & bien fournis de toutes sortes de munitions de guerre. Il en donna le commandement à Pedro Alvarez de Cabral, que son habileté & son courage rendoient digne de la confiance sans bornes que le Monarque avoit en lui. Les instructions de cet Amiral portoient d'établir, s'il étoit possible, un Traité de commerce avec le Samorin de Calécut, & d'obtenir de ce Prince la permission de bâtir un fort près de cette ville pour la sûreté des Portugais; mais on ajoutoit que s'il y paroïssoit contraire, & mal disposé en faveur des Chrétiens, il falloit lui déclarer la guerre, & le traiter en ennemi. Cabral eut aussi ordre de marquer au Roi de Mélinde combien Emmanuel étoit reconnoissant de son hospitalité, de l'assurer que son Ambassade lui avoit été très agréable, & que le Roi de Portugal feroit tout ce qui seroit en son pouvoir pour cultiver l'amitié d'un Prince aussi gracieux. Il monta sur la flotte cinq Religieux de l'Ordre de Saint François d'une éminente piété, & animés du plus grand zele pour la Religion. Ils entreprirent ce

---

 CABRAL,  
 Chap. I.

An. 1500.

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

voyage dans l'intention de travailler à la conversion des Infideles, & de célébrer le service divin pour les Portugais qui s'établirent à Calécut, si les affaires y tournoient favorablement avec le Samorin.

Son départ  
de Lisbonne.

Avec ces instructions, & bien muni de tout ce qui étoit nécessaire, Cabral mit à la voile le 8 de Mars 1500. Après avoir passé l'Isle de Saint-Jago, il fut accueilli d'une si furieuse tempête, qu'elle dispersa toute la flotte, & un des vaisseaux ayant perdu tous ses agrès fut repoussé à Lisbonne. Cabral l'attendit deux jours quand la tempête fut apaisée, & il continua ensuite son voyage, faisant cours à l'Ouest. Le 24 d'Avril un Matelot découvrit la terre, ce qui causa autant de joie que de surprise à l'Amiral, qui ne pensoit nullement à une telle découverte. Ils'approcha de la côte & envoya son Patron dans une barque, pour en examiner la nature & la situation. Il revint peu de temps après, & lui fit un recit très favorable du pays, qui étoit couvert d'une agréable verdure, orné de grands arbres, arrosé d'eaux excellentes, & habité par des peuples nuds, dont

la couleur étoit d'un olive foncé, avec de longs cheveux déliés auffi noirs que du jais

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

Il découvre  
le Brésil.

Ce rapport fut confirmé par différents Officiers, qui descendirent pour faire des observations; mais leur joie fut troublée par une horrible tempête, qui chassa les vaisseaux de leurs ancres, & les jeta de côté & d'autre pendant un temps considérable le long de la côte; enfin ils trouverent un port sûr & commode, que l'Amiral nomma Porto-Seguro. Cabral envoya auffi de ce lieu quelques Officiers pour reconnoître, & ils revinrent avec deux pêcheurs qu'ils avoient pris dans un canot; mais ces Indiens étoient tellement saisis de frayeur, que les Portugais, malgré tous les signes qu'ils leur firent, ne purent réussir à leur faire connoître leurs intentions. Cependant Cabral donna ordre de leur présenter des habits, avec quelques petites sonnettes, des anneaux de cuivre, & des miroirs, & de les remettre sur le rivage. Ils marquerent une extrême joie d'avoir reçu ces bagatelles, qu'ils montrèrent avec ostentation à leurs compatriotes; & ceux-ci atti-

CABRAL,  
Chrp. 1.

An. 1500.

rés par ces présents, vinrent à la flotte en grand nombre, chargés de fruits & de provisions, qu'ils échangerent pour des effets de très peu de valeur, & même d'aucune; sa fant paroître le plus grand étonnement à la vue des vaisseaux, des habits, & en général de tout ce qui appartenoit aux Portugais.

Cabral descendit lui-même à terre; fit élever un autel, à l'ombre d'un grand arbre, & l'on y célébra le Service Divin en présence des habitants, qui demeurèrent dans un silence d'admiration, & marquerent par leurs gestes de grands sentiments de Religion. Lorsque l'Amiral revint à sa flotte, ils le suivirent avec des transports de joie, au son de leurs chansons, & d'une espèce de trompette, jettant des fleches en l'air, & élevant leurs mains jointes, comme pour remercier le ciel de l'arrivée d'un peuple qu'ils regardoient comme des Divinités. Quelques-uns se jetterent dans la mer, & nagerent après sa berge; d'autres l'accompagnèrent dans des canots, & tous parurent ne se retirer qu'avec la plus grande peine.

Pendant qu'il étoit à l'ancre, pour faire de l'eau & rassembler des provisions, ses gens furent surpris de la vue d'un poisson extraordinaire qui fut jetté sur le rivage. Il étoit gros comme un fort tonneau, & environ deux fois aussi long : sa tête & ses yeux ressembloient à ceux d'un cochon : il avoit des oreilles pareilles à celles d'un éléphant ; mais on ne lui vit pas de dents : sa peau étoit de l'épaisseur d'un pouce, toute couverte de soies comme celles de sanglier, & sa queue à peu près de cinq pieds de long.

L'Amiral éleva un pillier de marbre, en mémoire de cette découverte, & appella ce pays Santa-Cruz ; c'est celui qui a pris depuis le nom de Bresil. Ensuite il envoya un de ses Officiers, nommé Gaspard Læmio, en Portugal, pour rendre compte au Roi de la nature & de la situation du pays.

Le Bresil situé en grande partie sous la ligne, est très étendu, & joint le Perou en quelques endroits : c'est un pays très fertile, très agréable, & si sain, qu'il est rare que les habitants meurent d'autre maladie

Description  
du Bresil.  
Mœurs des  
habitants.

CABRAL,  
Chap. 1.  
An. 1500.

que de vieillesse. Il est arrosé de plusieurs grandes rivières, & d'une multitude d'agréables ruisseaux : les plaines y sont grandes & spacieuses, & couvertes d'excellents pâturages ; les ports très commodes & d'un facile accès ; enfin tout le pays présente l'aspect le plus agréable, étant diversifié par des hauteurs & des vallons, ombragés de bois épais, où l'on trouve plusieurs arbres qui ont de grandes vertus dans la médecine. Tous les naturels paroissent ne pas avoir de barbe, parce qu'ils ont soin de l'arracher avec un instrument fait exprès. Ils n'ont aucune connoissance des Lettres ni de la Religion, ne sont guidés par aucunes Loix, ni régis par aucune forme particuliere de Gouvernement. Quand ils sont engagés dans quelque guerre, ils choisissent pour Général celui qu'ils croyent le plus brave, & le plus expérimenté dans l'art militaire. Le peuple en général ne porte point d'habillemens ; cependant les premiers de la nation se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux, avec des peaux de perroquets, & d'autres oiseaux de plumages variés : ils ornent aussi leurs

têtes des mêmes espèces de plumes. Les femmes arrangent leurs cheveux avec le plus grand soin ; mais les hommes sont rasés depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Ceux qui sont attachés à la parure ont des trous aux oreilles, aux narines, aux levres & à d'autres parties du corps, qu'ils ornent de pierres précieuses de diverses couleurs : les femmes y mettent de petites coquilles auxquelles elles attribuent une grande valeur. Dans la guerre les Brasiiliens se servent d'arcs, avec lesquels ils tirent si adroitement qu'ils manquent rarement d'atteindre à leur but, & leurs fleches sont garnies d'os pointus de poissons qui pénètrent les planches les plus épaisses. Ils tirent leur nourriture particulièrement de la chasse, & mangent, quand le besoin les y oblige, des singes, des lézards, des serpens & des souris. Les barques dont ils se servent sont faites d'écorces d'arbres, assez grandes pour contenir jusqu'à trente hommes chacune ; & pendant que quelques-uns d'entr'eux rament, les autres battent l'eau pour effrayer le poisson, qui étant ainsi allarmé,

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

gagne la surface de la mer, où on le prend dans de grandes calebasses, disposées pour le recevoir. Ils ne sement point de bled ; mais ils font du pain avec une certaine racine, qui est un poison quand on la mange avant de l'avoir bien préparée ; mais en la pressant & la faisant sécher au soleil, elle devient une bonne nourriture. Ils en tirent aussi une liqueur qui les enivre jusqu'à les faire tomber dans une espece de frénésie. Ils sont grands observateurs des présages, & ajoutent beaucoup de foi à la forcellerie, qui est pratiquée par des hommes, pour lesquels ils ont la plus grande vénération, & qu'ils consultent en toute occasion. Ces devins portent ordinairement une fleche, au bout de laquelle est attachée une calebasse, taillée de la forme d'une tête d'homme. Ils allument dans cette gourde des feuilles d'une certaine plante, dont ils reçoivent la fumée ; elle les enivre de façon, qu'ils commencent par chanceler, grincent les dents, écument de la bouche, roulent les yeux, & se tordent le corps par différentes contorsions, que les spectateurs regardent comme les ef-

fets d'une inspiration divine, & dans ces transports ils forment des discours fans aucune liaison, qu'on écoute comme des oracles. Ils sont toujours environnés d'une multitude, qui marque son respect par des acclamations, des chants & des danses; & les plus belles femmes, mariées ou non mariées, sont mises en leur possession.

Dans les campagnes, les maris peuvent répudier leurs femmes pour les causes les plus légères; & s'ils les trouvent coupables d'adultere, ils ont le droit de les tuer, ou de les vendre comme esclaves. Les habitants en général sont lâches & paresseux, & ils passent la plus grande partie de leur temps dans les festins, les chants & les danses jusqu'à un excès immodéré. Dans leurs danses ils forment un cercle, & quoique chacun demeure à la même place, ils frappent le terrain avec une espece de transport, suivant la variété de leurs chansons, qui sont rudes & fans harmonie, composées en l'honneur de leurs exploits & de leur courage militaire. Pendant qu'une bande est occupée à danser, une autre est employée à lui donner des liqueurs dont

---

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

Leurs divertissemens :  
Leurs habillemens : Ils mangent leurs prisonniers.

CABRAL,  
Chap. 1.

ils boivent jusqu'à ce qu'ils tombent dans une insensibilité brutale.

An. 1500.

Ils habitent des huttes de bois, couvertes de roseaux, entourées d'un double ou d'un triple rang de palissades, & plusieurs familles demeurent sous un même toit, unies par une espèce de lien sacré, enforte qu'ils sacrifient volontiers leurs vies pour la défense les uns des autres. Jamais ils n'entrent en guerre dans la vue d'accroître leurs territoires : mais pour soutenir leur honneur, quand ils le croient attaqué par quelque injure ou par quelque affront. Alors ils choisissent un conseil, composé de vieillards, pour estimer & régler la dépense & les préparatifs de la guerre : ensuite ils élisent un Général qui visite chaque maison, & par des harangues d'apparat, encourage & anime ses compatriotes à faire des actions glorieuses. Outre les arcs & les flèches, ils se servent de sabres d'un bois très dur, avec lesquels ils taillent en pièces & estropient leurs ennemis d'une façon terrible : mais ils font plutôt la guerre par stratagème qu'à force ouverte. On mange sur le champ une partie des prison-

niers : les autres qu'on réserve pour les festins on leur donne de la nourriture en abondance, & même on leur fournit des femmes pour leur amusement : mais quand le jour fatal des réjouissances est arrivé, on ôte les fers au plus gras de ces malheureuses victimes, & pour marque d'affection, sa maîtresse met autour de son col la corde avec laquelle on doit le mener au sacrifice. On l'attache ensuite à un pillier ; on lui peint le corps de diverses couleurs, & on l'orne de plumes ; de temps en temps on lâche ses cordes, & on le regale abondamment de vivres & de liqueurs, pendant que le peuple mange en public, danse, boit & chante durant trois jours successifs : le quatrième on délie les bras & les jambes du Captif ; on lui met des cordes autour du corps ; les femmes & les enfants le tirent vers une caverne, pendant que d'autres l'assailent d'oranges, qu'il ramasse de son côté & les leur jette à son tour, sans faire paroître aucune émotion, & même avec des apparences de gaieté : les spectateurs l'insultent par des discours outrageants ; lui disent qu'il va souf-

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

frir la punition que méritent ses crimes ; qu'il sera tué, coupé en pièces, & mangé : mais il leur répond d'un air intrépide qu'il mourra en brave homme comme il a vécu, méprisant toutes leurs tortures : que s'ils le tuent il a aussi tué un grand nombre de leurs compatriotes : que s'ils se rassasient de sa chair, il se souvient avec satisfaction qu'il s'est souvent regalé des corps déchirés des amis & des parents de ses meurtriers : enfin qu'il a des freres, des compagnons & des parents qui sauront bien venger sa mort. Quand il est arrivé à la caverne, celui qui l'a fait prisonnier, le corps peint & le col orné de plumes y entre avec une épée, qu'il agite autour de la tête de sa victime, en dansant, chantant & sifflant. Cependant le Captif fait ses efforts pour se rendre maître de cette arme : mais il en est empêché par les femmes & par les enfants qui continuent à le tirer, & parviennent enfin à le renfermer dans le lieu où il doit demeurer. Il reste dans la même situation jusqu'à ce que l'exécuteur l'ait étourdi de plusieurs coups : ensuite il lui fend le crâne d'un autre coup, & lui coupe

les mains ; & après cette amputation les femmes jettent le corps dans un feu de bois , où il demeure jusqu'à ce que la peau s'enleve. Alors ils lui ouvrent le ventre , arrachent ses entrailles , & le reste du corps est partagé en petits morceaux dont ces barbares font un festin avec les plus grandes marques de joie.

Les ennemis constants de ces Brasiliens , qui vivent dans des huttes , sont un autre peuple d'un caractère aussi sauvage & aussi brutal , qui habite les bois & les montagnes , & entre lesquels on ne punit d'autre crime que le meurtre. Quand il en arrive quelqu'un , les parents du meurtrier sont obligés de le livrer à ceux du mort. Ils le tuent , & les parents des deux côtés s'unissent pour faire les funérailles de ces deux corps , qu'on enterre avec des lamentations réciproques : mais quand l'assassin échape , ses filles , ses sœurs , ou quelques-unes de ses plus proches parentes sont livrées pour esclaves aux parents du défunt , ce qui expie l'injure ; & tout ressentiment est alors éteint.

Tel étoit l'état du Bresil quand il

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

Cabral dou-

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

ble le Cap de  
Bonne Espé-  
rance.

fut découvert pour la première fois par Cabral, qui en partit le 29 d'Avril. Au commencement du mois suivant, il fut surpris par une furieuse tempête, qui s'éleva si subitement qu'avant d'avoir pu plier les voiles & prendre les autres précautions nécessaires, quatre vaisseaux furent jettés les uns sur les autres, brisés en pièces, & tous ceux qui les montoient périrent à la vue de leurs amis & de leurs compagnons, qui ne purent leur donner aucun secours. Malgré cet affreux désastre, les sept autres continuèrent leurs cours, & furent encore séparés par le temps orageux : cependant le 27 de Juin, six se retrouvèrent à la vue les uns des autres, le septième ayant été obligé de regagner le Portugal, après que l'équipage eut été réduit à six hommes, tous les autres étant morts de soif, de faim & de fatigue.

Lorsque Cabral eut doublé le Cap, il trouva un pays agréable, couvert de beaux arbres, abondant en bestiaux, & arrosé d'excellentes rivières : mais les habitants refuserent de lui fournir aucunes provisions, ni d'avoir aucune correspondance avec les Portugais. Continuant à suivre la côte,

il vit deux Isles où deux vaisseaux étoient à l'ancre, & aussi-tôt que leurs équipages apperçurent les siens, ils couperent leurs cables, & mirent toutes leurs voiles pour s'échaper. Leurs efforts furent inutiles, & l'Amiral s'en rendit bien-tôt le maître : mais quand il fut que ces vaisseaux appartenoient à Fonteima, Prince du pays, & parent du Roi de Melinde, il les relâcha généreusement, sans avoir touché à l'or ni aux marchandises qu'ils apportoient de Zofala.

Le 24 de Juillet, il arriva à Mozambique, se pourvut de nouvelle eau pour ses vaisseaux, chargea des provisions fraîches, & après avoir loué un Pilote pour le conduire à Quilloa, il continua son voyage à la vue de plusieurs belles Isles, bien cultivées, qui appartenoient au Roi du pays, dont les états sur cette côte sont de deux mille d'étendue. Ce Prince & tous ses sujets sont Mahométans : quoique le plus grand nombre soient entièrement noirs, & les autres d'une couleur tannée. Ils parlent Arabe, ainsi que plusieurs autres langues, qu'ils apprennent des différentes nations qui commercent avec eux :

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

Il arrive à  
Mozambique.

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

leur habillement ressemble à celui des Turcs & des Arabes, & ils ont assés de goût & d'élégance dans leur manière de vivre. Quilloa est environ à quatre cents milles de Mozambique, séparé du Continent par un bras de mer. Cette Isle est couverte d'arbres & de plantes, arrosée de ruisseaux très frais, & abonde en bestiaux ainsi qu'en bêtes fauves, ce qui procure aux habitants le divertissement de la chasse. Le terrain est très fertile, la ville grande & peuplée : les maisons sont magnifiquement bâties & meublées avec goût, & leurs vaisseaux qui ressemblent à ceux de Mozambique sont calfatés avec une espèce d'encens, au lieu de poix.

Il est admis  
en mer à une  
audience du  
Roi de Quil-  
loa.

Cabral, ayant jetté l'ancre dans ce port, envoya un message au Roi, qui se nommoit Ibrahim, pour lui dire qu'il avoit des lettres à lui remettre de Sa Majesté Portugaise, qui lui offroit son alliance & son amitié : mais que les ordres exprès de son maître l'empêchoient de descendre à terre, & qu'il espéroit que sa Majesté ne lui refuseroit pas la faveur de lui accorder une audience sur mer. Le Roi reçut ses députés avec des mar-

ques d'amitié, & envoya auffi-tôt un de ses gens à l'Amiral, avec des présents, pour lui dire que le lendemain il lui accorderoit l'audience qu'il avoit demandée. En effet il se mit en mer sur un vaisseau orné superbement: toute sa suite étoit vêtue d'habits brodés, de pourpre, de soie & de coton fin, & armée d'épées & de poignards, dont les gardes étoient ornées de diamants. Le port retentissoit du son mélodieux des flutes & des trompettes: Cabral de son côté fit tirer le canon par forme de salut, donna ordre à tous ses Officiers élégamment habillés, de l'accompagner dans leurs barques: & descendit dans sa berge que les rameurs conduisirent à la galere du Roi. Il salua sa Majesté avec le plus profond respect, lui remit les lettres d'Emmanuel écrites en Arabe, & lui communiqua les particularités de son ambassade. Le Roi l'écouta avec joie: lui dit qu'à l'avenir il regarderoit toujours Emmanuel comme son frere, & que dans tous les temps il s'attacheroit à tout ce qui seroit convenable à son honneur & à ses intérêts. On convint aussi que Cabral envoye-

CABRAL,  
Chap. I.

An. 1500.

roit à terre le lendemain un homme chargé de confirmer cette amitié par une ligue solennelle, & toutes choses sembloient promettre une alliance durable & avantageuse, quand ces dispositions favorables furent détruites par les insinuations malignes & artificieuses des Arabes. Guidés par leur jalousie, ils représentèrent les Portugais comme des Pirates sanguinaires, qui sous le voile de l'amitié vouloient dépouiller le Roi de ses possessions, & ravager tout son pays, avec autant de cruauté que d'avarice. Ces calomnies firent un tel effet sur le Roi, que non-seulement il abandonna la pensée de s'engager dans une ligue avec sa Majesté Portugaise, mais qu'il conçut même la plus grande haine contre cette nation : ordonna que la garnison de sa ville fût immédiatement renforcée, & qu'on travaillât sans perdre de temps à se mettre en état de défense. Cabral fut instruit de toutes ces circonstances par le frere du Roi de Melinde qui se trouva alors à Quilloa : il résolut de ne pas y demeurer plus long-temps, & il mit à la voile pour Mélinde, où son arrivée causa la plus grande joie

au peuple & au Souverain, qui eut  
soin de fournir aussi-tôt des rafraî-  
chissements pour toute sa flotte.

CABRAL,  
Chap. II.

AN. 1500.

## CHAPITRE II.

*Cabral arrive à Mélinde : Il arrive à  
Calécut : Le Samorin le reçoit très  
favorablement : Il prend plusieurs  
vaisseaux des ennemis de ce Prince :  
Ingratitude du Samorin : Les Arabes  
attaquent & massacrent les Portugais :  
Cabral en tire vengeance : Il se rend  
à Cochin, où il est très bien reçu :  
Son retour en Europe.*

L'AMIRAL ayant jetté l'ancre, Cabral arri-  
ve à Mélinde;  
envoya à terre l'ambassadeur  
que Gama avoit conduit en Portugal,  
& avec lui quelques-uns de ses gens,  
qu'il chargea de magnifiques présents  
pour le Roi, de la part d'Emmanuel.  
Ce Prince en fut si content que le  
lendemain il parut en public, monté  
sur un très-beau cheval, richement  
caparaçonné, qui faisoit partie de  
ce que le Roi de Portugal lui avoit  
envoyé. Il vint jusqu'au bord de la

CABRAL,  
Chap. II.  
An. 1500.

mer, où Cabral & tous ses Officiers l'attendoient dans leurs barques, & il les reçut avec autant de marques d'affection que de cordialité. Cependant l'Amiral, malgré les plus pressantes sollicitations, ne resta que très peu de temps en ce lieu : mais il y laissa deux des exilés avec des instructions pour faire un voyage, s'il étoit possible, dans la partie de l'Ethiopie qui est au-dessus de l'Egypte, où l'on avoit dit à Emmanuel qu'il y avoit un Monarque Chrétien, & pour s'instruire des mœurs & des coutumes de ces peuples.

Il arriva à  
Calécut.

La flotte mit à la voile de Melinde le 7 d'Août, traversa la mer des Indes avec un bon vent, & le 22 elle toucha aux Isles Anchedives, où l'Amiral demeura quelques jours pour faire rafraîchir ses gens. Il fit ensuite voile pour Calécut, où il arriva le 30, & aussi-tôt que le Samorin en fut informé, il envoya deux de ses Nayres ou Nobles pour saluer Cabral en son nom. L'Amiral les traita avec la plus grande considération, & envoya à terre Jean de Sala, Gentilhomme qui avoit accompagné Gama, & Gaspard Gama, celui qui après avoir

été au service de Zabaïo, avoit embrassé le Christianisme, & avoit pris le surnom de son patron. Ils furent accompagnés de quatre Nobles Indiens, qu'on avoit emmenés en Portugal, & le Samorin les vit avec le plus grand plaisir, habillés à la Portugaise.

CABRAL,  
Chap. II.

An. 1500.

Ayant résolu de donner audience à Cabral dans une de ses maisons Royales près le bord de la mer, ce Prince s'y rendit en grand cortège, accompagné de beaucoup de ses Nobles, précédé de trompettes d'or & d'argent qu'on faisoit sonner devant lui. L'Amiral se mit dans sa berge, avec plusieurs Officiers, & laissa le commandement en son absence à Sancius Thoares. Il fut reçu en débarquant par un corps de Nobles, & on le fit monter dans une chaise qui le conduisit au Palais, Edifice magnifique, dont l'intérieur étoit orné de tapisseries de soie brodées. Cabral fit son compliment au Samorin, qui étoit vêtu d'un habit superbe, éclatant de diamants : ce Prince le fit asseoir dans un fauteuil d'argent : les lettres d'Emmanuel furent lues & interprétées par Gaspard : le Samorin

Le Samorin  
le reçoit très  
favorable-  
ment.

GABRAL,

Chap. I.

An. 1500.

fit les plus grandes protestations d'amitié, accorda à tous les Portugais un libre commerce dans ses Etats, & les assura de sa protection. Il leur donna de plus une grande maison près du rivage, pour l'usage de ceux qui pourroient demeurer chargés des affaires d'Emmanuel, & pour confirmer cette donation, il ordonna qu'elle seroit inscrite sur une plaque d'or : enfin il voulut encore qu'il fût mis un étendard aux armes d'Emmanuel sur le haut du bâtiment, comme une marque qu'il appartenoit à sa Majesté Portugaise.

Il prend  
plusieurs vais-  
seaux des en-  
nemis de ce  
Prince.

Pendant que ces choses se passoient, il apprit qu'un gros vaisseau, avec un Elephant à bord, avoit mis à la voile de Cochin pour faire une invasion dans le royaume de Cambaye. Sur cette nouvelle, il conjura Cabral d'attaquer ce vaisseau ennemi, & pour être mieux informé de la conduite des Portugais, il envoya quelques-uns de ses gens observer le combat. L'Amiral fit appareiller un petit vaisseau commandé par Pedro Ataïde, aidé de trois habiles Officiers nommés Duarte Pacheco, Vasco Silveira & Jean Sola. Lorsque le Samorin

vit le peu de préparatifs que faisoit Cabral, il fut frappé d'étonnement, & attendit l'événement avec la plus grande impatience. Les Portugais étoient à peine préparés au combat, lorsque ce vaisseau parut : cependant ils l'attaquerent aussi-tôt, sans s'approcher d'assés près pour que les ennemis pussent profiter de leurs dards & de la supériorité du nombre. Les Portugais se contenterent de les battre avec leurs gros canons, jusqu'à ce que ceux de Cochin voyant une grande partie de leurs hommes tués, désespérèrent du succès, & firent leurs efforts pour se sauver par la fuite. A la faveur de la nuit, ils entrèrent dans le port de Cananor, quarante milles au Nord de Calécut, où il y avoit quatre vaisseaux Arabes à l'ancre : mais étant toujours poursuivis par les Portugais, ils se remirent en mer, le combat recommença, & ils tomberent dans une telle consternation qu'ils se laisserent pousser jusques dans le port de Calécut, au grand étonnement du Samorin. Ce Prince, instruit par ses gens de l'intrépidité que les Portugais avoient fait paroître dans le combat, voulut

CABRAL,  
Chap. II.

An. 1500.

voir tous ceux qui y avoient eu part, leur fit les plus grands compliments, & y ajouta des présents affés considérables : mais celui qu'il distingua le plus fut Duarto Pacheco, le plus brave Gentilhomme de son siecle.

Ingratitude  
du Samorin.

Cette expédition qui élevoit la réputation des Chrétiens, excita l'envie des Arabes ; non-seulement ils renouvelèrent leurs batteries particulieres, pour jeter un nombre infini de soupçons mal fondés dans l'esprit du Samorin, mais de plus ils acheterent toutes les épices à un prix excessif, avant que les Portugais pussent completer leur cargaison. Le Roi même favorisa cette conduite, & ce ne fut pas sans raison que Cabral eut des soupçons sur son honneur & sur sa sincérité. Quelques-uns des otages qui étoient a bord gagnerent la terre à la nage, & le Roi défendit de les rendre, ni de donner aucune satisfaction à ce sujet. Cabral envoya un Officier pour se plaindre de cette injustice, & pour représenter au Samorin qu'il lui avoit promis parole d'honneur que les vaisseaux Portugais seroient chargés en vingt jours, au lieu qu'il s'étoit déjà écoulé trois mois

fans qu'ils eussent leur chargement, & que les vaisseaux Arabes étoient fournis avec autant de facilité que de diligence, contre les termes formels du traité, par lequel il étoit stipulé qu'aucune nation n'auroit la permission d'acheter des épices avant que les Portugais eussent leur cargaison complète. Le Samorin feignit d'être très irrité de la conduite des Arabes, & dit que Cabral pouvoit se faire lui-même justice, en déchargeant leurs vaisseaux pour en faire mettre les cargaisons sur les siens, fans payer plus que la juste valeur due aux Marchands.

L'Amiral regarda cette permission comme un piège, pour irriter les Arabes qui seroient tombés immanquablement sur les Portugais débarqués, & les auroient tous détruits : & de telle façon que l'événement eût tourné, le Samorin s'en seroit justifié, & auroit rejeté le blâme sur les Chrétiens, comme étant les agresseurs & les auteurs du trouble. Cabral hésitoit en lui-même sur la résolution qu'il devoit prendre en cette occasion, lorsque Ayres Correa, qu'il avoit laissé à terre en qualité de prin-

C A B R A L,

Chap. II.

An. 1500.

Les Arabes  
attaquent &  
massacrent les  
Portugais.

CABRAL,

Chap. II.

An. 1500.

cipal Agent, le pressa par ses lettres de faire usage de la permission que lui avoit accordée le Samorin, & voyant qu'il demeueroit encore dans l'incertitude, il le conjura d'agir courageusement pour les intérêts & l'honneur de sa Majesté Portugaise. Enfin il se servit de remontrances & de protestations si fortes que Cabral voyant qu'on paroïssoit douter de son courage, résolut de faire quelque action d'éclat qui pût le justifier de cette imputation. Voyant un vaisseau Arabe prêt à mettre en mer, il envoya dire au Capitaine de ne point partir sans sa permission : l'Arabe n'eut aucun égard à cet ordre, & Cabral commanda à ses Officiers d'armer leurs barques, & de faire retourner le vaisseau dans le port. Le propriétaire étoit un homme très riche, & de grand crédit à Calécute : furieux de cet outrage, il assembla tous ses amis & ses partisans ; ils se rendirent en corps auprès du Roi, lui porterent leurs plaintes de cette insulte, & lui demanderent justice contre ces audacieux Pyrates, qui avoient la hardiesse d'agir ainsi, au mépris de l'autorité de sa Majesté.

Le Samorin leur répondit de façon à leur faire connoître qu'il ne seroit nullement mécontent de tous les plans de vengeance qu'ils pourroient exécuter ; sur cette assurance , quelques Nayres s'étant joints à eux , ils vinrent tumultueusement au nombre de quatre cents hommes à la maison des Portugais , menaçant Correa de sa perte. Cet Agent fit aussi-tôt le signal de détresse à la flotte , & cependant se prépara à la défense , quoiqu'il n'eût que soixante & dix hommes. L'Amiral , malade de la fièvre , envoya Sancius Tobaris avec un détachement dans de longues barques pour soutenir leurs compagnons , & pour les ramener à bord , s'il étoit possible : mais avant qu'ils eussent pu débarquer , les Arabes avoient forcé la porte , rompu une partie des murs , fait plusieurs décharges de leurs fleches , & enfin étoient entrés l'épée à la main pour détruire Correa & ses gens. Voyant leur mort inévitable , les Portugais avoient fait la plus furieuse résistance , & versé beaucoup de sang : mais enfin ils avoient été accablés par le nombre , & leur chef avoit été tué. Il en resta

CABRAL,

Chap. II.

An. 1500.

C A B R A L ,

Chap. II.

An. 1500.

cinquante de morts sur la place & les vingt autres s'ouvrirent un passage l'épée à la main jusqu'au bord de la mer , où ils furent reçus à bord dans les barques : mais la plus grande partie moururent de leurs blessures. Antonio , fils de Correa , âgé d'environ dix ans , fut emporté sur le rivage par un Dragon , nommé Nunnez Leitan , qui le défendit avec une valeur incroyable ; mais malgré tous ses efforts , le jeune homme auroit péri , parce qu'il n'y avoit pas de barque au lieu où ils arriverent , si un matelot ne l'eût pris sur ses épaules , & n'eût nagé avec lui jusqu'aux vaisseaux en hazardant sa propre vie. Ce jeune homme se signala depuis par plusieurs actions glorieuses.

Cabral en  
tire vengeance.

Cabral fut excessivement affligé de ce massacre , qui arriva le 17 de Décembre. Furieux contre le Samorin , qui feignit d'ignorer cet événement , & ne fit aucune démarche pour justifier son propre honneur , l'Amiral assembla un conseil de ses Officiers , résolut de venger le meurtre de ses compatriotes , & en conséquence , il attaqua dix gros vaisseaux Arabes dans le port. Le combat se soutint

quelque temps avec opiniâtreté de part & d'autre : mais enfin les Portugais vinrent à l'abordage, & tuèrent environ six cents ennemis. Cabral manquant de monde renforça son armement, en y joignant les prisonniers, & trouvant trois Elephants dans les prises, il les fit tuer & saler pour leurs provisions, dont ils commençoient à manquer. Lorsqu'on eut pillé les vaisseaux Arabes, on y mit le feu : & les flammes jetterent une telle épouvante dans les habitants de Calécut qu'ils couroient de côté & d'autre, heurlant, & proférant les plus horribles imprécations. Ils n'étoient pas encore quittes de toutes leurs frayeurs : le lendemain Cabral fit pointer contre la ville ses canons, qui écrasèrent plusieurs bâtimens, tant publics que particuliers, & firent un grand ravage parmi le peuple. Le Samorin frappé de terreur prit la fuite, après avoir eu un de ses plus chers amis tué à ses pieds d'un boulet de canon.

Après avoir ainsi vengé le meurtre des Portugais, l'Amiral fit voile pour Cochin, environ soixante & dix milles au Sud-ouest de Calécut ; la ville est

Il se rend  
à Cochin, où  
il est bien reçu.

su.

CABRAL,  
Chap. II.

An. 1500.

environnée de la rivière qui circule autour, & il y a un grand port où les vaisseaux peuvent monter en sûreté. Quoique le terrain soit stérile, la campagne présente un aspect agréable, étant ombragée d'un grand nombre d'arbres; elle produit aussi beaucoup de poivre: mais pour le peuple, il est assés semblable à celui de Calécut. Cabral, sachant que le Roi étoit bien disposé en faveur des Portugais, envoya aussi-tôt après son arrivée un Indien à sa Majesté pour demander qu'il leur fût donné des épices & d'autres marchandises à un prix raisonnable. Ce député nommé Michael avoit été de ces sectes religieuses que les Indiens nomment Jogues; dévots qui affectent le plus grand mépris de toutes les choses du monde, & qui vivent en mendians: ils fréquentent les marchés & les places publiques, où ils prêchent leur doctrine particulière avec autant de zèle que de véhémence: mais en général ce sont des fourbes, qui en imposent aux peuples, & sont très attachés à leurs propres intérêts, qu'ils couvrent du masque de la simplicité & de la religion. Cependant Michael étoit une exception à cette règle

générale : son cœur d'une droiture à l'épreuve détestoit toute tromperie , aussi se convertit-il parfaitement à la foi Chrétienne. Il reçut une réponse très favorable du Roi , qui marqua une grande joie de l'arrivée des Portugais , & promit gracieusement de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. On convint bien-tôt des articles d'amitié , & l'Amiral envoya à terre quelques personnes pour lui présenter une plaque d'argent , & pour acheter une quantité d'épices. Il les reçut avec beaucoup d'hospitalité , & les logea dans une grande maison , où ils demeurèrent jusqu'à ce que leurs affaires fussent terminées , sous la protection de plusieurs Nayres qui furent choisis à cet effet.

Pendant que ces choses se passaient , Cabral reçut des invitations des Rois de Cananor & de Coulans , pour venir trafiquer dans leurs ports : mais comme il s'étoit déjà engagé à prendre ses marchandises du Roi de Cochin , il les remercia de leurs bonnes intentions , & s'excusa sur son premier traité : cependant il leur promit de faire le commerce avec eux , s'il ne complettoit pas sa cargaison à

CABRAL,  
Chap. II.

An. 1500.

Cochin. En même temps il fut visité par deux Chrétiens Indiens de la ville de Crauganor, qui avoient été instruits dans la Religion Chrétienne, qu'on prétend qui fut apportée dans cette partie par l'Apôtre S. Thomas. Ils prièrent Cabral de les emmener en Portugal, afin de passer à Rome & à Jérusalem où ils désiroient ardemment d'aller depuis long-temps, & l'Amiral accorda leur demande sans hésiter.

Son retour  
en Europe.

Les vaisseaux avoient déjà complété leur cargaison, quand le Roi fut informé que le Samorin de Calécut avoit équipé une flotte de vingt gros navires, outre un grand nombre de petits sur lesquels il avoit fait monter quinze mille soldats, pour venger la perte & l'insulte qu'il avoit soufferte dans sa Capitale. Cet avis ayant été communiqué à Cabral, il prépara ses vaisseaux au combat, & mit aussi-tôt à la voile, pour aller au-devant de l'ennemi. Le vent contraire l'empêcha de le rencontrer, & ceux de Calécut voyant avec quelle résolution il faisoit ses efforts pour les joindre, furent frappés de consternation, & évitèrent de combattre.

Ne trouvant donc aucun obstacle, l'Amiral mit à la voile pour retourner en Portugal, après avoir laissé Gonzalo, Barbosa, & Laurence Morena, avec quelques autres, pour ménager les affaires du Roi Emmanuel à Cochin. Quand il fut sur la côte de Cananor, il reçut une nouvelle invitation du Roi, & entra dans le port de cette ville, qui est grand & spacieux, situé dans une baie où il forme un Havre très commode. Le pays abonde de tout ce qui est nécessaire à la vie. Le Roi qui régnoit alors étoit riche & libéral, mais pour son gouvernement & sa façon de vivre, il différoit peu des autres Princes de Malabar. L'Amiral y acheta de la Cannelle & du Gingembre, mais en si petite quantité que le Roi pensant qu'il avoit été volé à Calécute, lui envoya un message pour lui dire que sa bourse étoit au service de l'Amiral, & qu'il le prioit d'en user aussi librement que si elle eût appartenu à Emmanuel. L'Amiral remercia sa Majesté de cette offre généreuse, dont il ne fit aucun usage, & montra au messager une forte somme d'argent pour lui prouver qu'il n'avoit pas besoin

de ce secours , & qu'il n'achetoit pas une plus grande quantité de marchandise uniquement parce que ses vaisseaux étoient suffisamment chargés.

AN. 1501.

Le 16 de Janvier 1501 , il remit à la voile , & prit à bord un ambassadeur que le Roi envoyoit à Emmanuel. Près de Mélinde il s'empara d'un riche vaisseau , mais il lui rendit la liberté aussi-tôt qu'il eut appris qu'il appartenoit à un Marchand Arabe du Royaume de Cambaye , & il dit au Commandant qu'Emmanuel n'étoit en guerre avec aucune puissance des Indes , excepté avec le Samorin de Calécut & avec les Arabes de la Mecque , dont il avoit reçu les plus sensibles injures. Aussi-tôt après , la flotte fut battue d'une horrible tempête , qui jetta le vaisseau de Sancius Tovar sur un banc de sable. L'Amiral le fit brûler , pour qu'il ne pût être d'aucun service à ses ennemis ; mais malgré cette précaution , le Roi de Mombaze réussit à en retirer le canon. L'intention de Cabral étoit de toucher à Mélinde : mais le vent ne répondant pas à ses desseins , il continua son cours vers Mozambique , où il radouba sa flotte & la

renouvella de vivres : ensuite il donna à Tovar le commandement d'un autre vaisseau , qu'il envoya pour examiner la côte de Zofala , pendant que lui-même avec les autres retourneroit en Portugal. Enfin après avoir beaucoup souffert des temps contraires, il arriva à Lisbonne le 31 de Juillet 1501.

---

CABRAL,  
Chap. II.

An. 1501.

*Fin des Découvertes de Cabral.*





HISTOIRE  
 DE LA DÉCOUVERTE  
 ET DE LA CONQUÊTE  
 DU MÉXIQUE,  
 PAR FERNAND CORTEZ.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Diégo de Velasquez, Gouverneur de Cuba, équipe une flotte, qui met à la voile pour faire des Découvertes, sous les ordres de Jean de Grijalva. Il découvre l'Isle de Cozumel; touche la terre de Yucatan; entre dans la riviere Tabasco; trafique avec les Indiens; s'avance à la riviere des Canots, où il est attaqué par les naturels du pays; il les met en déroute, & retourne à Cuba.*

LA Conquête du Mexique est un événement de si grande importance, & rempli d'incidents si intéressants, qu'il

est inutile d'en faire aucun éloge pour prévenir favorablement le Lecteur.

CORTEZ,  
Chap. 1.

Plusieurs Auteurs ont écrit le récit de cette Expédition : mais comme le favant Antonio de Solis a pris les plus grands soins pour rassembler & comparer les différents détails, & consulté les papiers originaux qui l'ont mis en état de lever & écarter les doutes & les difficultés, & d'accorder les contradictions qu'on trouve dans les différentes Histoires de ce mémorable Evénement, nous nous sommes déterminés à le prendre pour guide, non-seulement comme l'Historien le plus sûr, mais encore comme celui qui a écrit le plus élégamment sur cette matiere.

En l'année 1517, où Charles V. prit possession de l'Espagne, la conquête & les Etablissements qui appartenoient à cette Monarchie dans les Indes Occidentales, étoient bornés aux Isles d'Hispaniola, (Saint-Domingue,) Saint-Jean de Porto-Rico, Cuba & la Jamaïque, avec une petite partie du Continent dans la Province de Darien, à l'entrée du Golphe d'Uraka. L'Isle de Cuba étoit alors gouvernée par Diego Velasquez, qui

An. 1517.

CORTEZ,  
Chap. I.

An. 1517.

en qualité de Lieutenant de Dom Diego Colomb, second Amiral des Indes, avoit soumis les naturels du pays & formé des Etablifsemens confidérables. La Province de Yucatan, dans le Continent avoit été découverte par Francisco Fernandez de Cordova, qui fût tué par les Indiens avec la plus grande partie de ses gens: Cependant ceux qui revinrent à Cuba firent les plus grands éloges de la fertilité & de la richesse de ce nouveau Continent: Ils montrèrent des échantillons de l'or qu'ils en avoient apporté, ce qui excita la curiosité & l'esperance de gens de tous états, & inspira au Gouverneur l'ambition d'augmenter sa fortune, & de se rendre indépendant de Colomb, dont la supériorité, quoiqu'elle ne fût presque qu'un vain titre, causoit cependant beaucoup de chagrin à cet esprit impérieux.

Départ de  
Grijalva.

An. 1518.

Avec ces sentimens, Velasquez résolut de recommencer à faire des découvertes; il enrôla des soldats, & fît équiper trois vaisseaux, qu'il mit sous les ordres de Jean de Grijalva son parent, aidé des avis & des services de Pedro de Alvarado, de Fran-

cisco de Montejo, & d'Alonzo Davila, Officiers distingués par leur valeur, par leur humanité & par leur prudence. Le 8 d'Avril 1518, ils mirent à la voile de Cuba, & découvrirent l'Isle de Cozumel, où ils se rafraîchirent sans trouver aucune opposition de la part des habitants. Quelques jours après ils joignirent la terre de Yucatan, doublerent la pointe de Cotoche, rangerent la côte en faisant cours à l'Ouest, & arriverent à Potonchan ou Champoton, où Francisco Fernandez avoit été mis en déroute & tué. Ils débarquerent pour venger sa mort, & après avoir vaincu les Indiens, ils retournerent à bord pour continuer leurs Découvertes. Suivant toujours la côte à l'Ouest, ils découvrirent plusieurs villes, avec des édifices de pierre, & l'un des soldats remarquant que ce pays ressembloit à l'Espagne, la comparaison parut si juste que depuis ce temps, ce Continent a toujours été nommé Nouvelle Espagne.

En continuant leur cours, ils arriverent à l'endroit où la riviere Tabasco se décharge par deux bouches dans le Golphe du Mexique; Jean de

CORTEZ,  
Chap. I.

An. 1518.

Conférence  
avec les In-  
diens.

CORTÉZ,  
Chap. I.

An. 1518.

Grijalva, qui donna son nom à cette riviere, trouvant que l'eau n'y étoit pas profonde, embarqua tous ses soldats sur les deux vaisseaux de moindre charge pour la remonter, & laissa les deux autres à l'ancre vers son embouchure. Après avoir eu quelques difficultés à surmonter le courant, ils se trouverent entre un grand nombre de beaux villages, & apperçurent à quelque distance une flotte de canots remplis d'Indiens armés, avec un gros Corps des mêmes sur le rivage : par leurs cris & leurs gestes, qui faisoient connoître leur frayeur, ils s'efforçoient d'intimider les Espagnols, pour les empêcher de débarquer. Grijalva qui les vit frappés d'étonnement & de terreur à la vue des vaisseaux & de ses hommes, prit ce temps pour descendre à terre ; mit ses gens en ordre, & éleva l'Etendard royal pour prise de possession. Ensuite il envoya deux jeunes Indiens, qu'on avoit pris dans l'expédition précédente de Yucatan, pour déclarer aux habitants que les Espagnols venoient avec un esprit de paix, sans avoir dessein de leur faire aucune offense. Après cette déclaration, ils s'approcherent dans

quatre canots, & quand on eût fait les complimens de salutation, Grijalva leur dit par la bouche de ses Interprètes, que lui & ses gens étoient sujets d'un puissant Monarque, qui possédoit un Empire dans le lieu où le soleil se leve, & qu'il venoit en son nom leur offrir la paix & de grands avantages s'ils vouloient aussi se reconnoître pour ses sujets. Cette proposition ne fut nullement agréable aux Indiens, & l'un d'eux répondit qu'on ne pouvoit établir une bonne paix, quand l'affujettissement étoit une des conditions; que pour ce qui étoit de faire la paix ou la guerre ils consulteroient leurs Chefs, & viendroient dans peu faire savoir leur réponse. Ils revinrent en effet avec des signes de paix, & furent suivis de leur Chef ou Cacique, qui après avoir fait sa soumission avec beaucoup de gravité, présenta à Grijalva une grande quantité de fruits & de provisions, des plumes de différentes couleurs, des robes d'un coton très fin, & des figures d'animaux faites avec des plaques d'or fort minces. Grijalva par reconnoissance de cette libéralité donna au Cacique & à ceux qui l'accompagnoient

C O R T E Z ,  
Chap. I.

AN. 1518.

quelques bagatelles d'Espagne, qui leur furent très agréables. Ensuite il se rembarqua, remit à la voile & continua le même cours jusqu'à une autre riviere, qu'il nomma des Drapeaux, parce qu'il vit sur le rivage voisin un grand nombre d'Indiens, qui portoient des drapeaux blancs en signe de paix, & qui par leurs cris, & par d'autres signaux invitoient les Chrétiens à descendre. Pour satisfaire à leurs désirs les Espagnols débarquerent, & furent reçus avec grande hospitalité par trois des principaux du pays, qui leur donnerent un repas, après lequel ils ordonnerent à leurs gens d'apporter quelques pieces d'or, pour les échanger avec des marchandises d'Europe. Les échanges commencerent aussi-tôt; on leur donna des chapelets, des peignes, des couteaux & d'autres instrumens de fer, pour lesquels Grijalva reçut en six jours environ quinze mille pezos d'or. (a) Ces trois Chefs firent connoître aux Espagnols qu'ils étoient soumis à Montézuma, dont l'Empire s'étendoit sur divers pays abondants en

(a) Le pezos est du poids de quatre-vingt-dix grains.

or & en autres richesses, & qu'ils étoient venus par son ordre, pour examiner les intentions des Chrétiens.

CORTÉZ,  
Chap. 1.

An. 1518.

Il découvre  
l'Isle des Sa-  
crifices.

Grijalva se sépara d'eux avec de nouvelles démonstrations d'amitié, & continuant à suivre la côte, il descendit dans une petite Isle qu'il nomma l'Isle des Sacrifices, parce qu'étant entré dans une maison de pierre d'où la vue s'étendoit sur tout le reste, il y trouva plusieurs Idoles d'une figure horrible, & auprès d'elles les corps déchirés de six ou sept hommes nouvellement sacrifiés. Il passa ensuite dans une autre Isle, qu'il nomma Saint-Jean d'Ulva, parce qu'il y arriva le jour de Saint Jean-Baptiste : & qu'on entendit un Indien, qui répéta plusieurs fois avec de grands cris le mot *Culua*. Ils y demeurèrent plusieurs jours, y échangerent des bagatelles pour des plaques d'or, que les habitants apportèrent des Contrées voisines, & ce fût de cet endroit, qu'on envoya Pedro de Alvarado dans un des vaisseaux à Cuba, avec tout l'or qu'on avoit ramassé. Il porta aussi la relation des Découvertes qu'on avoit faites, & fut chargé de demander avec de vives instances que Velasquez

CORTEZ,  
Chap. 1.

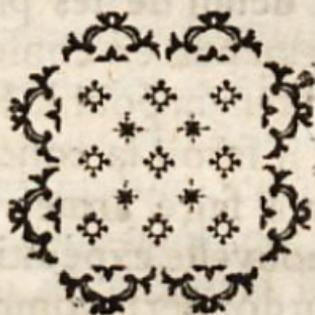
An. 1518.

envoyât un renfort d'hommes & les provisions nécessaires pour mettre Grijalva en état de former un Etablissement. Aussi-tôt après le départ d'Alvarado, les trois autres vaisseaux quitterent Saint-Jean d'Ulua: suivirent toujours la côte jusqu'à Panuco, & jetterent l'ancre dans la riviere des canots. On lui donna ce nom, parce que les Espagnols furent attaqués à leur arrivée par seize canots remplis d'Indiens armés, qui couperent le cable d'un des vaisseaux: mais ils furent chargés, défaits & mis en fuite. En continuant leur cours, Grijalva & ses gens arrivèrent à une pointe de terre qui avançoit très loin dans la mer: ils ne la doublerent qu'avec beaucoup de peine, & les Pilotes firent une protestation pour ne pas aller plus loin, en quoi ils furent secondés par les hommes d'équipage, ennuyés d'une navigation aussi longue & aussi difficile.

Il retourne  
à Cuba.

Grijalva assembla un Conseil de ses Officiers, pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. On observa qu'un des vaisseaux étoit endommagé; que les provisions commençoient à se gâter; que les gens étoient mécontents, & que

suivant les instructions du Gouverneur Velasquez, ils ne devoient former aucun Etablissement. En conséquence il fut résolu de ne pas entreprendre d'aller plus loin : mais de retourner à Cuba, où ils seroient fournis de tout ce qui leur seroit nécessaire pour une autre expédition. Suivant cette décision ils changerent de cours, & le 15 de Novembre 1518 ils arriverent dans le port de Saint-Jago où ils furent très-mal reçus de Velasquez, qui leur reprocha avec beaucoup d'aigreur d'avoir manqué à former un Etablissement, quoiqu'ils lui produisissent ses propres ordres, qui le leur défendoit expressement.



An. 1518.

## CHAPITRE II.

*Caractere de Cortez : Il reçoit une commission de Velasquez, & dispose une flotte, qui met à la voile pour la Havane : Velasquez le persécute.*

Commence-  
ments de Cor-  
tez.

**A**LVARADO étant arrivé quelques jours avant Grijalva, le Gouverneur fut transporté de joie à la vue de l'or qu'il apportoit. Enflammé par ce succès, Velasquez plein d'impatience fit aussi-tôt partir un Exprès pour la Cour d'Espagne, avec une relation des nouvelles Découvertes, & un détail de ses propres services. Il demanda en conséquence le titre de Lieutenant pour le Roi dans les pays dont il feroit la conquête, & il commença à faire armer une Flotte pour une nouvelle expédition, dans le dessein d'en donner le commandement à un homme d'une activité & d'une résolution éprouvée. La voix du peuple étoit en faveur de Grijalva, qui avoit déjà donné des preuves de ses sentiments d'honneur & de son habi-

leté : il avoit pour Compétiteur Antonio, & Bernardino Velasquez, proches parents du Gouverneur, ainsi que plusieurs autres Gentilshommes bien appuyés & d'un grand crédit dans l'Isle. Le Gouverneur demuroit irrésolu, craignant l'ambition de ceux dont la capacité étoit reconnue; mais il fut décidé par Amador de Lariz, Trésorier Royal, & par André de Duero, son propre Secrétaire qui lui proposerent leur ami Fernand Cortez, comme un homme très propre pour ce commandement. Ce célèbre Conquérant étoit né à Medelin, Ville de l'Estramadoure, d'une très bonne famille, & avoit reçu l'éducation militaire. Le dessein de ses parens avoit été de l'envoyer en Italie, pour qu'il y servit sous le grand Capitaine Gonsalve de Cordoue : mais quand il avoit été prêt à s'embarquer, il étoit tombé dangereusement malade, ce qui lui avoit fait perdre cette occasion. Il avoit ensuite résolu de tenter la fortune aux Indes Occidentales, où il étoit passé en 1504, avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas de Obando, alors Gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit aussi son

CORTÉZ,

Chap. II.

An. 1518.

C O R T E Z ,

Chap. II.

An. 1518.

parent. Malgré la réception favorable que lui fit ce Seigneur, Cortez s'enuya bientôt de demeurer dans l'inaction, d'autant que l'Isle d'Hispaniola étoit alors totalement réduite, & ayant appris que la guerre étoit ouverte dans l'Isle de Cuba, il obtint la permission d'y passer, & se signala de façon qu'il acquit la réputation d'un vaillant Soldat & d'un habile Officier. Il se faisoit également remarquer par ses autres qualités: sa personne & son esprit insinuant prévenoient favorablement, son caractère étoit des plus aimables, sa conversation charmante, & sa générosité sans bornes. Ses grandes qualités touchèrent le cœur d'une Demoiselle de haute naissance nommée Dona Catherine Suarez Pacheco, que le Gouverneur Velasquez recherchoit lui-même en mariage: mais instruit des progrès du jeune Gentilhomme il en fut tellement irrité qu'il le fit mettre en prison. Cependant l'affaire s'arrangea, & même Velasquez servit de père à la Dame lors de son mariage. Il fut ensuite très lié avec Cortez, auquel il donna la place d'Alcalde, ou de premier Magistrat dans la ville de Saint - Jago,

emploi que l'on ne confioit jamais qu'à des fujets qui s'étoient distingués dans les conquêtes de ces pays.

CORTÉZ,  
Chap. II.

An. 1518.

Fernand Cortez étoit dans cette situation quand ses amis le recommanderent à Velasquez, comme un homme propre à conduire l'entreprise que ce Gouverneur projettoit. Il approuva leur choix, & l'on expédia immédiatement une commission, pour le nommer Capitaine-Général de la flotte, & des pays qu'il pourroit découvrir & soumettre.

Il reçoit une  
Commission  
de Velasquez,  
& part de  
Saint-Jago.

Tous les Compétiteurs de Cortez furent excessivement irrités de sa promotion, particulièrement les parents de Velasquez, qui censurèrent ouvertement la conduite que tenoit le Gouverneur, en confiant une place aussi importante à un homme auquel il avoit fait une injure atroce, & qui disoient-ils, cachoit les dispositions les plus vindicatives sous le masque de la douceur & de la politesse, pendant qu'il employoit l'adresse la plus insinuante à gagner une popularité qui deviendroit certainement dangereuse pour ceux qui auroient encouru son indignation. On rapporte qu'un jour le Gouverneur fût joint par un Bouf-

CORTEZ,  
Chap. II.

An. 1518.

fon, qui lui dit « tu as bien fait, ami Diego, mais il faudra dans peu une nouvelle flotte pour poursuivre Cortez : » raillerie dictée fans doute par ceux qui portoient envie à la fortune du nouveau Général. Tous ces discours ne firent d'abord aucun effet sur Velasquez, & il persista dans sa résolution, pendant que Cortez fit les préparatifs pour son départ. Il employa sa propre fortune & tout ce qu'il pût emprunter pour acheter des provisions, des armes, & des munitions : & il engagea des soldats avec tant de diligence & de succès, qu'en peu de jours, il y en eût plus de trois cents qui prirent parti, attirés par le renom de cette entreprise, & par la réputation de celui qui la commandoit. De ce nombre fut Diego de Ordaz, créature & confident de Velasquez. Il furent embarqués avec les matelots & toutes les provisions nécessaires en dix vaisseaux du port de quatre-vingt tonneaux jusqu'à cent, & le 18 de Novembre 1518 ils mirent à la voile de Saint-Jago de Cuba. En suivant la côte septentrionale de cette Isle, tournant à l'Est, ils arriverent en peu de jours au port de la

Trinité, où Cortez ayant publié son dessein, fut joint par Jean de Escalante, par Pedro Sanchez Farfan, par Gonzalo Mexia, & par d'autres personnes importantes de cet Etablissement, qui furent suivies quelque temps après de Pedro Alvarado, avec quatre de ses frères, & d'Alonzo Davila. Il lui vint aussi de la ville du Saint-Esprit, peu éloignée de la Trinité Alonzo Hernandez Portocarrero, Gonzalo de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velasquez de Léon, parent du Gouverneur, & plusieurs autres personnes de distinction, qui résolurent de suivre la fortune de Cortez. Cependant il étoit à peine parti de Saint-Jago, que ses ennemis renouvelèrent leurs batteries contre lui, & par le secours d'un prétendu Astrologue, ils réussirent enfin à exciter la jalousie de Velasquez, qui envoya immédiatement des couriers à la Trinité, avec ordre à son cousin Francisco Verdugo Alcalde de cette Place, de déposséder juridiquement Cortez de son commandement, ayant révoqué sa commission. Fernand instruit de son dessein consulta ses amis & ses partisans; ils lui déclarèrent avec feu

CORTÉZ,  
Chap. II.

An. 1512.

Velasquez  
revoque sa  
commission.

C O R T E Z,  
Chap. II.

AN. 1518.

qu'ils demeureroient avec lui jusqu'à la dernière extrémité, & comptant sur leur fiélesité, il se rendit auprès de l'Alcalde, auquel il se plaignit de la conduite injurieuse du Gouverneur, l'assurant que ses compagnons étoient si vivement irrités de cet affront qu'il avoit eu beaucoup de peine à les empêcher de commettre quelque acte de violence. Il lui représenta la foiblesse & l'injustice du procédé de Velasquez, qui marquoit une basse jalousie contre un homme qu'il n'avoit aucun sujet de soupçonner; enfin il employa des raisons si fortes pour faire voir le préjudice que causoient l'exécution des ordres du Gouverneur, non-seulement à lui, & à ses compagnons, mais encore aux intérêts de Sa Majesté, que l'Alcalde convaincu, bien loin de faire aucune démarche pour retarder l'expédition, écrivit à Velasquez, pour l'engager à changer de résolution. Son avis fut soutenu des lettres de Diego de Ordaz, ainsi que des autres qui avoient quelque crédit auprès du Gouverneur, & Cortez profita de la même occasion pour se justifier, en lui reprochant avec douceur de s'être laissé gagner par les

suggestions de ses ennemis particuliers.

CORTÉZ,  
Chap. II.

Cependant il résolut de poursuivre son voyage : envoya Pedro de Alvarado par terre avec un parti de soldats pour prendre soin des chevaux & pour lever des recrues dans les Etablissements par lesquels il passeroit, & mit à la voile avec sa flotte pour la Havane. La même nuit le reste des vaisseaux furent séparés de celui qu'il montoit; mais les pilotes ne s'aperçurent de leur erreur qu'au point du jour, & ils se trouverent obligés de continuer leur cours jusqu'à la Havane, où ils furent très bien reçus par Pedro de Barba, qui en étoit Gouverneur sous Velasquez. Ils y demeurèrent plusieurs jours à attendre Cortez, jugerent qu'il avoit péri, & commencerent à délibérer sur le choix d'un autre conducteur : mais l'élection fut heureusement prévenue par l'arrivée de leur premier Capitaine. Son vaisseau avoit donné sur quelques bas fonds près l'Isle Pinos, où il s'étoit tellement enfoncé qu'on avoit été obligé de le décharger sur une petite Isle sablonneuse voisine de l'endroit où il avoit touché, & il s'étoit passé sept

An. 1518.

Il poursuit  
son voyage  
malgré le  
Gouverneur.

jours avant qu'on eût pu le radouber  
& le recharger.

Cortez fut reçu à la Havane aux acclamations de ses gens, & avec autant de politesse que de respect de la part du Gouverneur. Il y fut joint par Francisco de Montejo, qui devint par la suite Lieutenant pour le Roi dans la Province de Yucatan, & par plusieurs autres personnes de marque, ce qui augmenta encore la réputation de son entreprise. Pendant le peu de jours que Cortez fut obligé de demeurer en cet endroit pour compléter son armement, il fit nettoyer & éprouver son artillerie, donna ordre de faire des especes de casaques de coton, semblables à des cottes de maille pour défendre ses gens contre les fleches des Indiens : exerça ses soldats à l'usage des armes à feu & des arcs, ainsi qu'à l'exercice de la pique, & les instruisit à se former en Bataillon, à défilier, à attaquer & à se retirer suivant les methodes les plus en usage dans l'art de la guerre. Au milieu de ces préparatifs, arriva Gaspar de Garnica avec des dépêches pour Pedro de Barba, qui contenoient des ordres exprès pour dépouiller Cortez du

CORTÉZ,  
Chap. II.

AN. 1518.

Velasquez  
donne des ordres pour l'arrêter.

commandement, & pour l'envoyer prisonnier à Saint-Jago sous bonne garde. En même temps il apporta des lettres à Diego de Ordaz, & à Jean Velasquez de Léon, pour qu'ils aidassent le Gouverneur à exécuter ces ordres.

CORTEZ,  
Chap. II.

An. 1518.

Cortez excessivement irrité de cette nouvelle preuve d'extravagance de Velasquez, qui tendoit évidemment à détruire une entreprise pour laquelle lui & ses amis avoient employé toute leur fortune, résolut de se tenir sur ses gardes, & de faire usage s'il étoit nécessaire des forces qu'il avoit à son commandement. Avant que Pedro de Barba se fût déterminé à publier ses ordres, Cortez qui soupçonnoit la fidélité de Diego de Ordaz, à cause des efforts qu'il avoit faits pour être élu Commandant en son absence, le fit embarquer immédiatement sur un des vaisseaux, & lui ordonna de se rendre sans perdre de temps à Guanicanico, Etablissement au-delà du Cap Saint-Antoine, pour y amasser des provisions, & l'attendre en ce lieu, où il se rendroit avec le reste de sa flotte. Ensuite il fit une visite à Jean de Velasquez qu'il attira bientôt

Ils ne sont  
pas exécutés.

dans ses intérêts ; & après avoir pris ces précautions il déclara tout ce qui se passoit à ses gens. Ils furent si indignés contre les ennemis , & marqueroient tant de fureur , que le tumulte ne pût être appaisé jusqu'à ce que Pedro de Barba , qui en craignoit les suites parut avec Cortez , & déclara publiquement qu'il n'avoit nulle intention d'exécuter l'ordre de Velasquez , & qu'il le regardoit comme une injustice évidente. En même temps il renvoya Garnica avec des lettres au Gouverneur , pour lui représenter dans les termes les plus forts la fermentation que cet ordre avoit produite , au danger manifeste de la ville , & pour lui conseiller de regagner Cortez par des actes d'amitié.

Ces mouvements étant appaisés , on ajouta un brigantin à la flotte , & Cortez partagea ses gens en onze compagnies dont il en mit une sur chaque vaisseau. Il nomma pour leurs Capitaines , Jean Velasquez de Léon , Alonzo Hernandez Portocarrero , Francisco de Montejo , Christophe d'Olid , Jean d'Escalante , François de Morla , Pedro de Alvarado , François Saucedo , & Diego de Ordaz , qu'il ne

vouloit pas défobliger. Il se referva le  
 commandement du vaisseau Amiral,  
 & confia celui du brigantin à Ginez de  
 Nortés. Il donna le commandement de  
 l'artillerie à François de Orofco, qui  
 s'étoit signalé dans les guerres d'Italie,  
 & il choisit pour son premier pilote  
 Antoine de Alaminos, qui avoit déjà  
 exercé le même emploi dans les voya-  
 ges de Fernandez & de Jean de Grijal-  
 va. Il donna ensuite les instructions à  
 ses Officiers, & le jour de l'embarque-  
 ment étant arrivé, après une Messe  
 solennelle, à laquelle tous les soldats  
 assisterent, il donna pour Mot *Saint*  
*Pierre*, prenant cet Apôtre pour Pa-  
 tron de son expédition. Pierre de Al-  
 varado fut envoyé à Guanicanico  
 pour y joindre Ordaz, avec ordre de  
 se rendre ensemble au Cap Saint An-  
 toine & d'y attendre la flotte. Les  
 autres navires devoient suivre le vais-  
 seau Amiral, & en cas de séparation  
 Cortez donna pour rendez-vous l'Isle  
 de Cozumel, où il se propofoit de  
 concerter le plan de ses opérations..



## C H A P I T R E I I I.

*Cortez part de Cuba : Descend dans l'Isle de Cozumel : Fait un Traité d'alliance avec le Cacique : Détruit les idoles des Indiens , & délivre un Captif Espagnol , nommé Jérôme d'Aguilar.*

Cortez part  
de la Havane.

An. 1519.

**A**P R È S avoir pris toutes ces mesures , la flotte partit de la Havane le 10 de Février 1519 , avec un vent favorable : mais au coucher du soleil il s'éleva une furieuse tempête , qui mit tous les vaisseaux en désordre. Pierre de Alvarado qui étoit parti pour joindre Diego de Ordaz , voyant au point du jour que la tempête l'avoit chassé si avant dans le Golphe qu'il lui seroit très difficile de regagner le Cap Saint-Antoine , se rendit directement d'accord avec son pilote à l'Isle de Cozumel , où ils trouverent près de la côte une petite ville abandonnée des Indiens , qui avoient pris la fuite à leur approche. Alvarado jeune homme d'un esprit entreprenant qui n'étoit

pas encore guidé par l'expérience & par la prudence, pensa que l'inaction ne convenoit nullement à un Officier, & donna ordre à ses gens d'entrer plus avant dans l'Isle, pour aller à la découverte. A la distance d'une lieue ils trouverent une autre ville abandonnée comme la première, les soldats y prirent quelques provisions, & y pillerent un Temple d'Idoles, d'où ils enleverent des ornemens, & des instrumens pour les sacrifices, composés d'un mélange d'or & de cuivre : mais de peu de valeur. Cette expedition bien loin d'être profitable, le mit dans l'impossibilité de gagner l'amitié & le secours des Indiens & Alvarado fut bientôt convaincu lui-même qu'il avoit manqué de prudence dans sa conduite.

Cortez arriva le lendemain avec la flotte, après avoir envoyé un autre vaisseau porter les ordres à Ordaz, jugeant bien que la tempête avoit empêché Alvarado de gagner le Cap Saint Antoine. Il fut très content de voir que ce jeune Capitaine étoit arrivé en sûreté à Cozumel, mais il le réprimanda publiquement de sa conduite indiscrete, renvoya les trois Indiens qu'il avoit fait prisonniers,

CORTEZ,  
Chap. III.

An. 1539.

Il arrive à  
Cozumel.

CORTEZ,  
Chap. III.

Jan. 1519.

après avoir donné ordre de leur remettre leurs effets, & les chargea de quelques présents pour leurs Caciques en signe de paix & d'amitié.

Les Espagnols resterent trois jours sans camper sur les bords de la mer; on passa les hommes en revue, & l'on trouva qu'ils étoient au nombre de cinq cents huit soldats, cent neuf matelots & ouvriers, outre deux Chapelains, dont l'un étoit le licentié Jean Diaz & l'autre le Père Barthélemi de Olmedo, & cette petite Armée étoit renforcée de seize chevaux. Cette occasion ayant rassemblé tout son monde, Cortez en profita pour faire une harangue publique, dans laquelle après avoir enflammé leur courage & excité leur cupidité par des promesses d'honneur & de richesses, il leur parla des dangers auxquels ils pourroient être exposés, & leur représenta dans les termes les plus forts la nécessité d'agir avec la plus grande unanimité & avec une fermeté inébranlable.

Cette harangue fut interrompue par la vue de quelques Indiens: ils étoient sans armes par petits pelotons séparés, cependant Cortez ran-

gea ses troupes, sans faire battre le tambour, & leur ordonna de rester couverts sous leurs lignes préparés à tout événement. Les Indiens ne voyant aucun signe d'hostilité de la part des Espagnols, s'approcherent peu-à-peu; les plus hardis entrèrent dans le camp & ils y furent si bien reçus qu'ils appellerent leurs compagnons qui suivirent leur exemple, & marquerent tant de confiance & de familiarité en se mêlant avec les soldats qu'on jugea qu'ils étoient accoutumés à converser avec les étrangers. Il est vrai qu'il y avoit dans cette Isle une Idole très réverée des Barbares, qui y venoient en grande troupe de différentes Provinces du Continent, ce qui avoit accoutumé les habitants de Cozumel à la vue des Nations différentes les unes des autres, tant par les mœurs que par le langage & par les habits. Le lendemain, le principal Cacique de l'Isle visita Cortez, qui le reçut très gracieusement, & pendant qu'on s'entretenoit avec lui par le secours d'un Interprète, on entendit un Indien prononcer le mot Castilla: Cortez en demanda l'explication, & il apprit que le Sauvage disoit que les Espa-

gnols ressembloient à certains prisonniers dans le Yucatan, qui étoient nés dans un pays nommé Castille. Il jugea aussi-tôt que ces prisonniers étoient ses compatriotes, & résolut de leur rendre la liberté. Ayant consulté ses hôtes à ce sujet, le Cacique lui dit avec beaucoup de candeur, qu'ils étoient en la puissance de quelques Indiens du premier rang, qui faisoient leur séjour dans le cœur du Yucatan, & que la methode la plus sùre & la plus prompte de leur procurer la liberté seroit d'offrir une rançon, d'autant que si l'on avoit recours aux armes, on courroit risque de les faire massacrer par leurs maîtres. Conformément à cet avis Cortez donna ordre à Diego de Ordaz de faire voile pour la côte de Yucatan suivant les instructions du Cacique; il le chargea d'une lettre pour les prisonniers, & de quelques bagatelles pour les racheter, avec ordre de rester huit jours à attendre les Indiens que le Cacique lui donna pour porter la lettre & pour en rapporter la réponse. Cependant Cortez fit le tour de l'Isle avec ses gens, tant pour connoître le pays, que pour les tenir en action, empê-

cher la licence, & faire voir ses forces & la discipline de ses troupes aux Pélerins, afin qu'ils en parlaient dans leurs différentes nations. Il fut toujours accompagné dans ce voyage par le Cacique, & par un grand nombre d'Indiens, qui lui fournirent des provisions & échangerent de l'or pour des grains de verre, qu'ils croyoient ne pouvoir acheter trop cher.

CORTEZ,  
Chap. III.

An. 1519.

Le Temple de l'Idole, si reverée par les Sauvages étoit à une petite distance de la côte. Le bâtiment étoit de pierre, quarré, d'une affés belle architecture, & l'Idole, nommée Cozumel avoit la figure d'un homme dont l'aspect étoit des plus horribles. On y trouva un grand concours de peuple, qui écoutoit un prêtre distingué par son habillement & qui paroissoit prêcher avec beaucoup de gravité & d'emphase. Cortez, choqué de l'absurdité de ce Culte, dit au Cacique que pour entretenir l'amitié qui subsistoit entr'eux, il falloit nécessairement qu'il renonçât à une Religion aussi diabolique, & qu'il engageât ses sujets à suivre son exemple. Il accompagna ce discours d'argu-

Il fait détruire les idoles.

CORTEZ,  
Chap. III.

An. 1519.

ments si forts en faveur de la Religion Chrétienne, que le Chef confus & intimidé lui demanda la permission d'en communiquer avec ses Prêtres, auxquels il laissoit l'autorité absolue de décider en matiere de Religion. Ils parurent aussitôt devant Cortez : mais informés du sujet pour lequel on les avoit mandés, ils commencerent avec de grands cris à faire des imprécations contre ceux qui auroient l'audace de troubler le culte de leurs Dieux, & dénoncerent la vengeance immédiate du Ciel contre ces novateurs impies. Cortez, sans écouter leurs menaces, donna ordre à ses soldats de démolir l'Autel sur le champ, & de mettre en pieces leur Idole. Les Barbares furent saisis d'étonnement & de frayeur : mais elle se changea bientôt en mépris pour leurs Dieux, quand ils virent que les Chrétiens exécutoient leurs ordres sans qu'il leur en arrivât aucun malheur. Les autres Temples eurent le même sort, à l'exception du lieu principal de leur culte, qu'on purifia de tout ce qu'il avoit d'immonde, & l'on en fit une Chapelle Chrétienne. Le lendemain on y dit la Messe sur le nouvel

Autel , en présence du Cacique & de son peuple , qui assisterent à cette cérémonie avec beaucoup de respect, & de grandes marques de dévotion.

CORTÉZ,  
Chap. III.

An. 1519.

Il délivre  
un Espagnol  
d'esclavage.

Après les huit jours écoulés, Diego de Ordaz revint de Yucatan , sans les prisonniers , & sans les Indiens , qui n'étoient pas retournés dans le temps où ils l'avoient promis. Cortez fut très mécontent du Cacique , jugeant qu'il l'avoit trompé par un faux rapport , pour s'approprier les présents qu'on avoit envoyés pour la rançon. Cependant il ne voulut point faire paroître son ressentiment , ni marquer aucun soupçon : mais il prit congé du Cacique avec beaucoup de politesse & d'apparence de satisfaction , après quoi il se remit en mer, dans l'intention de suivre la même route que Grijalva avoit tenue. Quoiqu'il eût mis à la voile avec un bon vent , il fut obligé le même jour de revenir mouiller à l'Isle , à cause d'un accident arrivé au vaisseau commandé par Jean de Escalante , où il se fit une voie d'eau qui le mit presque à fond avant qu'il pût toucher au rivage. Ce délai , qui parut d'abord un malheur devint un incident très heu-

CORTEZ,  
Chap. III.

An. 1519.

reux, & qui contribua beaucoup à la conquête de la Nouvelle Espagne. Après être restés quatre jours à réparer le dommage, on apperçut un canot qui traversoit le Golphe de Yucatan, & qui venoit directement à l'Isle. Cortez, voyant qu'il étoit plein d'Indiens armés, donna ordre à André de Tapia de se mettre en embuscade près du lieu vers lequel ils ramoient, & de se jeter entre les Indiens & le canot, aussi-tôt qu'ils seroient débarqués, afin de leur couper la retraite. Les Sauvages prirent d'abord la fuite; mais un homme qui étoit avec eux, s'avançant de quelques pas vers les Espagnols, cria à haute voix en langage Castillan: » Je suis » un Chrétien. » Tapia le reçut avec autant de joie que de surprise, & le conduisit au Général avec les Indiens, qui n'étoient autres que les messagers envoyés par Diego de Ordaz sur la côte de Yucatan. Il n'avoit d'habillement que ce qui étoit nécessaire pour la pudeur, & portoit son arc & son carquois sur une épaule. Cortez lui fit beaucoup de caresses; donna des ordres pour l'habiller & le bien traiter, & s'informa ensuite qui il étoit,

&

& par quel accident il se trouvoit réduit à un état aussi misérable. Cet homme répondit qu'il se nommoit Jérôme d'Aguilar; qu'il étoit né à Ecéja, où il avoit reçu l'Ordre de Diacre: que huit ans avant sa délivrance, il avoit fait naufrage sur les bas-fonds nommés *Los Alacranes*, dans son passage de Darien à Saint Domingue: qu'il s'étoit sauvé avec vingt autres dans la chaloupe: qu'ils avoient gagné le rivage de Yucatan, où ils avoient été pris & emmenés dans le pays par les Caraïbes Indiens, dont le Cacique avoit choisi aussitôt les plus gras d'entr'eux pour les sacrifier à ses idoles. Que lui d'Aguilar étoit alors si maigre & si décharné qu'on l'avoit réservé pour un autre festin, & que pour l'engraisser, on lui donnoit une grande abondance de nourriture dans une cage de bois, d'où il avoit eu le bonheur de s'échapper: qu'après être demeuré plusieurs jours dans les champs, sans autre nourriture que celle qui lui étoit fournie par les herbes & par les arbres, il étoit tombé entre les mains de quelques Indiens, qui l'avoient présenté à leur Cacique, qui

---

 CORTEZ,  
 Chap. III.

An. 1519.

CORTEZ,  
Chap. III.

An. 1515.

étoit en guerre avec celui auquel il avoit échapé : que pendant plusieurs années il avoit servi ce maître, beaucoup moins barbare que le premier ; qu'il avoit acquis sa faveur & sa confiance, enforte qu'il lui avoit donné un emploi honorable auprès de sa personne : que le Cacique près de mourir l'avoit recommandé à son fils sous lequel il avoit joui de la même place : que dans une guerre avec les Caciques voisins, il avoit signalé sa valeur & sa conduite de façon à se faire également chérir du Prince & des sujets, enforte que lorsqu'il avoit reçu la lettre de Cortez, il avoit obtenu sa liberté pour récompense de ses services, & avoit donné en son propre nom les présents envoyés pour sa rançon.



## CHAPITRE IV.

An. 1519.

*Cortez part de Cozumel: Il entre dans la riviere de Grijalva: Défait les Indiens: Prend la ville de Tabasco, & remporte une grande Victoire.*

LES Espagnols ayant radoubé leurs vaisseaux, & fait une acquisition aussi importante, partirent pour la seconde fois de l'Isle le 4 de Mars 1519; doublerent la pointe de Catoche qui est la partie la plus orientale de Yucatan, & arriverent dans la rade de Champatan. Cortez avoit dessein d'y faire une descente pour châtier les habitants de l'opposition qu'ils avoient faite à Fernandez de Cordoue & à Grijalva: mais il en fut détourné par les Pilotes, qui lui représenterent que le vent qui étoit favorable pour la poursuite de son voyage, étoit directement contraire au débarquement. Il suivit donc son même cours & gagna la riviere de Grijalva, où il n'y avoit plus lieu de délibérer, puisque le bon traite-

Cortez part  
de Cozumel,

CORTEZ,  
Chap. IV.

An. 1519.

ment que les Espagnols avoient reçu précédemment des Indiens de Tabasco, & l'or qu'on en avoit apporté étoient des motifs auxquels on ne pouvoit résister. On se disposa à entrer dans la riviere; Cortez laissa les gros vaisseaux à l'ancre près de l'embouchure, & embarqua ses soldats tant sur les plus petits que dans plusieurs chaloupes; ensuite dans le même ordre qu'avoit marché Grijalva, il commença à voguer contre le courant, quand il apperçut que les deux côtés de la riviere étoient garnis de canots chargés d'Indiens armés, & soutenus par différents corps qu'on voyoit sur le rivage. Jugeant par leurs cris & par leurs gestes qu'ils venoient en ennemis, il envoya Aguilar dans un canot, comme interprete leur offrir la paix. Ils la refuserent avec insolence, & le Général résolut de châtier leur audace, quoique cette vengeance retardât son grand projet de pénétrer dans les Etats de Montézuma.

Il remporte  
plusieurs vic-  
toires sur les  
Indiens.

Comme on étoit près de la nuit, il jugea à propos d'attendre au lendemain matin pour l'attaque, & cependant ordonna à ses soldats de mettre

leur piquere de coton, de transporter l'artillerie dans les petits bâtimens, & de faire tous les préparatifs nécessaires pour le combat. Aussi-tôt que le jour parut, les bâtimens rangés en demi-lune, s'avancerent en diligence contre les Indiens, qui attendirent leur approche dans le même ordre. Cependant Cortez qui avoit de la répugnance à répandre le sang de ces Sauvages ignorants, envoya une seconde fois Aguilar leur faire des propositions de paix & d'amitié. Ils ne firent aucune réponse; donnerent le signal pour l'attaque, & ramerent avec ardeur étant encore favorisés par le courant, jusqu'à ce qu'ils fussent assés proches pour tirer leurs flèches. Ils en envoyerent un si grand nombre de leurs canots & des deux rivages, que les Espagnols furent dans un grand embarras pour s'en garantir. Cependant après avoir essuyé cette décharge, on y répondit avec tant de succès, que les canots laisserent bien-tôt le passage libre, & que plusieurs Indiens intimidés par la mort de leurs compagnons, se jetterent dans la riviere. Les Espagnols approcherent du rivage, dans un en-

---

 CORTEZ,  
 Chap. IV.

AN. 1519.

CORTEZ,  
Chap. IV.

Ann. 1519.

droit marécageux, couvert de ronces; & les Indiens, qui y étoient en embuscade, renouvelèrent leur attaque avec fureur; ce qui n'empêcha pas Cortez de faire sa descente, & de former son bataillon à la vue des ennemis, quoique leur nombre augmentât continuellement. Il donna ordre à Alonzo d'Avila de marcher avec cent soldats au travers du bois, & de s'emparer de la ville de Tabasco, qui n'étoit pas éloignée du champ de bataille, suivant ce qu'il en avoit appris par ceux qui avoient eu part aux expéditions précédentes. Lorsque cet Officier eut été détaché, Cortez à la tête de ses troupes attaqua cette multitude, & quoiqu'il fût jusqu'aux genoux dans la boue, où il perdit même un de ses souliers, il mit en fuite les Sauvages. Ils disparurent en un instant, dans l'intention de défendre leur ville, ayant découvert la marche de Davila: mais avant qu'ils y arrivassent, Cortez étoit devant la place. Tabasco étoit fortifié par de gros troncs d'arbres enfoncés en terre comme des palissades, avec des intervalles pour donner passage aux flèches. Ces pieux for-

moient une espece de cercle ; mais les deux extrémités au lieu de se rejoindre se couvroient de façon à laisser entre-deux un passage étroit pour l'entrée, qui étoit encore défendue par deux ou trois redoutes de bois. Cortez ayant joint Davila, dont la marche avoit été retardée par les marais & par les lacs, distribua à ses gens des instruments propres à renverser les palissades, & mettant l'épée à la main, il les conduisit à l'attaque. Après avoir reçu une décharge de flèches sur leurs boucliers, ils marcherent aux fortifications, tirèrent leurs armes à feu & leurs flèches par les intervalles, & obligerent bien-tôt les ennemis de reculer, ce qui laissa la liberté de détruire les palissades. Les Espagnols étant ensuite entrés sans difficulté, trouverent les Indiens formés dans les rues, derriere des barricades : mais ils étoient si embarrassés de leur propre nombre, que leur résistance ne fit presque aucun effet. Ils firent leurs derniers efforts dans un espace ouvert, vers le centre de la ville ; mais ils en furent bien-tôt chassés, & ils se retirèrent dans leurs bois en grand dé-

---

CORTEZ,  
Chap. IV.

An. 1519.

CORTEZ,  
Chap. IV.

An. 1519.

fordre. Cortez ne voulut pas les pour-  
 suivre, pour laisser à ses gens le temps  
 de se reposer, & aux Indiens celui  
 de demander la paix. Ce fut ainsi que  
 les Espagnols se rendirent maîtres de  
 Tabasco, qu'ils trouverent bien muni  
 de provisions, quoique les Indiens  
 en eussent enlevé leurs familles & leurs  
 effets. Cette conquête ne couta pas  
 la vie à un seul Chrétien, cepen-  
 dant il y en eut quatorze ou quinze  
 de blessés : mais les Indiens perdirent  
 un grand nombre d'hommes. Les  
 troupes furent logées cette nuit dans  
 trois temples, & le lendemain le pays  
 parut totalement abandonné, sans  
 aucune apparence d'ennemis. Cortez  
 voyant que tout étoit dans le silence  
 & ne présentoit qu'une vaste solitu-  
 de, commença à concevoir des soup-  
 çons sur cette tranquillité. Ses craintes  
 furent confirmées quand il apprit que  
 son interprète Melchior, qu'il avoit  
 amené de Cuba avoit déserté, & il  
 jugea qu'il découvreroit bien-tôt aux  
 barbares le petit nombre des Espa-  
 gnols. Cortez envoya par différen-  
 tes routes Pedro de Alvarado, &  
 François de Lugo, chacun à la tête  
 de cent hommes pour reconnoître

le pays, avec ordre de se retirer, s'ils trouvoient quelque armée en campagne. Le dernier après une heure de marche tomba dans une embuscade, où il fut attaqué de toutes parts avec tant de furie, qu'après avoir formé son petit corps en un bataillon carré très ferré, il auroit immanquablement été accablé par le nombre, si Alvarado qui entendit le bruit des armes à feu, ne fût accouru à son secours, après avoir détaché un Indien de Cuba, pour instruire Cortez de ce qui se passoit. Voyant à mesure qu'il avançoit l'embarras de Lugo, dont les hommes étoient excédés de fatigue, Alvarado tomba sur les Indiens avec tant de résolution, qu'ils prirent la fuite dans la plus grande consternation à cette attaque imprévue. Quand ils furent revenus de leur surprise, ils se reformerent, pour couper la retraite aux deux Capitaines, qui après s'être joints, & avoir fait un peu reposer leurs gens pour les rafraîchir, furent obligés de s'ouvrir un passage au travers d'une multitude de barbares, qui avançoient & reculoient comme les flots de la mer, jusqu'à ce que

CORTEZ,  
Chap. IV.

An. 1519.

Cortez parut à quelque distance ; marchant au secours de ses gens. Alors les Indiens se disperferent & laisserent le champ libre aux Espagnols , qui dans cette action eurent onze hommes de blessés : il n'en mourut que deux ; mais dans la circonstance où ils se trouvoient , cette perte étoit regardée comme considérable.

Quelques prisonniers qu'on avoit faits , ayant été interrogés séparément par Jérôme d'Aguilar , dirent unanimement que les Caciques des cantons voisins avoient été sommés de venir au secours de Tabasco , & que le lendemain il y auroit une forte armée en campagne , pour détruire les Espagnols d'un seul coup. Sur cette information , Cortez assembla un Conseil de ses Capitaines , leur fit part de ce qu'il avoit appris , & demanda leur avis , en leur représentant la foiblesse & l'ignorance des ennemis , ainsi que les suites fâcheuses de tourner le dos devant ces Barbares , qui ne manqueroient pas de publier cette honteuse démarche , ce qui rendroit les Espagnols méprisables dans les pays où ils avoient dessein d'aller. Tous les Officiers convinrent qu'il

falloit nécessairement s'arrêter, & soumettre ce peuple. Cortez fit porter les blessés à bord, ordonna de débarquer les chevaux, de mettre l'artillerie en état, & de tenir tout en bon ordre pour le lendemain, qui étoit la Fête de l'Annonciation. Au point du jour ses gens entendirent la Messe; ensuite ayant donné le commandement de l'Infanterie à Diego de Ordaz; Cortez & les autres Commandants monterent à cheval, & marcherent avec l'artillerie, qu'on ne pouvoit faire aller que très lentement, parce que le terrain étoit plein de fondrières & inégal. Ils arriverent ainsi dans un endroit nommé Cinthla, environ à une lieue de leur quartier, & découvrirent de loin l'armée des Indiens, si nombreuse & si étendue, que les yeux ne pouvoient en voir l'extrémité. Comme la maniere de faire la guerre est presque la même chez toutes les nations de la Nouvelle-Espagne, nous allons décrire leur façon de marcher & de combattre; ce qui en donnera une idée générale au Lecteur pour toute la suite de la Conquête.

Leurs principales armes sont des Description

CORTEZ,  
Chap. IV.

An 1519.

des armées.  
Indiennes.

arcs & des fleches ; leurs cordes sont faites de nerfs d'animaux, ou de bandes de cuir de bêtes fauves tortillées ; faite de fer leurs fleches sont garnies d'os : ils se servent aussi d'une espece de javeline qu'ils lancent quelquefois, & dont ils se servent d'autrefois comme de piques, avec de longues épées de bois garnies de pierres à feu, qu'ils tiennent à deux mains ; & quelques-uns des plus forts portent des massues garnies de même, ainsi que des frondes, dont ils lancent des pierres avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui ne sont portées que par leurs Commandants & par des personnes distinguées, sont des casques de coton piquées, des especes de cuirasses mal construites pour garantir leur poitrine, & des boucliers de bois ou d'écaille de tortue, ornés de plaques de métal. En général tous leurs combattants étoient entièrement nus, le visage & le corps peints de diverses couleurs pour effrayer leurs ennemis, & leurs têtes étoient ornées de plumes, qui s'élevoient en forme de couronnes ; ce qui les faisoit paroître plus grands qu'ils ne

Étoient réellement. Ils avoient pour instruments militaires de gros tuyaux de bois, des cornets, & des tambours de troncs d'arbres creusés qu'on frappoit avec un bâton; ce qui rendoit un son très désagréable. Leurs bataillons sont formés sans aucun ordre: ils ont un corps de réserve pour s'en servir en cas de nécessité; & ils attaquent avec autant de fureur que de promptitude, jettant de grands cris pour épouvanter leurs adversaires. Cependant ils sont partagés en compagnies, commandées par des Officiers, qui ne peuvent les guider dans le combat, où ils ne suivent que les mouvements de la férocité ou de la terreur; ce qui les rend également disposés à charger ou à prendre la fuite.

Telle étoit l'armée, ou plutôt l'inondation d'Indiens qui menaçoit alors les Espagnols. Cortez mit ses troupes devant un terrain élevé, qui couvroit leur arriere-garde; plaça son artillerie dans la situation la plus avantageuse, & s'avança avec ses quinze chevaux au centre d'un bois, d'où il pouvoit se porter aisément de tous côtés, & tomber sur

CORTEZ,  
Chap. IV.

An. 1519a

CORTEZ, l'ennemi, selon que les circonstances  
 Chap. IV. le demanderoient.

An. 1519.

Grande ba-  
 taille où les  
 Indiens sont  
 défaits.

Les Indiens s'étant avancés à la portée du trait, tirèrent leurs fleches, & ensuite attaquèrent avec tant de fureur & d'activité, que les Espagnols ne pouvant les arrêter avec leurs armes à feu & leurs arbaletres, eurent recours à leurs épées, qui furent bien-tôt fumantes du sang de leurs ennemis; & comme les Barbares pressoient vivement, l'artillerie en détruisit des compagnies entières. Cependant ils continuerent leur attaque avec une opiniâtreté qui tenoit du désespoir, cachèrent leur perte, en se ferrant aussi-tôt que les balles avoient fait leur effet, & étoufferent les plaintes & les lamentations des blessés par les cris affreux qu'ils ne cessèrent de faire entendre. Diego de Ordaz, qu'on voyoit partout où sa présence étoit nécessaire, se conduisit en vaillant soldat, & en Capitaine expérimenté; mais le nombre des ennemis étoit si prodigieux, que ses gens avoient beaucoup de peine à conserver leur terrain, lorsque tout-à-coup Cortez sortit du bois, tomba sur le plus épais des

bataillons Indiens, & fit un effet terrible avec sa cavalerie, dont la vue seule jetta l'épouvante parmi les Barbares, qui se trouvant blessés & foulés aux pieds des chevaux, qu'ils regardoient comme des monstres terribles, jetterent leurs armes & prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Diego de Ordaz, jugeant de ce qui se passoit par la foible résistance de leur avant-garde, qui commençoit à reculer, s'avança à la tête de son infanterie, & chargea ce grand corps avec tant de résolution, qu'il se fit bientôt jour jusqu'à l'endroit d'où Cortez & ses Capitaines avoient chassé les ennemis. Ils commencerent leur retraite en bon ordre, sans cesser de combattre; mais les Espagnols les poussant avec une nouvelle ardeur, ils prirent enfin la fuite dans la plus grande confusion, laissant plus de huit cents hommes tués sur le champ de bataille. En remportant cette victoire sur quarante mille Indiens, les Espagnols n'eurent que deux hommes de tués & soixante-dix blessés. Quelques efforts que l'envie ait pu faire pour diminuer la gloire de cette action, elle mérita certainement l'hon-

CORTEZ,  
Chap. V.

An. 1519.

neur qu'on lui fit, en bâtissant dans le même endroit où elle se passa, une Eglise dédiée à Notre-Dame de la Victoire; & ce fut aussi le nom de la première ville que les Espagnols bâtirent dans cette Province.

## C H A P I T R E V.

*Cortez fait la paix avec le Cacique.  
Il reçoit Dona-Marina en présent :  
Il se rembarque sur la côte occidentale, & arrive à Saint Jean d'Ulua.*

Les Indiens demandent & obtiennent la paix. Ils donnent des femmes en présent.

LE lendemain Cortez se fit amener deux ou trois Officiers Indiens, qui étoient prisonniers, & les trouvant saisis de frayeur, il les traita avec bonté, les remit en liberté, & leur fit présent de quelques bagatelles. Cette marque d'humanité fit tant d'effet, que quelques heures après plusieurs Indiens vinrent au quartier, chargés de vivres du pays, d'oiseaux & d'autres provisions envoyées par le principal Cacique de Tabasco, qui faisoit des propositions de paix par le ministère de ces Ambassadeurs. Je-

Tôme d'Aguilar fit remarquer que  
 c'étoit des gens de basse condition,  
 & que l'usage en semblables occa-  
 sions, étoit d'envoyer des personnes  
 d'un rang distingué, sur quoi Cortez,  
 malgré le désir qu'il avoit de conclure  
 la paix, ne voulut pas les admettre  
 en sa présence; mais il les renvoya  
 à leur Cacique, & lui fit dire que  
 s'il désiroit son amitié, il devoit la  
 faire demander par des personnes  
 plus convenables. Le Chef Indien,  
 reconnoissant sa faute, envoya le len-  
 demain trente de ses principaux Offi-  
 ciers, ornés de leurs plumes & de leurs  
 joyaux, & accompagnés d'une suite  
 d'Indiens, qui apportèrent un autre  
 présent au général des Chrétiens.  
 Cortez, jugeant qu'il étoit nécessaire  
 en cette occasion de cacher son af-  
 fabilité, prit une contenance grave  
 & sévère; & accompagné de ses  
 Officiers donna audience aux Ambaf-  
 sadeurs. Ils commencerent par le par-  
 fumer avec beaucoup de soumission,  
 s'excusèrent de la guerre qu'ils avoient  
 entreprise, & demanderent la paix  
 avec les plus vives instances. Après  
 les avoir écoutés avec une réserve  
 affectée, Cortez leur dit les raisons

---

 CORTEZ,  
 Chap. V.

An. 1519.

CORTEZ,  
Chap. V.

An. 1519.

qu'il avoit d'être mécontent de leur conduite; cependant il accorda l'effet de leurs demandes, & leur fit présent de quelques bagatelles; enforte qu'ils retournerent auprès du Cacique, très contents du succès de leur négociation. Cortez reçut ensuite la visite du Cacique en personne, accompagné de tous ses Officiers & de ses parents, & suivi d'un présent d'habillemens de coton, de plumes & de quelques pieces d'or à bas titre d'un travail admirable. Il fut reçu à bras ouverts: la paix fut parfaitement rétablie, & pour marquer sa confiance en Cortez, il donna ordre à ses sujets de retourner à Tabasco, & d'obéir aux Chrétiens en tout ce qu'ils leur commanderoient. Il revint le lendemain avec un présent de femmes Indiennes pour servir les Chrétiens, en leur préparant des vivres de toutes sortes, & en leur faisant du pain avec les grains du pays. Il y en avoit une entr'autres d'une beauté extraordinaire, qui fut depuis baptisée sous le nom de Marina, & servit beaucoup dans la conquête du Mexique, comme nous le verrons par la suite. Cortez dit

alors au Cacique & à ses Chefs qu'il étoit sujet & Officier d'un Prince très puissant ; que s'ils vouloient aussi devenir ses sujets, il les rendroit très heureux, & les convertiroit à la Religion Chrétienne, dont ils n'avoient encore aucune connoissance. Les Indiens répondirent qu'ils s'estimeroient heureux d'obéir à un Monarque, dont la grandeur & la puissance paroissoient si évidemment dans la valeur de ses sujets ; mais ils gardèrent plus de réserve sur l'article de la Religion, & parurent plutôt disposés à recevoir un nouveau Dieu, qu'à en abandonner aucun de leurs anciens.

Les Pilotes pressoient pour le départ de la flotte, qui auroit pu souffrir d'un plus long séjour en cet endroit ; & l'on décida que l'embarquement se feroit le Dimanche des Rameaux. Cortez donna ordre d'élever un Autel, & de le couvrir de branchages en forme de chapelle, voulant y célébrer cette fête avant de remonter sur ses vaisseaux. Les Indiens aidèrent ses gens avec la diligence la plus officieuse, le Cacique & ses Officiers accompagnant tou-

CORTEZ,  
Chap. V.

An. 1519.

Cortez ar-  
rive à S. Jean  
d'Ulua. His-  
toire de Dona-  
na Marina.

CORTEZ,  
Chap. V.

An. 1519.

jours le Général Espagnol ; le Dimanche matin , on bénit les rameaux avec les cérémonies ordinaires , & on les distribua aux soldats. Ils marcherent en procession avec tant de marques de modestie & de dévotion , que les spectateurs Indiens frappés de leur piété s'écrierent dans leur langue : « il faut que ce Dieu soit » Grand , puisque de si vaillants hommes lui rendent tant de respect ». Après la messe , Cortez prit congé des Indiens devenus ses amis , ayant confirmé la paix de la maniere la plus solemnelle : le lendemain il mit à la voile , & suivit la côte occidentale jusqu'à ce qu'il fût à la vue de la Province de Guazacoalco , & qu'il eût découvert l'Isle-des-Sacrifices : il vit aussi , sans s'y arrêter , Rio de Banderas ; continua son cours ; & le Jeudi-saint à midi , il arriva à Saint-Jean d'Ulua. Aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre entre l'Isle & le continent , il vit deux grands canots , de ceux qu'on appelle Pyrogues , chargés d'Indiens de la côte voisine , qui s'avançoient vers ses vaisseaux. Lorsqu'ils furent à une petite distance du vaisseau Amiral , ils commen-

cerent à parler dans une langue que d'Aguilar ne put entendre ; ce qui chagrina beaucoup Cortez , parce qu'il jugea que le défaut d'un interprète feroit un grand obstacle au succès de son entreprise. La femme , que nous nommerons à l'avenir Donna-Marina , jugeant de sa peine par ses regards , dit à d'Aguilar en langue de Yucatan , que ce peuple parloit le langage du Mexique , & qu'il demandoit une audience au Général , de la part du Gouverneur de cette Province. Cortez , très content de voir qu'elle les entendoit , ordonna qu'ils vinssent à bord pour remplir leur commission. Cette femme , suivant ce qu'on en apprit , étoit fille d'un Cacique : s'étant trouvée dans sa jeunesse en une place sur les frontières de Yucatan , elle y avoit été prise par la garnison des Mexicains ; ce qui lui avoit donné occasion d'apprendre la langue de ce peuple : ensuite , soit qu'elle eût été vendue , soit par les événements de la guerre , elle étoit devenue esclave du Cacique de Tabasco , qui en fit présent à Cortez ; & ce Général l'attacha à ses intérêts en la prenant pour con-

---

CORTEZ,  
Chap. V.

An. 1519.

CORTEZ,  
Chap. V.

An. 1519.

cubine. Elle avoit de grandes qualités, apprit en peu de temps la langue Castillane, & donna au vainqueur du Mexique un fils, qui fut nommé Dom Martin Cortez, & créé Chevalier de Saint Jacques à cause de l'illustre naissance de sa mere. N'étant pas encore assez instruite dans la langue Espagnole, elle expliqua à d'Aguilar dans celle de Yucatan, ce que disoient les Mexicains; & cet interprete le rendit en Castillan à Cortez. Au moyen de cette double interprétation, ils firent entendre que Pilpatoe, Gouverneur, & Teutile, Capitaine Général de cette Province pour l'Empereur Montézuma, les avoient envoyés, pour savoir à quel dessein les Espagnols étoient venus sur cette côte, & pour leur offrir tout ce qui pouvoit leur être nécessaire dans la suite de leur voyage. Cortez, après leur avoir fait présent de quelques bagatelles, & leur avoir fait servir une collation Espagnole, leur répondit qu'il venoit comme ami, & qu'il verroit les deux Gouverneurs, dont il espéroit recevoir autant de politesse qu'ils en avoient marqué l'année précédente à quelques-uns de sa nation.

## C H A P I T R E V I.

*Cortez descend à terre, & fait faire des retranchements pour mettre ses hommes à couvert : Il donne audience à deux Officiers de México : envoie un présent à Montézuma, & reçoit un message de ce Prince.*

**L**E lendemain, jour du Vendredi-saint, les Espagnols étant descendus le matin avec leurs chevaux & leur artillerie, Cortez donna ordre aux soldats de couper des fascines, & de fortifier leur camp, dans lequel il fit faire un nombre suffisant de huttes, ou de barraques pour les garantir de l'ardeur excessive du soleil. Ils furent tous à couvert en très peu de temps, parce que Teutile envoya, pour les aider, un grand nombre d'Indiens, qui furent d'un grand service pour couper des pieux avec leurs instruments garnis de pierres tranchantes, & ensuite pour les enfoncer & les entrelacer de branches & de feuilles de palmier. Ils apporte-

Cortez fait  
faire des hut-  
tes pour se  
gens.

CÔRTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

rent aussi un grand nombre de provisions, & des couvertures de coton pour mettre sur les barraques où logerent les Officiers. Ces attentions de la part de Teutile, qui, avec un gros corps de troupes, étoit occupé à établir la domination de Montézuma sur quelques endroits nouvellement conquis, venoient en grande partie de la terreur occasionnée chez les Indiens par les succès des Espagnols à Tabasco, contre une armée si considérable de leurs compatriotes.

Malgré ces liaisons d'amitié avec les naturels du pays, Cortez se tint toujours sur ses gardes; & il n'y eut rien de nouveau jusqu'au jour de Pâques; il fut alors visité par Teutile & Pilpatoe accompagnés d'une suite nombreuse, & il les reçut avec autant d'apparat, entouré de ses Officiers & de ses soldats. Après les premiers compliments, Cortez les conduisit à une grande baraque qui servoit de chapelle, parce que c'étoit l'heure du Service Divin; & la Messe y fut célébrée avec toute la solemnité possible, au grand étonnement des Indiens, qui tous marquoient dans leur contenance la plus grande apparence  
de

de dévotion. Après l'Office ils retournerent aux quartiers du Général, où ils furent traités avec autant d'abondance, que de splendeur; & à la fin du repas, Cortez leur dit par son interprete, qu'il étoit chargé de traiter avec l'Empereur Montézuma, de la part de Dom Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, sur des affaires de grande importance, non-seulement pour sa propre personne & pour son état; mais aussi pour le bonheur de ses sujets; que par cette raison il étoit nécessaire que lui Cortez se rendît auprès de l'Empereur, & qu'il espéroit qu'il y feroit reçu avec la civilité & la considération dues à la grandeur du Monarque, dont il étoit le Ministre.

Les Chefs, entendant cette déclaration, changerent de contenance; & avant de lui répondre, ils donnerent ordre à leurs Indiens d'apporter un présent de provisions, de belles étoffes, de plumes de diverses couleurs, & une grande boîte, qui contenoit plusieurs pieces d'or curieusement travaillées. Teutile se tournant vers Cortez, le pria d'accepter ce petit présent de deux esclaves

---

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

Il demande  
que Montézu-  
ma lui donne  
une audience.

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

de Montézuma, qui avoient ordre de recevoir les Etrangers qui viendroient sur la côte; mais il ajouta qu'il le prioit de ne pas songer à exécuter son dessein, d'autant qu'il étoit très difficile de parler à leur Prince, & qu'il lui conseilloit en ami de s'en défister, avant que l'expérience lui eût appris le danger d'une telle entreprise. Cortez repliqua avec quelque chaleur, que les Ministres ne devoient pas prendre sur eux-mêmes de donner des conseils en semblables occasions, sans en avoir reçu des ordres exprès; qu'il étoit de leur devoir d'informer Montézuma de son arrivée, de son Ambassade, & de la résolution où il étoit de le voir, d'autant qu'il ne quitteroit pas le pays sans remplir les intentions du Roi qu'il représentoit.

Les Chefs Indiens, confondus par sa fermeté, le prièrent instamment de demeurer dans ses quartiers jusqu'au retour d'un messager envoyé à Montézuma, l'assurant qu'ils auroient soin de fournir tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de ses soldats. Pendant cette conférence, quelques peintres Méxicains s'occupoient

à tracer sur des toiles de coton qu'ils avoient préparées à cet effet, les vaisseaux, les soldats, les armes, les chevaux & l'artillerie pour l'envoyer à Montézuma. Ces peuples n'avoient pas l'usage des Lettres; & cette méthode étoit la seule dont ils se servoient pour transmettre leurs idées sans le secours de la parole. Pour rendre leurs descriptions plus intelligibles, ils y joignoient d'endroits en endroits certains caractères, qui paroissoient destinés à expliquer ces peintures, qui n'étoient nullement méprisables, ni pour le dessin, ni pour le coloris. C'est ainsi qu'ils conservoient le souvenir des faits anciens, & qu'ils faisoient passer à la postérité les annales de leurs Rois.

Cortez voyant leur ouvrage, & informé de leur intention, remarqua que ces images tranquilles n'ex-  
 primoient pas la valeur de ses soldats; il ordonna aussitôt à ses gens de faire l'exercice, & de charger l'artillerie, pendant que lui & ses Capitaines étant montés à cheval, commencerent à escarmoucher, & à faire tous les mouvements militaires. Les Indiens, voyant des animaux

CORTEZ,  
 Chap. VI.

An. 1519.

Cortez es-  
 voye des pré-  
 sents à l'Em-  
 pereur.

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

qu'ils croyoient très féroces, obéir avec autant de souplesse à leurs cavaliers, marquerent le plus grand étonnement, & jugerent qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans ceux qui les faisoient agir avec tant d'aisance & de dextérité: mais quand sur le signal on fit une décharge des armes à feu, & ensuite de l'artillerie, ils furent tellement confondus & épouvantés du bruit, du feu & de la fumée, que quelques-uns tomberent à terre, que d'autres prirent la fuite avec la plus grande frayeur; & que ceux qui demeurèrent sembloient attachés à leurs places, tant ils étoient saisis de terreur & d'admiration. Cortez dissipa leurs craintes, en les assurant que ce n'étoit que des divertissemens, dont ils ne recevroient aucun dommage. Alors les peintres commencerent à représenter les Espagnols en ordre de bataille, les chevaux dans les différentes attitudes qu'ils avoient remarquées pendant l'exercice, & l'artillerie jettant le feu & la fumée. Ensuite Cortez conduisit les deux Gouverneurs dans sa baraque, leur donna quelques joyaux d'Espagne, & pré-

para pour Montézuma un présent composé de plusieurs miroirs polis, d'une chemise de toile de Hollande, d'un bonnet de velours cramoisi orné d'une médaille d'or, & d'une chaise de tapisserie; ce que les Indiens regarderent comme un présent digne d'un Empereur.

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

Teutile & Pilpatoe paroissant très satisfaits de la magnificence des Espagnols, prirent congé d'eux, se retirèrent à quelque distance; & tinrent une consultation, dans laquelle ils convinrent que Pilpatoe demeureroit en ce lieu pour observer les actions de ces Etrangers. Aussi-tôt ses gens commencerent à bâtir des barraques, & l'on vit en peu d'heures un village considérable dans la plaine: mais pour que les Espagnols n'en prissent aucun ombrage, il envoya dire à Cortez, que la raison qui les faisoit demeurer étoit pour prendre soin de ce qu'ils pouvoient avoir besoin, & pour fournir des provisions à ses troupes. Fernand jugea bien de la vérité de leurs intentions; mais il résolut aussi de dissimuler, ce qui lui procura de grands avantages, parce que la crainte d'être découverts les

Montézuma refuse de lui accorder la permission d'aller à México.

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

rendit très exacts à fournir tout ce qui lui étoit nécessaire. Teutile retourna dans ses quartiers, d'où il fit partir des messagers pour apprendre à Montézuma ce qui se passoit; il lui envoya en même temps les peintures qu'il avoit fait faire, & les présents de Cortez, en priant l'Empereur de lui donner ses ordres avec la plus grande diligence. Le Souverain du Mexique avoit un grand nombre de couriers, distribués sur les principales routes, & choisis entre les plus légers des Indiens qu'on formoit à cet état dès leur enfance. On donnoit des récompenses tirées du trésor public à ceux qui arrivoient les premiers en un lieu marqué; leur principale école étoit dans le grand Temple de Mexico, où il y avoit une idole au sommet avec cent vingt marches de pierre pour y monter, & on adjugeoit le prix à celui qui arrivoit le premier aux pieds de cette figure. Ces couriers étoient relevés à chaque ville, comme nos chevaux de poste; & ils faisoient la plus grande diligence, parce que chacun étoit succédé par un autre avant d'avoir eu le temps d'être fatigué, de façon

que rien n'arrêtoit la vîteſſe de ces fortes de courſes. On en vit bien la preuve par le retour de la réponſe de México , qui arriva en ſept jours , quoique la diſtance de cette ville à Saint - Jean - d'Ulva fût de ſoixante lieux par le chemin le plus court. Le meſſage de Montézuma fut apporté aux quartiers par Teutile avec le préſent de ce Prince , ſur les épaules de cent Indiens. Il étoit compoſé de robes de cotton très fines , d'une grande quantité de plumes & de curioſités auſſi de plumes , diſpoſées avec tant d'art , qu'elles repréſentoient des figures naturelles , imitées dans la plus grande perfection , d'un grand nombre d'arcs , de fleches & de boucliers , d'une grande plaque d'or repréſentant le ſoleil relevée en boſſe , d'une autre d'argent qui repréſentoit la lune , de quantité de pierres précieufes , des colliers d'or , des anneaux , des pendants d'oreille , avec d'autres ornemens du même métal , qui repréſentoient des bêtes & des oiſeaux d'un travail admirable. Lorſque toutes ces pieces eurent été arrangées par ordre ſur des nattes de feuilles de palmier , Teutile ſe tour-

---

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

CORTEZ,  
Chap. VI.

An. 1519.

nant vers Cortez, lui dit par les interprètes, que le Grand Empereur Montézuma lui envoyoit ces choses par reconnoissance de son présent, & comme une marque de sa considération pour son Monarque; mais qu'il n'étoit ni convenable ni possible qu'il pût alors le recevoir à sa Cour. Teutile fit ses efforts pour adoucir ce refus, en lui représentant la difficulté des chemins, & le caractère sauvage des Indiens, qui ne manqueroient pas de prendre les armes pour s'opposer à sa marche. Cortez qui ne vouloit pas céder si facilement, reçut le présent avec le plus profond respect; & répondit d'un ton ferme, que malgré tout le désir qu'il pouvoit avoir de marquer sa déférence aux volontés de Montézuma, il croiroit manquer à ce qu'il devoit à l'honneur de son Roi, s'il retournoit sans avoir exécuté ses ordres, & qu'il insistoit toujours pour être admis à l'audience de l'Empereur. Après cette déclaration, il congédia les Indiens avec un nouveau présent, leur promit d'attendre quelque temps au même endroit pour recevoir une seconde réponse de Montézuma à sa

demande, & il les assura en même temps qu'il seroit très fâché d'être obligé d'avancer plus loin sans sa permission. Cependant il donna ordre à François de Montéjo de parcourir la côte pendant dix jours avec deux vaisseaux, en suivant le même cours qu'il avoit tenu l'année précédente avec Grijalva, afin de reconnoître les villes sans débarquer; de chercher quelque port ou baye où les vaisseaux pussent être plus en sûreté contre le vent de Nord qui souffloit alors, & de chercher aussi quelque endroit où ses gens pussent être mieux que dans leurs premiers quartiers, dont le terrain sablonneux les exposoit à la chaleur excessive des rayons réfléchis du Soleil, & à la persécution des Mosquitoes ou Cousins qui les incommodoient excessivement.

La persévérance de Cortez irrita Montézuma, qui dans le premier mouvement de sa colère se proposa de détruire d'un seul coup ces insolents étrangers, qui osoient disputer contre ses volontés; mais quand les premiers transports furent passés, il changea de résolution, & sa fureur se tourna en chagrin & en conster-

Embarras  
& consternation de Montézuma.

nation. Il tint des conseils particuliers avec ses Ministres & ses parents ; fit faire des sacrifices publics dans les temples , & marqua dans toute sa conduite , tant de trouble & de confusion , que ses sujets commencerent à parler sans aucune réserve de la ruine prochaine de son empire, des signes & des présages qu'on prétendoit avoir eu de sa destruction.

## C H A P I T R E V I I .

*Montézuma est embarrassé par la persévérance de Cortez : il lui envoie un second présent , & lui fait donner ordre de quitter ses côtes : Cortez appaise adroitement les murmures de ses gens.*

Etat du Mé-  
xique à l'arri-  
vée de Cor-  
tez.

L'EMPIRE du Mexique étoit alors dans le zénith de sa gloire : il comprenoit toutes les provinces & les pays connus de l'Amérique septentrionale , & plusieurs petits Rois ou Caciques étoient tributaires de Montézuma , dont la domination avoit d'étendue plus de cinq cents

lieues de l'orient à l'occident, & en quelques endroits environ deux cents du midi au nord, dans un pays très peuplé, riche & fertile. Cet empire, dont les commencements avoient été très foibles, s'étoit élevé à ce haut degré de puissance & de grandeur dans l'espace de cent trente ans, que les Méxicains avoient employé à soumettre tous leurs voisins. Ils furent d'abord gouvernés par un chef militaire; mais dans la suite de leurs conquêtes, ils se choisirent un Roi, & ce choix tomba toujours sur celui qui étoit le plus estimé pour sa valeur, sans autre égard à la succession héréditaire que de donner la préférence au sang royal, quand il ne se trouvoit pas de compétiteurs d'un mérite plus distingué. Dans les commencements, la conduite des Monarques étoit réglée par la justice: mais à mesure que leur puissance & leur domination s'étoient accrues, elle avoit dégénéré en tyrannie & en oppression.

Montézuma, second du nom, & onzième Empereur du Mexique étoit né du sang royal; il s'étoit signalé dans sa jeunesse en plusieurs guerres,

Histoire de  
Montézuma.

CORTEZ,  
Chap. VII.

An. 1519.

ce qui lui avoit acquis la réputation d'un vaillant Capitaine, & lui avoit inspiré l'ambition de monter sur le trône. Pour y parvenir, il revint à la cour; & quoiqu'il fût naturellement d'un caractère sombre, ainsi que son nom le marquoit dans la langue du pays: il eut l'art de gagner la popularité, & de faire paroître un grand zèle pour sa religion, ce qui eut tant de succès, que le trône étant devenu vacant, il fut unanimement élu pour y succéder. Après avoir ainsi rempli son projet, il renonça à son affabilité; changea tous les usages de la cour; força les nobles de lui rendre les services les plus bas, & imprima tant de terreur & de crainte à ses sujets, qu'ils n'osoient lever les yeux en sa présence, & qu'ils regardoient sa personne comme sacrée, & au-dessus de la nature humaine. Sa tyrannie & son orgueil occasionnerent plusieurs revoltes: mais aucune des provinces rebelles ne put résister à la force de ses armes, excepté celles de Michoacan, Tlascala & Tebeaca, & même il déclara qu'il ne vouloit pas les soumettre parce qu'elles lui fournissoient des

prisonniers pour les sacrifier à ses Dieux. Lorsque Cortez arriva sur la côte, il y avoit quatorze ans que ce Prince portoit la couronne : mais il avoit passé la dernière année dans le trouble & la consternation, causés par des prodiges prétendus qui avoient suivi la dernière expédition de Grijalva, & qu'on disoit qui présageoient la ruine de l'empire. On avoit vu pendant la nuit une comète *que la frayeur rendoit* affreuse ; il parut dans le jour des exhalaisons enflammées, le lac de México se déborda avec la plus grande impétuosité, quoique le temps fût calme & sec, & le peuple s'imagina avoir entendu des voix lamentables en l'air, qui prédisoient la fin de la Monarchie. Les Indiens rapportoient diverses circonstances encore plus étonnantes : mais il paroît qu'elles n'avoient d'autre fondement que leur propre crainte & leur superstition. Cependant ces signes & ces présages, dont quelques-uns pouvoient avoir été inventés ou augmentés par les mécontents, firent une impression très profonde dans l'esprit de Montézuma, & découragerent tellement ses Conseillers, que lorsqu'il vint

CORTEZ,  
Chap. VII.

An. 1519.

un second message de Cortez, ils se jugerent perdus, sans savoir à quelle opinion s'arrêter. Les uns prétendoient qu'il falloit traiter ces étrangers comme des ennemis de leurs Dieux & de leurs patries, disant que les présages avoient été envoyés pour les avertir de prévenir leur ruine, & de se tenir sur leurs gardes : d'autres par crainte ou par modération croyoient qu'on devoit recevoir les Espagnols avec respect & vénération, comme des créatures d'une espece supérieure, qui avoient déjà donné des preuves fatales d'un courage étonnant, & d'une puissance invincible, soutenue par les tonnères & la foudre du ciel. Montézuma après avoir écouté tous leurs débats, résolut de prendre un parti moyen, & envoya un nouveau présent à Cortez avec un message pour lui ordonner de quitter la côte ; mais il se détermina en cas de refus à lever une puissante armée, & à agir contre lui avec toutes ses forces.

Second présent de Montézuma : nouveau refus de recevoir Cortez.

Pendant que la cour de México étoit occupée de ces délibérations, François de Montéjo, que Cortez avoit envoyé visiter la côte, revint

de sa course, & lui rapporta qu'il avoit trouvé à quelques lieues au Nord une ville, nommée Quiabislan, située dans un terrain fertile, & bien cultivé, près d'une grande baye, où les vaisseaux seroient en sûreté. Cortez songeoit à transporter ses quartiers en cet endroit, quand sa résolution fut suspendue, par l'arrivée de Teutile & de ses Capitaines, qui vinrent comme la première fois avec leurs petites castolettes, où ils faisoient bruler de la gomme-Copal. Après la cérémonie du parfum, ils lui offrirent le second présent de Montézuma, semblable au premier, mais en plus petite quantité, & ils y joignirent quatre pierres vertes qui paroissoient des émeraudes, pour être présentées au Roi d'Espagne, comme des joyaux d'une valeur inestimable. Lorsque les présents eurent été reçus, on fit à Cortez une injonction expresse, pour que lui & ses compagnons quittassent le pays sans délai, & comme il insistoit toujours à faire de nouveaux efforts pour voir le Monarque en personne, Teutile faisant un mouvement de colere & de confusion, lui dit que jusqu'alors Montézuma l'avoit traité

CORTEZ,  
Chap. VII.

An. 1519.

comme son hôte, mais qu'il ne devoit attribuer qu'à lui-même s'il le regardoit à l'avenir en ennemi : après quoi il tourna le dos, & se retira brusquement sans vouloir attendre de réponse. Cortez voyant ce départ précipité, donna ordre de doubler les gardes, & le lendemain il trouva un changement considérable, qui commença à causer quelque inquiétude à ses gens. Les Indiens qui avoient coutume de leur apporter des provisions s'étoient retirés, & il n'en paroissoit plus un seul dans tout le pays.

Mécontentement des Espagnols. Adressé de Cortez.

La crainte de la disette fit naître le mécontentement entre les soldats, & il fut fomenté par quelques amis de Diego de Velasquez, qui leur insinuerent que Cortez suivoit avec une ambition démesurée un projet pernicieux, qui se termineroit inmanquablement par sa destruction & par celle de ses compagnons, à moins qu'il ne retournât à Cuba pour rétablir sa flotte, & pour renforcer son armée, trop foible pour une entreprise aussi importante. Cortez n'ignoroit pas leurs murmures : mais ayant appris par ses amis que le plus

grand nombre étoit pour lui, il se montra aux mécontents. Diego de Ordaz qui parloit en leur nom lui dit avec quelque chaleur, & en s'écartant des bornes du respect, que leurs forces n'étant nullement proportionnées au dessein de soumettre un aussi puissant empire, il étoit temps de retourner à Cuba, où il pourroit être renforcé par Diego de Velasquez, qui par le devoir de sa place étoit autorisé à prendre des mesures convenables pour le succès d'une aussi grande entreprise.

Cortez, quoique très irrité de l'insolence de ce discours, répondit avec la plus grande modération; que ceux qui se plaignoient s'ennuyoient sans doute de la bonne fortune, puisqu'on avoit jusqu'alors éprouvé une suite non interrompue de succès, au-delà de ce que les espérances les plus flatteuses pouvoient promettre, & prouva ce qu'il avançoit par leur bonheur à Cozumel, & par leur victoire de Tabasco. Cependant il leur dit qu'il n'avoit aucune envie de contraindre ses soldats; & que puisqu'ils refusoient de marcher, il feroit immédiatement les préparatifs nécessaires

CORTEZ,  
Chap. VII.

An. 1519.

pour son retour à Cuba. Après cette déclaration, qui ne pouvoit manquer d'imposer silence à Diego de Ordaz & à son parti, Cortez publia son dessein de retourner, & donna ordre aux Capitaines de s'embarquer avec leurs compagnies respectives, pour être prêts à mettre à la voile le lendemain matin. Pendant qu'il amusoit le public par cette prétendue résolution, ses émissaires, suivant les instructions qu'il en avoit données, commencerent à exercer leur éloquence parmi les soldats, leur faisant remarquer avec une feinte colere, qu'ils avoient été trompés par Fernand Cortez, qui, contre sa promesse de former un établissement dans ce pais, étoit prêt à l'abandonner, malgré leurs succès inespérés. Ils ajouterent que s'il étoit dans la résolution de renoncer à cette entreprise, il pouvoit se retirer avec ses amis, & qu'ils trouveroient quelque autre Gentilhomme qui prendroit le commandement. Ces insinuations furent répandues avec tant d'art, qu'elles ramenerent un grand nombre de ceux qui avoient suivi le parti contraire, & les clameurs s'éleverent à un tel degré,

que quelques-uns des amis de Cortez furent obligés de s'entremettre pour appaiser le trouble qu'ils avoient eux-mêmes excité. Voyant qu'ils étoient les maîtres des esprits, ils ne leur laisserent pas le temps de se refroidir, & ils les conduisirent directement à Cortez, auquel ils représentèrent : que les soldats étoient prêts à se mutiner sur l'ordre qu'il avoit donné de se rembarquer, parce qu'ils le jugeoient contraire au sentiment des autres Capitaines, & absolument indigne du courage Espagnol, qui ne peut être ébranlé par aucun danger, ni par aucunes difficultés. Cortez, transporté de joie de la réussite de cet expédient répondit, qu'il avoit sans doute été mal informé par quelques-uns de ceux qui avoient le principal intérêt aux succès de son entreprise, puisqu'ils l'avoient assuré que tous les gens jettoient de grands cris contre la poursuite de son projet : que n'ayant pris la résolution de retourner que par complaisance pour ses soldats, il resteroit avec d'autant plus de satisfaction qu'il les trouvoit également bien disposés pour le service de leur Roi & de leur patrie : mais

---

 CORTEZ,  
 Chap. VII.

An. 1519.

CORTEZ,  
Chap. VIII.

An. 1519.

que la guerre convenant peu à des gens qui s'y engageoient contre leur propre inclination, il auroit soin de fournir incessamment des vaisseaux pour transporter à Cuba tous ceux qui ne voudroient pas s'attacher à sa fortune. Cette réponse fut reçue avec des acclamations & des applaudissemens universels, & ceux qui n'en furent pas satisfaits se trouverent obligés de renoncer à leur mécontentement, ou au moins de le dissimuler.

## C H A P I T R E V I I I .

*Cortez forme un établissement, auquel il donne le nom de Villa-rica de la Vera-Cruz: Il reçoit une nouvelle Commission de ses gens; envoie tous ses vaisseaux à Quiabistan, & s'avance par terre vers cette place: Il entre dans Zempoalla, & fait alliance avec le Cacique.*

Le Cacique de Zempoalla envoie une députation à Cortez.

C E fut dans ces circonstances que Cortez reçut cinq députés du Cacique de Zempoalla, dont le pays étoit voisin, avec des offres

d'alliance & d'amitié, qu'il accepta volontiers comme une faveur particulière du Ciel, puisqu'elle arrivoit dans le temps où il étoit abandonné par les Méxicains. Sa satisfaction fut d'autant plus grande qu'il apprit que ce Cacique étoit sur le chemin du lieu où il avoit résolu de transférer ses quartiers, & il fut informé avec autant de joie que ce Prince, quoique tributaire de Montézuma, détestoit ce Monarque à cause de son orgueil & de sa cruauté, ce qui fit juger à Cortez qu'il pourroit former un parti des mécontents qui serviroit beaucoup à faciliter ses succès. Il renvoya les députés avec des présents, & des assurances d'amitié pour le Cacique, qu'il promit de visiter en allant à Quiabiflan.

CORTEZ,  
Chap. VIII.

An. 1519.

Cependant ayant résolu de concert avec ses amis, d'établir une forme de gouvernement dans le nouveau Continent, Alonzo Fernandez Porto-car-rero, & François de Montéjo furent choisis pour Alcaldes; Alonzo Davila, Pierre & Alonzo de Alvarado, & Gonzalo de Sandoval furent établis Corrégidors; Jean de Escalante & François Alvarez Chico eurent les

On établit  
une juridic-  
tion.

**CORTEZ**,  
Chap. VIII.

An. 1519.

places de Lieutenant Criminel & de Procureur Général. Ceux-ci choisirent un Secrétaire du Conseil & d'autres bas Officiers; firent le serment ordinaire de se conduire suivant les regles de la justice, & conformément à leur devoir envers Dieu & le Roi; commencerent l'exercice de leurs fonctions avec les solemnités ordinaires; & donnerent à leur établissement le nom de Villa-rica de la Vera-cruz, nom qui demeura à l'endroit où ils se fixerent par la suite, ce premier établissement ayant d'abord été ambulat.

Cortez remet la Commission de Velasquez au nouveau Conseil.

L'intention de Cortez, en établissant ce Conseil, fut de se soustraire à la dépendance incommode de Velasquez, à laquelle il avoit jusqu'alors été soumis. Le lendemain de cette institution, les Membres s'étant assemblés, sous prétexte de régler ce qui étoit nécessaire pour l'augmentation & le soutien de ce nouvel établissement, Cortez demanda à y être admis; & après avoir rendu ses respects aux Magistrats il leur dit, qu'avant d'entrer dans la considération d'aucune autre affaire, il étoit nécessaire de donner la sanction à l'au-

torité du Commandant sur lequel toutes leurs espérances étoient fondées. Il leur déclara avec franchise, qu'il n'avoit point d'autre titre que celui qui venoit de Vêlasquez; leur dit qu'ils favoient que depuis longtemps il s'étoit soustrait aux ordres de ce Gouverneur; qu'il ne prétendoit pas cacher la foiblesse de son titre, & qu'il étoit résolu de mettre le Commandement entre leurs mains, afin qu'ils pussent en qualité de représentants de Sa Majesté, procéder à l'élection d'un Général; ajoutant que de son côté il n'avoit d'autre désir que de voir la réussite de cette entreprise, & qu'il prendroit, avec la résignation la plus parfaite, la pique d'un soldat de la même main dont il avoit tenu le bâton de Général. Il jeta ensuite sa commission sur la table, baïsa son bâton, le remit aux Alcaldes, & se retira dans sa baraque, comme un simple particulier.

Cette affaire ayant été concertée, le Conseil reçut unanimement sa démission; mais avec la même unanimité, il fut décidé que Cortez seroit déclaré Général de l'armée, avec une nouvelle

Il en reçoit  
une nouvelle  
du Conseil.

CORTEZ,  
Chap VIII.

AN. 1519.

commission qui lui seroit expédiée au nom du Roi, pour demeurer dans toute sa force jusqu'à ce que la volonté de Sa Majesté fût connue. Le peuple ayant été assemblé par le Crieur public, on lui fit part de la résignation de Cortez, & de la résolution du Conseil: tous en marquerent la plus grande joie, & ils se rendirent aussi-tôt aux quartiers de Fernand avec les Alcaldes & les Corregidors, où ils lui déclarèrent que la ville de Villa-rica, au nom du Roi Dom Charles, du consentement & avec l'approbation des habitants, l'avoit choisi & nommé en plein Conseil, pour Général de l'armée de la Nouvelle-Espagne, & qu'on le requeroit & lui ordonnoit dans tous les cas où il seroit nécessaire, d'exercer les fonctions de cette place pour le bien public & le service de Sa Majesté.

Il fait mettre les mutins aux fers.

Cortez accepta le commandement avec les marques du plus profond respect, & il commença alors à régler toutes choses avec une satisfaction intérieure, & une sécurité qui fit le plus grand effet pour la discipline des troupes. Cependant les amis de Vélasquez en marquerent leur mécontentement

mécontentement avec un éclat indiscret : ils firent leurs efforts pour invalider l'autorité du Conseil : déclarerent ouvertement contre l'ambition de Cortez ; parlerent avec mépris de ceux qui étoient attachés à ses intérêts ; & avec le souffle de la calomnie, ils commencerent à allumer le feu de la dissension, qui auroit eu bientôt les suites les plus funestes pour l'expédition, si Cortez, voyant que les moyens de modération étoient infructueux, ne l'eût éteint d'un seul coup, par une démarche qui prouva la grandeur de son courage & de sa pénétration. Il ordonna que Diégo de Ordaz, Pierre Escudero, & Jean Vélasquez de Leon fussent arrêtés publiquement, conduits à bord du vaisseau & mis aux fers ; & voyant que cet emprisonnement imprimoit la terreur aux troupes, il déclara d'un ton absolu, qu'il poursuivroit contre eux la procédure, même jusqu'à les punir de mort, comme des féditieux & des perturbateurs de la paix publique. Il continua cette affectation de sévérité, durant quelques jours, pendant lesquels il ne voulut pas per-

CORTÉZ,  
Chap. VIII.

Ann. 1519.

CORTEZ, mettre qu'ils vissent personne; mais  
Chap. VIII. ensuite il leur permit la communica-

An. 1519.

tion avec leurs amis, & donna aussi ordre à quelques-uns de ses confidants de leur parler. Ils réussirent à les amener à la raison; Cortez parut s'appaiser, & il se concilia si bien leur affection, que par la suite ils lui furent attachés avec une fidélité, & même avec une amitié inaltérable.

Il se met en route pour Quiabillan.

Après avoir fait toutes ces dispositions & pris toutes ces mesures, Cortez donna ordre aux vaisseaux de faire voile pour la baye de Quiabillan, où il résolut de se rendre lui-même par terre. Après quelques heures de marche, il arriva à la rivière de Zempoalla, que les soldats passèrent dans des canots, les chevaux étant obligés de nager. Ensuite l'armée trouva quelques maisons entièrement abandonnées & dégarnies de tous leurs effets, quoique les habitants eussent laissé dans les Temples plusieurs idoles, avec leurs instrumens garnis de pierres à feu, & les déplorables restes des victimes humaines, qui excitoient en même tems l'horreur & la compassion. Les Espagnols y trouverent aussi trois ou

quatre livres Méxicains faits de longues peaux, ou toiles vernies partagées en feuillets, sur lesquels étoient peints des hieroglyphes & des caracteres qui exprimoient les mysteres de leur religion.

CORTEZ,  
Chap. VIII.

An. 1519.

Les Européens, après avoir placé des corps-de-garde & des sentinelles, passerent la nuit dans ces maisons vuides: le lendemain ils continuerent leur marche par un chemin battu qui tournoit du côté du couchant, en les éloignant du rivage. Ils ne rencontrerent personne pendant toute la matinée; mais étant entrés dans quelques prairies très agréables, ils y trouverent douze indiens, chargés de poules & de pains que le Cacique de Zempoalla envoyoit en présent à Cortez en l'invitant de venir dans sa ville, où il avoit fait préparer des quartiers pour les Chrétiens. Le Général renvoya six de ces Indiens pour marquer sa reconnoissance de l'hospitalité de leur Chef, & il retint les autres pour lui servir de guides jusqu'à la ville, dont ils lui dirent qu'ils étoient éloignés d'une journée de chemin. On fit halte la nuit dans un petit village, où les Espagnols furent très bien re-

Il arrive à  
Zempoalla  
où il est très  
bien reçu.

CORTEZ,  
Chap. VIII.

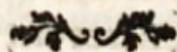
An. 1519.

cus par les habitants, qui étoient très pauvres; & le lendemain ils reprirent la route de Zempoalla, suivant la direction de leurs guides. Cependant ils marcherent avec la plus grande précaution, parce que Cortez doutoit toujours de la sincérité des Indiens. Le soir ils approcherent de la ville, d'où vingt habitants bien habillés à leur maniere sortirent pour recevoir Cortez, & lui firent des excuses de leur Cacique, que des infirmités naturelles empêchoient de sortir de sa maison. La ville située entre deux rivieres étoit grande, d'une très belle apparence, & bâtie de pierre, avec les maisons enduites d'une espece de ciment fort éclatant, qui paroissoit si brillant à quelque distance, qu'un des coureurs de l'armée retourna en criant que les murs en étoient d'argent. Les places & les rues étoient remplies d'une grande multitude de peuple que la curiosité y avoit attiré; & lorsque les Espagnols entrèrent, le Cacique parut à la porte de son palais, soutenu par quelques-uns de sa noblesse; car il étoit si excessivement gras, qu'il ne pouvoit se tenir debout, ni marcher.

Il avoit pour habillement un manteau de très beau cotton, orné de différens joyaux ; portoit des pendants aux oreilles & aux levres ; & quand on l'apporta pour saluer Cortez, sa figure parut si pesante & si ridicule, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à garder la gravité, qui fait le caractère de leur nation. Cependant il parloit très bien ; & après avoir salué son hôte sur son arrivée, avec des compliments, où l'on trouva autant d'élégance, que de marques de considération, il l'engagea à se reposer de son voyage ; & lui dit qu'il iroit le voir dans sa maison, où ils traiteroient à loisir de leurs communs intérêts. Les troupes se retirèrent dans les quartiers qu'on leur avoit préparés : c'étoient des cours quarrées, où il y avoit un grand nombre d'appartemens ; & elles y trouverent des vivres en abondance, avec tout ce qui leur étoit nécessaire. Le Cacique envoya au Général un présent en or, & diverses curiosités, qui pouvoit valoir deux mille pezos ; ensuite il se rendit en personne à son quartier porté dans une chaise sur les épaules des principaux de sa famille.

Cortez alla au devant de lui, accompagné de ses Capitaines; & après s'être retiré dans un appartement particulier avec ce Prince, & ses interpretes, il commença à lui parler de la grandeur du Roi d'Espagne, dont il étoit Ambassadeur, & lui dit; que l'objet de son voyage étoit de réparer les injustices, de punir la violence, & d'embrasser la cause de la justice & de la raison. Il toucha adroitement ce sujet pour exciter le ressentiment de l'Indien contre Montézuma, afin de connoître peu-à-peu quels avantages il pourroit retirer de son indignation. A peine eut-il prononcé ces mots que le Cacique changea de couleur, & commença à soupirer, comme un homme qui craint de découvrir le sujet de son affliction: mais bientôt son ressentiment l'emportant sur toute autre considération, il éclata par les lamentations les plus animées, disant; que lui & tous les Caciques voisins gémissent sous la tyrannie de Montézuma, qui opprimoit ses tributaires, & se faisoit adorer de ses sujets, comme s'il eût été un de leurs dieux. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, pour engager Cortez

dans une querelle avec un aussi puissant Monarque, dont les forces étoient si grandes, qu'il étoit impossible de leur résister; mais il dit qu'il ne pouvoit s'empêcher de se plaindre avec ses amis de l'oppression fâcheuse qu'il étoit forcé de souffrir. Cortez lui répondit, que dans une cause juste les Espagnols feroient peu d'attention à la puissance de Montézuma; mais que pour le présent, il étoit en marche pour se rendre à Quiabiscan, où tous ceux qui recevroient quelque injustice, ou souffriroient quelque oppression le trouveroient toujours prêt à faire cesser le sujet de leurs plaintes, & qu'il pouvoit, en attendant, assurer ses amis & ses confédérés qu'il entreprendroit volontiers leur défense. Tel fut le sujet de leur conversation, après laquelle le Cacique se retira très satisfait, & Cortez ne le fut pas moins, dans l'espérance d'une puissante alliance, qui fortifieroit ses intérêts pour l'exécution de son projet.



CORTEZ,  
Chap. IX.

AN. 1519.

## CHAPITRE IX.

*Cortez arrive à Quiabiflan : Il arrête les Commissaires de Montézuma : Etablit une étroite alliance avec les Caciques Indiens : Bâtit la Ville de la Vera-cruz ; & reçoit une Ambassade de l'Empereur du Mexique.*

Cortez arrive à Quiabiflan.

**L**ORSQUE l'Armée fut prête à marcher, on trouva quatre cents Indiens de charge, nommés en langage du pays *Tamenes*, pour porter le bagage & les provisions, & pour aider à conduire l'artillerie. Le pays est agréable & fertile, en partie couvert d'arbres, & en partie cultivé en champs de grains. Les Espagnols passerent la nuit dans un petit village abandonné des habitants, le lendemain ils arriverent à Quiabiflan. Cette ville étoit forte par sa situation sur une éminence de roc, qui la rendoit d'un accès très difficile : cependant les Espagnols y entrèrent sans trouver aucune opposition : ils ne rencontrerent d'abord personne dans les

rués : mais quand ils furent arrivés à une place où étoient les Temples, quinze Indiens bien équipés se présentèrent avec leurs cassolettes de parfums, marquant leur frayeur par les signes de la plus basse soumission. Cortez donna ordre de les bien traiter, & leur fit présent de quelques grains de verre; alors reprenant leurs esprits, ils lui dirent que leur Cacique s'étoit retiré pour éviter la guerre: qu'il n'avoit voulu ni refuser de le recevoir, ni confier sa personne à des gens armés qu'il ne connoissoit pas, & que rien n'avoit pu empêcher les habitants de suivre son exemple; que pour eux ils étoient demeurés pour savoir les intentions de ces étrangers: mais que présentement qu'ils étoient convaincus de leurs dispositions honorables & pacifiques, ils en feroient part aux fugitifs, qui reviendroient tranquillement dans leurs demeures, & les serviroient avec autant de fidélité que d'obéissance. En effet quelques familles revinrent dès la même nuit, & en peu de temps la ville fut remplie de tous ses habitants. Peu de jours après le Cacique revint lui-même, & fut introduit par celui

CORTEZ,  
Chap. IX.

An. 1519.

de Zempoalla, qui fit de magnifiques excuses pour son ami: la conversation tomba sur le despotisme de Montézuma, contre lequel le Cacique de Quiabiflan déclama avec beaucoup d'aigreur, le traitant de monstre, qui non-seulement les appauvrissoit par les taxes qu'il leur imposoit: mais encore leur enlevoit leurs femmes & leurs filles, dont il faisoit ruisseler le sang sur les autels de ses Dieux, après avoir sacrifié leur honneur par toutes fortes d'abominations. Son discours fut interrompu par la vue de trois Indiens qui leur dirent quelque chose à l'oreille d'un air effrayé: alors les deux Caciques changerent de couleur, & se retirèrent promptement avec des marques de crainte & de confusion. Cette inquiétude étoit causée par l'arrivée de six Commissaires de Montézuma, qui passerent par les quartiers des Espagnols en grande pompe, ornés de plumes & de pendants, & accompagnés d'un grand nombre de Domestiques ou Officiers inférieurs, qui les rafraîchissoient avec des éventails de plumes. Cortez alla à sa porte pour les voir, & ils passerent avec tant d'insolence & de regards

méprisants, que les soldats irrités les en auroient chatiés à l'instant, si leur Général ne les en avoit empêchés, se contentant d'envoyer Donna Marina, bien accompagnée, pour savoir le sujet de leur arrivée. Il apprit par son rapport qu'après avoir établi leur demeure dans une maison de la ville, ils avoient fait citer les Caciques à comparoître devant eux; qu'ils les avoient réprimandés fort durement d'avoir reçu des étrangers ennemis de leur Roi, & qu'ils leur avoient demandé outre le tribut ordinaire, vingt Indiens pour être sacrifiés à leurs Dieux, en expiation du crime qu'ils avoient commis.

Cortez sur cette information, donna ordre à quelques soldats d'amener les Caciques en sa présence, leur dit qu'il favoit la demande inhumaine des Commissaires, & qu'il ne souffriroit pas qu'ils y obéissent. Ensuite il leur ordonna d'assembler dans le moment leurs troupes, d'arrêter les Mexicains & de laisser le reste à sa conduite & à sa prudence. Ils furent d'abord effrayés de cette proposition, & refuserent absolument d'y obéir: mais Cortez ayant renouvelé ses ordres

CORTEZ,  
Chap. IX.

An. 1519.

Il fait arrê-  
ter les Com-  
missaires de  
Montezuma.

d'un ton absolu & sans replique, ils les exécuterent aussi-tôt sur les Ministres de Montézuma, qui furent attachés par le col dans une espece de Pilori de bois, qui leur causoit autant de douleur que de chagrin, à la joie infinie du peuple, qui demandoit qu'on leur fit souffrir la mort des traîtres, ou qu'ils fussent sans perdre de temps sacrifiés à leurs Dieux. Cortez ne voulut pas accorder leur demande, quoiqu'il en fût pressé par les Caciques; mais après s'être assuré des Méxicains par une forte garde de soldats Espagnols, il se retira dans ses quartiers, pour réfléchir sur quelque moyen de sortir de l'embarras où il se trouvoit plongé. Il ne vouloit pas rompre ouvertement avec Montézuma; & d'un autre côté, il regardoit comme un point de la plus grande importance de soutenir & augmenter le parti qu'il avoit déjà formé contre ce Prince: enfin il résolut de se conduire de façon à s'en faire un mérite auprès de l'Empereur du Mexique, sans que les Caciques pussent avoir lieu de croire qu'il étoit froid ou lent à soutenir leurs intérêts. En conséquence de ses réflexions, il fit venir

secrètement à minuit deux des prisonniers ; les traita avec bonté ; leur dit qu'ils étoient en liberté, & que comme ils ne la recevoient que de lui seul, ils pouvoient assurer leur Prince qu'il feroit ses efforts pour la rendre également à leurs compagnons, & pour faire sentir aux Caciques l'imprudence de leur conduite : qu'il ne désiroit que la paix, & qu'il vouloit mériter par ses égards & ses respects pour leur Empereur, que ce Prince répondît à ses vues par les attentions dues à l'Ambassadeur d'un Monarque aussi puissant que l'étoit le Roi d'Espagne. Les Mexicains entendirent cette déclaration avec autant d'étonnement que de plaisir : mais n'osant se mettre en chemin, dans la crainte d'être tués ou pris, les soldats Espagnols les conduisirent jusqu'à la baye, & une des barques les transporta hors du district de Zempoalla. Le matin les Caciques vinrent trouver Cortez, fort troublés de l'évasion des deux prisonniers : il marqua beaucoup de surprise & de chagrin à cette nouvelle ; les blâma de leur peu d'attention & de vigilance ; mais pour qu'un semblable accident n'arrivât

CORTÉZ,  
Chap. IX.

AN. 1519.

CORTÉZ,  
Chap. IX.

AN. 1519.

pas à l'avenir, il leur dit qu'il vou-  
loit prendre sur lui-même le soin  
de garder les autres, & il les fit aussitôt transporter sur ses vaisseaux, où par ses ordres secrets ils furent très bien traités. Ainsi sans perdre la confiance des Caciques, il obligea Montézuma, dont la puissance étoit si grande qu'il ne vouloit pas s'attirer imprudemment son ressentiment.

Il forme une  
ligue avec les  
Caciques  
voisins.

La renommée de la modération & des bienfaits des Espagnols envers leurs alliés se répandit bien-tôt dans tous les districts voisins, & les Caciques de Zempoalla & de Quiabiskan, firent part à tous leurs amis du bonheur dont ils jouissoient sous la protection de cette nation invincible, qui les avoit délivrés de l'esclavage & de l'oppression. Le peuple croyoit en général que les Dieux étoient venus pour lancer le tonnerre contre Montézuma, & le nom de liberté retentissoit de toutes parts avec tant de charmes pour des cœurs opprésés, qu'en peu de jours, Cortez reçut à Quiabiskan plus de trente Caciques des montagnes qu'on voyoit de loin, & qui étoient habitées par des Hordes nombreuses d'un peuple rustique.

nommé *Totonaques*. Ils lui firent leur soumission; jurèrent fidélité au Roi d'Espagne; & promirent d'aider Cortez avec une armée nombreuse d'Indiens contre la tyrannie de Montézuma.

CORTEZ,  
Chap. IX.

An. 1519.

Après avoir formé cette confédération, qui fut confirmée de la manière la plus solennelle, ces chefs se retirèrent chacun dans le lieu de sa demeure. Fernand Cortez résolut alors d'établir sa communauté de Villa - rica de la Vera - cruz, qui jusqu'alors avoit suivi son armée, quoique c'eût été avec tous les réglemens qui conviennent à une République. Dans cette vue, il choisit une plaine entre Quiabiflan & la mer, dans un terrain fertile, bien arrosé & abondant en bois nécessaires pour les bâtimens. On commença par fonder une Eglise, & les plus habiles Ouvriers Espagnols, aidés de l'industrie & de l'habileté des Indiens, éleverent en peu de temps des maisons pour former une ville entourée d'un mur de terre, assés fort pour la défendre contre toutes les méthodes d'attaquer en usage dans ce pays.

Il fonde la  
ville de la Ve-  
ra-cruz.

Montézuma informé que le Cacique

An. 1519.

de Zempoalla, qui étoit un homme suspect, avoit reçu les étrangers dans sa ville, résolut d'assembler ses troupes, non-seulement pour châtier ce tributaire rebelle; mais aussi pour marcher en personne contre les Espagnols, dans le dessein de les sacrifier à ses Dieux. Ses préparatifs pour cette entreprise furent prévenus par l'arrivée des deux Indiens que Cortez avoit mis en liberté. Ils rendirent compte de leur emprisonnement, du traitement favorable que leur avoit fait le Général Espagnol, & du message dont il les avoit chargés. La colere de Montézuma s'apaisa; il résolut d'avoir encore recours à la négociation, pour détourner Cortez de son dessein, & de lui envoyer une nouvelle ambassade & un nouveau présent, d'autant que malgré son orgueil, il se rappelloit toujours avec frayeur les présages sinistres du Ciel, & les réponses fâcheuses des oracles qu'il avoit consultés.

Nouvelle  
ambassade de  
Montézuma.

L'établissement & la forteresse de la Vera-cruz étoient presque totalement achevés quand son ambassade y arriva. Elle étoit composée de deux neveux de l'Empereur, accompagnés

de quatre anciens Caciques pour servir de conseil à leur jeunesse & pour suppléer à leur défaut d'expérience. Leur suite étoit magnifique : les présents consistoient en or , en plumes & en coton , qui pouvoient valoir deux mille piéces de huit , & le message adressé à Cortez portoit : Que Montézuma , informé de l'insolence des deux Caciques qui avoient commis un si grand outrage contre ses Officiers , étoit résolu de venir en personne les châtier : mais que ne voulant pas rompre avec les Espagnols , parce qu'il avoit l'obligation à leur Capitaine de la liberté de ses deux Officiers , il demandoit qu'ils quittassent les territoires de ces chefs rebelles , afin de ne pas courir le risque d'être enveloppés dans leur châtimement ; que leur Général mît en liberté ceux qui étoient encore prisonniers , & qu'il renonçât au dessein d'aller à México , d'autant que les dangers & les obstacles qui accompagneroient un tel voyage étoient absolument insurmontables. Cortez reçut avec respect les Ambassadeurs & les présents : ordonna de mettre à terre les quatre Officiers

C O R T E Z ,  
Chap. IX.

An. 1519.

emprisonnés, & les rendit aux ambassadeurs. Il leur dit en même temps qu'il étoit très satisfait d'avoir cette occasion de marquer ses égards pour l'Empereur; que sans vouloir soutenir l'insolence des Caciques, il la croyoit en quelque sorte excusable à cause de l'extravagance des Officiers, qui, non contents d'exiger le tribut ordinaire, avoient de leur propre autorité demandé vingt Indiens pour leurs sacrifices, proposition d'une cruauté si diabolique, qu'elle n'avoit pu manquer de choquer les Espagnols, instruits dans une autre religion, qui enseigne la plus grande piété & les plus grands égards pour la nature humaine: que se trouvant obligés aux Caciques qui l'avoient reçu, & lui avoient fourni les choses nécessaires dans leurs territoires, après que Teutile & Pilpatoe l'avoient abandonné d'une façon si désobligeante, il ne pouvoit s'empêcher d'intercéder en leur faveur auprès de Montézuma, d'autant plus que ces Caciques ainsi que les Tonaques montagnards étoient alors d'une manière particulière sous sa protection. Il ajouta que lorsqu'il auroit le bonheur

de paroître en la présence de l'Empereur, il lui communiqueroit l'objet important de son ambassade, & qu'il ne faisoit aucune attention aux obstacles & aux dangers, qui servoient seulement à enflammer la résolution des Espagnols, accoutumés à trouver leur gloire au milieu des plus grandes difficultés. Ce fut avec cette réponse ferme, & quelques présents de bagatelles Castillanes, que Cortez renvoya les ambassadeurs; fort peu satisfaits de son opiniâtreté: mais cette même raison augmentoit sa réputation parmi les Indiens, & ils étoient pleinement persuadés que ce Commandant étoit quelque divinité puissante, puisque l'orgueilleux Montézuma sollicitoit son amitié par tant de présents & de marques de soumission.

CORTÉZ,  
Chap. IX.  
An. 1519.



CORTEZ,  
Chap. X.

An. 1519.

## C H A P I T R E X.

*Cortez fait une expédition à Zempazingo : Il réconcilie les habitants de cette ville avec ceux de Zempoalla : Il détruit les idoles de ces derniers, & change leur temple en une Eglise de Chrétiens : Il retourne à la Vera-cruz, & envoie des dépêches en Espagne.*

Cortez marche à Zempazingo, trompé par les Zempoalles. Il détruit les idoles de ces derniers.

QUELQUE temps après, le Cacique de Zempoalla se rendit à la Vera-cruz, & dit à Cortez, que le temps étoit venu de défendre le pays contre les Méxicains, dont quelques troupes étoient arrivées à Zempazingo, place forte, éloignée de deux journées : qu'ils avoient déjà fait des excursions dans son district, où ils avoient détruit des champs de grains, & commis plusieurs autres actes d'hostilité. Cortez jugea qu'il devoit protéger ses nouveaux alliés, & qu'il étoit nécessaire de jeter la terreur dans l'armée de Montézuma, dont il pensoit que c'étoit quelques partis

avancés ; il demanda au Cacique de lui donner des Indiens de charge pour le bagage & l'artillerie , & après avoir fait toutes les dispositions nécessaires , il se mit aussi-tôt en marche , à la tête de quatre cents Espagnols. En passant par Zempoalla , il fut joint par deux mille Indiens armés , que le Cacique avoit assemblés pour servir sous lui dans cette expédition. La même nuit , il mit ses troupes en quartier dans quelques maisons à trois lieues de Zempazingo , & le lendemain après midi , il découvrit la ville , située sur le penchant d'une petite colline , entre des rochers escarpés , qui cachotent une partie des bâtimens , & en rendoient l'accès très difficile. Cependant les Espagnols surmonterent cette difficulté sans trouver aucune résistance , & ils se préparoient à attaquer la place de plusieurs côtés en même temps , quand ils furent prévenus par une députation composée de huit anciens prêtres , couverts de manteaux noirs , plissés & fourés autour du col avec une espece de Capuchon pendant , qui servoit dans l'occasion à garantir leur tête du froid. Ces vénérables

CORTEZ,  
Chap. X.

Ann. 1519.

ambassadeurs dont les longs cheveux étoient excessivement mêlés par le sang coagulé des victimes humaines, & qui en avoient également le visage & les mains couverts, s'approcherent du Général, avec les marques de la plus basse soumission. Ils demanderent d'un ton lamentable & suppliant par quelle offense ces pauvres habitants s'étoient attiré l'indignation d'un peuple si fameux par sa clémence & par sa bonté ? Cortez répondit, qu'il n'avoit aucun dessein de nuire aux habitants ; mais qu'il étoit venu châtier les soldats Méxicains en quartier dans leur ville, parce qu'ils avoient infesté les territoires de ses amis. Sur cette déclaration les prêtres repliquerent, que les troupes Méxicaines qui étoient en garnison à Zempazingo, s'étoient retirées dans leur pays, aussitôt qu'elles avoient appris l'emprisonnement des Officiers de Montézuma à Quiabiskan : qu'il avoit été trompé par les fausses suggestions des Zempoalles leurs anciens ennemis, qui avoient inventé cette fable pour le rendre l'instrument de leur vengeance. Cortez reconnut aussitôt la vérité de ce qu'ils lui disoient, par la con-

fusion & par les excuses frivoles des Officiers de Zempoalla : piqué de cette tromperie , qui faisoit tort à sa pénétration , il envoya après les Indiens , qui avoient déjà commencé à piller , & à faire des prisonniers : on les amena en sa présence chargés de butin , & suivis des misérables habitants , qui par leurs cris demandoient justice. Il ordonna aux Zempoalles de délier leurs Captifs , & de rendre ce qu'ils avoient pris à ceux qui en étoient les vrais propriétaires , après quoi il dit publiquement aux Capitaines en termes fort durs , qu'ils avoient mérité la mort en osant l'engager par tromperie à être l'instrument de leur vengeance. Cependant il se laissa appaiser par les instances de ses propres Officiers , qu'il avoit eu soin de prévenir , quoique dans la vérité , il n'eût pas osé agir , pour ne pas perdre l'amitié de ses nouveaux alliés. Après avoir ainsi réprimandé les Zempoalles , il leur donna ordre d'aller loger hors de la ville , où il entra lui-même avec ses Espagnols , & il y fut reçu comme libérateur. Il fut visité par le Cacique , accompagné de quelques autres du voisinage , & ils se recon-

CORTÉZ,  
Chap. X.

An. 1519.

nurent volontiers pour sujets du Roi d'Espagne. Il s'appliqua ensuite à apaiser les différens de ces Indiens & de ceux de Zempoalla, qui avoient commencé par les disputes sur le partage de leurs districts, & qui étoient depuis montés au plus haut degré d'animosité. Il résolut de les réconcilier, & s'étant ainsi acquis de nouveaux amis, il retourna à la Vera-cruz, après avoir beaucoup augmenté son crédit & sa réputation par la réussite de cette expédition, qu'il avoit entreprise avec trop de crédulité, en quoi il fit voir qu'il étoit un très habile politique, puisqu'il savoit tourner ses propres fautes à l'avantage de ses desseins.

A son retour, il trouva le Cacique de Zempoalla, qui l'attendoit à quelque distance de sa ville, avec une grande abondance de provisions pour rafraîchir son armée; Cortez reconnut par la confusion de la harangue & de la contenance de ce chef qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue: mais le Général Espagnol l'assura qu'il n'en conservoit aucun ressentiment. Ils se rendirent ensemble à la ville, où le Cacique lui  
 avoit

avoit préparé un présent de huit jeunes Vierges très parées, entre lesquelles étoit sa propre nièce, & il pria Cortez de la prendre pour femme, afin de cimenter leur amitié par les liens du sang. Le Général le remercia avec de nouvelles marques d'affection de cette preuve de sa sincérité & de son attachement : mais il lui dit qu'il n'étoit pas permis à un Espagnol d'épouser une femme d'une religion différente de la sienne, & il faifit cette occasion de déclamer contre l'idolâtrie & la superstition avec plus de zèle que de prudence. Vers le même temps les Zempoalles s'étoient rassemblés pour une de leurs fêtes les plus solennelles, afin de la célébrer par un sacrifice de sang humain. Ils l'avoient exécuté avec les cérémonies les plus horribles, les malheureuses victimes avoient été coupées en pièces, & on en avoit vendu les morceaux au peuple comme une nourriture sacrée. Cortez informé de cette inhumanité, fut tellement transporté d'indignation, qu'oubliant tout autre motif, il donna ordre à ses soldats de prendre les armes, & de lui amener le Cacique avec tous ceux qui

CORTEZ,  
Chap. X.  
An. 1519.

avoient coutume de l'accompagner. Il se rendit avec eux au temple, suivi de ses troupes; mais les prêtres informés de son approche se jetterent aux portes, d'où ils appellerent le peuple à la défense de leurs Dieux, en jetant des cris épouvantables. Quelques troupes d'Indiens armés, dont ils s'étoient pourvus en cas de trouble, occuperent aussi-tôt les avenues du temple; mais Cortez voyant les habitants assemblés en grand nombre, leur fit crier à haute voix par Donna Marina, qu'à la premiere flèche qu'on tireroit, il feroit égorger le Cacique, ainsi que les principaux Indiens qui étoient en son pouvoir, & qu'il permettroit ensuite à ses soldats de punir leur audace par le fer & par le feu. Le Cacique effrayé d'un discours aussi terrible, leur commanda de mettre bas les armes & de se retirer, & ils lui obéirent avec la plus grande diligence. Cortez commença à déclamer contre les absurdités barbares de leur religion, & employa toute la force de son éloquence, jusqu'à ce qu'enflammé peu à peu par une ferveur d'enthousiaste, il dit aux Indiens de monter les degrés, & de

renverser leurs idoles de leurs propres mains. Ils se prosternerent le visage contre terre, & protestèrent au milieu de leurs pleurs & de leurs lamentations, qu'ils souffriroient toutes les rigueurs de la torture plutôt que de commettre un sacrilege aussi impie. Alors il ordonna à ses soldats d'en prendre le soin, & en un moment les idoles furent renversées & mises en pièces, pendant que les Indiens saisis d'horreur demeuroient immobiles, dans l'attente de la vengeance du Ciel; mais voyant que leurs Dieux ne pouvoient se défendre eux-mêmes, leur superstition se changea en mépris, & ils aiderent enfin les Espagnols à brûler les restes de leurs Divinités. On nettoya ensuite les murs: le temple fut purifié & changé en une Eglise Chrétienne, dédiée à la Vierge Marie, où l'on célébra la Messe le lendemain avec grande solennité.

Les Espagnols, après avoir ainsi travaillé à la conversion de leurs alliés, retournerent à la Vera-cruz, où ils furent renforcés de dix soldats & de deux chevaux, qui arriverent de Cuba dans un vaisseau commandé par François de Saucedo, accom-

Il reçoit du secours de Cuba, & envoie un vaisseau en Espagne.

CORTEZ,  
Chap. X.

An. 1519.

pagné de Louis Marin, & cette petite recrue, dans les circonstances actuelles étoit un secours considérable. Le Général apprit par ces Gentilshommes, que Velasquez avoit obtenu le titre de Lieutenant pour le Roi dans toute l'Isle, avec pouvoir de faire de nouvelles découvertes, & de former des établissemens : que ces nouveaux honneurs avoient encore augmenté son orgueil & sa haine contre Cortez, & qu'il étoit résolu de le poursuivre de tout son pouvoir. Cette nouvelle hâta la résolution que le Général avoit déjà prise d'exposer toute sa conduite au Roi : le Conseil de la Vera-cruz écrivit une lettre, qui contenoit un détail circonstancié de l'expédition, avec un récit de la conduite injurieuse de Velasquez contre Fernand Cortez, & supplioit Sa Majesté, en considération de son rare mérite, de lui accorder une commission de Capitaine Général, afin qu'il pût agir pour le service de sa patrie, sans être dépendant du Gouverneur de Cuba. Cortez n'oublia pas d'exposer aussi les fondemens de l'espérance qu'il avoit conçue de réduire l'empire du Mexique à l'o-

béissance de Sa Majesté, & les dispositions qu'il avoit faites pour agir contre Montézuma, par le secours de ses propres sujets révoltés. Ces dépêches furent confiées aux soins d'Alonzo Fernand Porto-Carrero, & de François Montéjo, qui s'embarquerent pour l'Espagne le 16 de Juillet 1519, à bord du meilleur vaisseau de la flotte, conduit par le Pilote Antoine de Alaminos. Ils emporterent pour présenter à Sa Majesté tout l'or, les joyaux & les curiosités qu'on avoit acquis, & emmenerent aussi quelques Indiens, qui entreprirent avec joie le voyage : Fernand y joignit en son particulier un présent pour son pere Martin Cortez.

CORTÉZ,  
Chap. X.

An. 1519.

*Fin du Tome premier.*

# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce premier Volume.

### A

- A** *AGUILAR*, ( Jérôme d' ) Prisonnier chez les Indiens, est délivré par Cortez, 361
- Alvarado* ( Pedro d' ) l'un des Capitaines de Cortez, 345. Son imprudence à Cozumel, 353. Il dégage Lugo d'une embuscade, 369
- Angelo* ( Louis de Saint ) Confesseur d'Isabelle. Son zèle pour faire réussir Colomb, 7
- B**
- BALLESTER*, Officier de Colomb, s'oppose à la Révolte de Roldan, 145
- Bethlém*, Riviere nommée par Colomb, 199.
- Boca del Draco & Boca del Sierpe*, passages dangereux, 138.
- Bohia*, nom Indien de l'Isle depuis nommée Saint-Domingue, 44.
- Bonne-Espérance* ( le Cap de ) est découvert par Diaz, qui le nomme Cap des Tourmentes, 246.
- Bon-Sinyas*, Riviere où Gama élève une Croix, 254.
- Bovadilla* est envoyé Inspecteur à Saint-Domingue, 161. Il s'empare du Gouvernement, & fait arrêter les freres Colomb, 163. Il périt sur mer, 171.
- Bresil*, découvert par Cabral, 297. Il lui donne le nom de Santa-Cruz, 299. Situation du Pays & mœurs des Habitants, 300. Leurs Sorciers, 302. Cérémonies pour sacrifier,

fier & manger leurs Prisonniers, 305.

## C.

**CABRAL** (Pedro Alvarez de) est envoyé par le Roi de Portugal pour faire des découvertes, 295. Il découvre le Brésil, & aborde à Porto-Seguro, 297. Il double le Cap de Bonne - Espérance après une furieuse tempête, 308. Il arrive à Mozambique, 310. Le Roi de Quilloa lui donne audience en mer, 311. Il se rend à Mélinde, 312. Il est reçu avec de grands honneurs à Calécut, 315. Il prend un vaisseau de Cochin, 316. Plusieurs de ses gens sont massacrés, 321. Il en tire vengeance, 323. Il se rend à Cochin, 324. Il y laisse des Agents, 325. Il aborde à Cananor, 327. Son retour à Lisbonne, 329.

**Calécut**, Ville & Royaume des Indes où arrive Gama, 269. Description du pays. Mœurs des habitants, 276. *Voy. Samorin.*

**Cananor**, Royaume des

Indes, dont le Roi reçoit très bien Cabral, 327.

**Canots** (Riviere des) découverte par Grijalva, 338.

**Carinus**, Port où aborde Colomb. Mœurs des habitants, 177.

**Caunabo**, Cacique Indien, veut détruire les Européens, 84. Il est pris & envoyé en Espagne, 117.

**Cemi**, nom des Idoles de Saint - Domingue, 120.

**Christophe** (Montagne de Saint) d'où leur vient ce nom, 201.

**Cibao**, Province de Saint - Domingue où sont les mines d'or, 92.

**Cochin**, Royaume dont le Monarque reçoit favorablement Cabral, 325.

**Colomb** (Christophe) ses commencements & son mariage, 3. Il propose ses projets au Roi de Portugal, 4. Il les propose au Roi de Castille, 5. Il est soutenu par la Reine, 6. Il est nommé Amiral, 7. Il met à la voile, 8. Murmures & conspiration de ses gens, 16. Il découvre

une Isle, 24. Il la nomme San-Salvador, 26. Il découvre celle de la Conception & de Fernandine, 31. Celle qu'il nomma Isabella, 33. Il arrive à Cuba, 34. Il découvre Bohio qu'il nomme Hispaniola, 44. Il est visité par un Cacique, 47. Il fait naufrage, 49. Il fonde une Colonie, 53. Il revient en Europe, 59. Il est trahi par un Portugais, 63. Il arrive à Lisbonne, 66. Son retour en Espagne, 69. Honneurs qu'il y reçoit, 71. Il arme pour un second voyage, 72. Il découvre la Dominique, Marigalante & la Guadeloupe, 75. Il fait mettre aux fers un de ses Capitaines, 79. Il voit plusieurs Isles nouvelles & arrive à Hispaniola, 81. Désordres dans la Colonie, 83. Il fonde Isabella, 87. Il trouve des mines d'or, 88. Il découvre une conspiration dont le chef est mis aux fers, 89. Il fait arrêter un Cacique, 96. Lui rend la liberté, 97. Il établit un Conseil, 98. Il découvre la Jamaïque, 99. Il tombe malade &

est joint par son frère Barthelemi, 112. Il fait la guerre aux Indiens, 117. Il leur impose un tribut, 119. Son retour en Espagne, 127. Il entreprend un troisieme voyage, 130. Il découvre l'Isle de la Trinité, & arrive au Continent, 135. Il aborde à la côte de Paria, 139. Il revient à Hispaniola, 143. Nouveaux troubles dans cette Isle, 151. Ses ennemis ont le dessus à la Cour, 161. Il est mis aux fers, 163. Il refuse de les quitter, 165. Il est bien reçu du Roi d'Espagne, *ibid.* Il part pour son quatrieme voyage, 169. Il arrive à la Martinique, 170. On refuse de le recevoir à Saint-Domingue, 171. Il fait plusieurs découvertes au Continent, 173 & *suiv.* Il donne le nom à Portobello, 190. Il relache au Port-Retrette, 193. A la Riviere de Bethleem, 199. Il veut établir une Colonie à Véragua, 205. Il est forcé d'abandonner ce projet, 213. Ses vaisseaux ne peuvent aller plus loin

- que la Jamaïque, 218. Une partie de ses gens se révoltent, 222. Il profite d'une éclipse pour avoir des vivres, 230. Il soumet les Rebelles, 239. Son retour à Hispaniola, 240. Il arrive en Espagne, 241. Sa mort & son épitaphe. 242.
- Colomb** (Barthelemi) est envoyé par son frère en Angleterre, 5. Ses infortunes, 6. Il joint Christophe à Hispaniola, 112. Il est nommé Adelantado, 113. Il prend le Cacique de Quibia, 207. Il est attaqué par les Révoltés de la Jamaïque, 238.
- Colomb** (Jacques) est nommé Président du Conseil d'Hispaniola, 98. Révolte contre lui, 144. Il est arrêté, 163.
- CONCEPTION** (Sainte-Marie de la) Isle découverte par Colomb, 31.
- Cordova** (Francisco Fernandez de) découvre le Yucatan, 332. Il est tué à Potonchan, 333.
- Cortez** (Fernand) ses commencements, 341. Son mariage, 342. Il est nommé Commandant de la flotte pour faire des découvertes, 343. Il met à la voile. Nom des principaux Officiers, 344. Velasquez révoque sa Commission, 346. Cortez continue son voyage, 347. Velasquez veut le faire arrêter, 349. Il arrive à Cozumel, 353. Dénombrement de ses troupes, 354. Il fait renverser les Idoles, 358. Il arrive à Tabasco, 364. Il remporte deux victoires sur les Indiens, 365. 374. Il reçoit en présent Dona Marina, 379. Il arrive à St. Jean d'Ulua, 380. Il reçoit des Officiers de Montézuma, 383. Il insiste pour se rendre à sa Cour, 392. Son adresse pour appaiser les murmures, 402. Il établit un Conseil, 405. Il en reçoit une nouvelle Commission, 407. Il fait mettre aux fers les Chefs des Mécontents, 409. Il arrive à Zempoalla, 412. Il se rend à Quiauislan, 416. Il fait arrêter des Officiers de Montézuma, 420. Il en remet deux en liberté, 421. Il forme une puissante ligue, 422. Il fonde la Vera-cruz, 423. Il re-

- çoit deux Neveux de Montézuma, 424. Il marche à Zempazingo, 428. Il fait détruire les Idoles, 435. Il reçoit du renfort de Cuba, *ibid.* Il envoie un vaisseau en Espagne, 436.
- Cozumel*, Isle découverte par Grijalva, 333. L'imprudence d'Alvarado aliène les habitants, 353. Cortez regagne leur amitié, 355. Leurs Idoles sont détruites, 357.
- Cuba*, Isle découverte par Colomb, 34. Sa description, 35.

## D

- DAVILA* (Alonzo) l'un des Capitaines de Cortez, 345.
- Diaz* (Barthelemi) fait plusieurs découvertes, 245. Il donne le nom de Cap des Tourmentes à celui qu'on appelle Cap de Bonne-Espérance, 246.
- Domingue* (Saint) fondation de cette ville, qui donne le nom à toute l'Isle, 143. *Voyez* Hispaniola.
- Dominique* (la) Isle découverte par Colomb, 75.

- Drapeaux* (Rivière des) pourquoi Grijalva lui donne ce nom, 336.
- Duero* (André de) Secrétaire de Vélafquez le détermine à donner le commandement à Cortez, 341.

## E

- EMMANUEL*, Roi de Portugal, envoie Gama faire des découvertes, 246. Il donne le commandement d'une flotte à Cabral, 295.
- Escalante* (Jean d') l'un des Capitaines de Cortez, 345.

## F

- FERDINAND*, Roi de Castille auquel Colomb présente ses projets, 5. Honneurs qu'il rend à ce Voyageur, 71. Il se laisse gagner par ses ennemis, 161.

## G

- GAMA* (Vasco de) est nommé Amiral pour faire des découvertes, 246. Il aborde à Saint-Jago, 247. Il est blessé par les Indiens, 249. Ses gens

- conspirent contre lui ,  
 250. Il double le Cap de  
 Bonne-Espérance, 251.  
 Il élève une Croix sur  
 la côte d'Afrique, 254.  
 Il arrive à Mozambi-  
 que, 256. Ses gens y  
 sont attaqués, 259. Il  
 touche à Monbaze ,  
 261. Il arrive à Melinde.  
 265. Il y est très bien re-  
 çu, 267. Il descend à  
 Calécut, 271. Il est ad-  
 mis à l'audience du Sa-  
 morin, 274. Sa fermeté,  
 284. Il emmene six No-  
 bles en Europe, 288. Il  
 coule à fond plusieurs  
 vaisseaux, 291. Son re-  
 tour en Portugal, 293.
- Gama* (Paul) commande  
 un vaisseau de son frère ,  
 246. Il découvre une  
 conspiration, 250. Sa  
 mort, 293.
- Grijalva* (Jean de) est  
 envoyé par Vélasquez  
 pour faire des découver-  
 tes, 332. Il découvre  
 l'Isle de Cozumel, &  
 venge la mort de Cordo-  
 va, 333. Il arrive à Ta-  
 basco & donne son nom  
 à la riviere, 334. Il sou-  
 met les Indiens de la  
 riviere des Drapeaux ,  
 336. Il descend à l'Isle  
 des Sacrifices, 337. Il  
 mouille à la riviere des  
 Canots, 338. Il revient  
 à Cuba, 339. Il est dé-  
 pouillé du commande-  
 ment, 340.
- Guacanagari*, Cacique In-  
 dien d'Hispaniola, reçoit  
 favorablement les Chré-  
 tiens, 47. Il est blessé  
 en combattant pour eux,  
 48. Il marche avec Co-  
 lomb contre d'autres In-  
 diens, 117.
- Guadeloupe* (la) Isle dé-  
 couverte par Colomb,  
 75.
- Guaninis*, piece d'or que  
 les Indiens portent au  
 col, 181.
- Guarinoex*, Cacique d'His-  
 paniola, qui se joint aux  
 rebelles contre Colomb,  
 146.
- Guevara* (Ferdinand de)  
 se révolte contre Co-  
 lomb, 158. Il est forcé  
 de se soumettre. 159.

## H

*HISPANIOLA*, aujour-  
 d'hui St Domingue, Isle  
 découverte par Colomb,  
 44. Fertilité du terrain,  
 94. On lui impose un  
 tribut, 119. Produc-  
 tions & Religion de cette  
 Isle, 120.

## J

*JAGO* (Saint) sur la côte d'Afrique, où aborde Gama, 247. Les habitants prennent les armes,

249.

*Jamaïque* (la) Isle découverte par Colomb,

99.

*Jardin-de-la-Reine*, amas d'Isles découvertes par Colomb,

101.

*Jean II.* Roi de Portugal. Bassesse de sa conduite envers Colomb,

5. Il veut le faire arrêter à son retour des Indes,

64. Il le reçoit honorablement, 68. Son ar-

deur pour les découvertes, 244. Sa mort, 246.

*Indiens* de la Nouvelle-Espagne. Leur manière de combattre, 371. Ils sont battus par les Espagnols,

374.

*Isabella*, Ville bâtie par Colomb,

87.

*Isabelle*, Reine de Castille, soutient Colomb dans ses projets, 6. Mort de cette Princesse,

241.

## L

*LAREZ* (le Commandeur

de) voyez Obando.

*Leon* (Jean Velasquez de) l'un des Capitaines de Cortez, 345. Il est mis aux fers, 409. Il devient très attaché au Commandant,

410.

*Lugo* (François de) tombe dans une embuscade, d'où il est dégagé, 369.

## M

*MARGARITA*, Officier de Colomb. Sa mauvaise conduite fait révolter les Indiens,

113.

*Marigalante*, Isle découverte par Colomb,

75.

*Marina* (Donna) est donnée à Cortez, par le Cacique de Tabasco,

379.

Son origine

381.

*Martinique* (la) Isle découverte par Colomb,

170.

*Mélinde*, Ville d'Afrique, où Gama jette l'ancre, 265. Description du pays & mœurs des habitants

*ibid.* Le Roi reçoit très bien Gama, 267. Son

fils lui fait une visite à

bord, *ibid.* Il visite lui-même Cabral,

314.

*Méxicains*, leurs peintures, 386. Leurs Couriers,

391. Description de leur

Empire, 394. Prétendus  
 prélagés de sa destruction,  
 397. Ils cessent de four-  
 nir des vivres à Cortez,  
 400. Description de leurs  
 Prêtres, 429. Sacrifices  
 humains, 433.

*Monbaze*, Ville d'Afrique,  
 où aborde Gama, 261.  
 Perfidie du Roi, 263.  
 Elle est sans effet, 264.

*Montejo* (François de)  
 l'un des Capitaines de  
 Cortez, 348. Il est en-  
 voyé à la découverte,  
 393. Il trouve Quiabif-  
 lan, 399. Cortez l'en-  
 voye en Espagne, 437.

*Montezum*, Empereur du  
 Mexique, fait examiner  
 les desseins de Grijalva,  
 336. Il envoie une am-  
 bassade à Cortez, 382.  
 Il lui refuse la permis-  
 sion de venir à sa Cour,  
 391. Origine de cet Em-  
 pereur, 395. Il envoie  
 de nouveaux présents à  
 Cortez, & lui ordonne  
 de sortir de ses Etats,  
 399. Il lui envoie deux  
 de ses neveux, 424.

*Morla* (François de) l'un  
 des Capitaines de Cor-  
 tez, 350.

*Mozambique*, Isle d'Afri-  
 que, où aborde Gama,

256. Le Gouverneur lui  
 fait une visite, 257. Il  
 attaque les Chrétiens,  
 259.

## N

*NATIVITÉ* (la) pre-  
 miere Colonie établie  
 par Colomb, 53. Elle  
 est détruite par les In-  
 diens, 83.

## O

*OBANDO* (Nicolas de) est  
 envoyé Gouverneur à  
 Saint-Domingue, 166.  
 Il veut faire périr Co-  
 lomb, 232. Sa diffimu-  
 lation, 240.

*Ojeda* (Alphonse de) veut  
 séduire les gens de Co-  
 lomb. Il est surpris par  
 Roldan, 156. Il est forcé  
 de quitter Saint-Domin-  
 gue, 158.

*Olid* (Christophe de) l'un  
 des Capitaines de Cor-  
 tez, 350.

*Olmedo* (Barthelemi de)  
 Chapelain de Cortez,  
 354.

*Ordaç* (Diégo de) l'un  
 des Capitaines de Cor-  
 tez, 344. Il commande  
 en second à la bataille  
 de Tabasco, 374. Il est à

la tête des Mécontents ,  
401. Cortez le fait met-  
tre aux fers , 409. Il lui  
rend la liberté. , 410.  
*Orosco* (François de) Com-  
mandant de l'artillerie  
de Cortez , 351.

## P

*PARIA* (Côte de) dé-  
couverte par Colomb ,  
139.

*Pinçon* (Martin Alonzo)  
l'un des compagnons  
de Colomb , 8. Il le  
quitte clandestinement ,  
41. Il le rejoint , 54.  
Il meurt de chagrin , 70.

*Pinçon* (Vincent Yanez)  
l'un des compagnons de  
Colomb , 8.

*Pize* (Bernard de) forme  
une conspiration contre  
Colomb , 89. Il est ar-  
rêté. 90.

*Porras* (les Frères) se ré-  
voltent contre Colomb ,  
222. Ils s'emparent de  
dix canots & se mettent  
en mer , 225. Leur cruau-  
té envers les Indiens ,  
226. Ils reviennent à la  
Jamaïque , 227. Ils at-  
taquent Colomb , 237.  
Ils sont défaits & les Re-  
belles se soumettent , 239.

*Porto-Bello* , découvert

& nommé par Colomb ;  
190.

*Portocarrero* (Alonzo Fer-  
nandez) l'un des Capi-  
taines de Cortez , 345.  
Il l'envoie en Espagne ,  
437.

*Puerto de Barrantos* , en-  
droit où est présente-  
ment Nombre-de-Dios.  
Colomb y jette l'ancre ,  
191.

## Q

*QUIABISLAN* , Ville dé-  
couverte par Montejo ,  
399. Description de cette  
Ville , 412. Le Cacique  
reçoit très bien les Espa-  
gnols , 413. Ses plaintes  
contre Montézuma , 414.

*Quibia* , Ville indienne,  
dont le Cacique traite  
favorablement les Chré-  
tiens , 200. Il veut dé-  
truire leur Colonie , 206.  
Sa jalousie. Il est fait pri-  
sonnier , 207. Il s'écha-  
pe , 208. Il attaque la  
Colonie , 210. Il massa-  
cre plusieurs Chrétiens ,  
212. Il force les autres  
à quitter son pays , 213.

## R

*RANCEL* (Roderic.)  
l'un des Officiers de

Cortez , 190. découvertes par Diaz ,  
*Rève* , Poisson dont les In- 246.  
 diens se servent pour la

## T

pêche , 102.  
*Roldan* se fait chef d'une  
 révolte , contre les frè-  
 res Colomb , 144. Il se  
 retire à Xaragua , 147.  
 Il débauche une partie  
 de l'Escadre , 150. Il se  
 foumet à Colomb , 155.  
 Il force Ojeda à quitter  
 Saint-Domingue , 158.  
 Il périt en revenant en  
 Europe , 171.

## S

*SAMORIN* , titre qu'on  
 donne au Roi de Calécut ,  
 270. Il donne audience  
 à Gama , 274. Il méprise  
 ses présents , 280. Il lui  
 devient contraire , 283.  
 Il reçoit Cabral avec de  
 grands honneurs , 315.  
 Son ingratitude , 318.  
 Il prend la fuite pour évi-  
 ter la vengeance de Ca-  
 bral , 323.  
*Sandoval* ( Gonzalo de )  
 l'un des Capitaines de  
 Cortez , 345.  
*Saucedo* ( François de ) l'un  
 des Capitaines de Cor-  
 tez , 350. Il lui amene du  
 renfort , 435.  
*Sierra-Parda* , Montagnes

*TABASCO* , Riviere dé-  
 couverte par Grijalva ,  
 qui lui donne son nom ,  
 334. Les habitants se  
 soumettent à ce Com-  
 mandant , 335. Ils sont  
 battus deux fois par Cor-  
 tez & demandent la paix ,  
 365. & 374.  
*Tapia* ( André de ) l'un des  
 Capitaines de Cortez ,  
 360.

*Totonaques* , Nation d'In-  
 diens , qui se liguent avec  
 Cortez contre Monté-  
 zuma , 423.  
*Trinité* ( la ) Isle décou-  
 verte par Colomb , 135.  
*Tristan* , Capitaine de Co-  
 lomb est massacré avec  
 ses gens , 212.

## V

*VELASQUEZ* ( Diégo de )  
 Gouverneur de Cuba ,  
 envoie Grijalva pour  
 faire des découvertes ,  
 332. Il est mécontent de  
 ce Commandant , 339.  
 Il nomme Cortez à sa  
 place , 343. Il révoque  
 sa commission , 345. Il  
 veut le faire arrêter , 349.  
*Vera-cruz* ( la ) origine de

448 TABLE DES MATIERES.

cette Ville , 405. Les  
Espagnols en jettent les  
fondements . 423.

*Veragua* , Ville où aborde  
Colomb , 190.

*Ullua* ( St. Jean de ) Ville  
du Mexique , ainsi nom-  
mée par Grijalva , 337.

*Urira* , Province Indienne,  
où l'on trouve beaucoup  
d'or , 201. Le Cacique  
reçoit très bien Colomb ,  
202.

Y

*YUCATAN* , Province dé-  
couverte par Cordova ,  
332

Z

*ZEMPAZINGO* , Ville où  
Cortez fait une expédi-  
tion , 428.

*Zempoalla* , Ville dont le  
Cacique envoie une dé-  
putation à Cortez , 404.

*Fin de la Table du premier Volume.*

---

*E R R A T A.*

*P*age 155, Ligne 9, payer mettez paye.  
*P*ag. 175, lig. 21, Cacao, mettez Coco.



# PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

**L**A première Edition de l'Ouvrage , dont on donne aujourd'hui la traduction , parut à Londres en 1756 , sans nom d'Auteur ; & je formai dès-lors , le projet de le faire passer en notre Langue. D'autres occupations m'en ayant totalement détourné , ce que j'en avois commencé , seroit peut-être resté long-temps dans l'oubli , si le même Ouvrage n'avoit reparu en 1765 , avec le nom bien connu de M. Barrow , qui a ajouté dans cette nouvelle Edition , plusieurs Découvertes importantes. Il mérite sans doute tout le succès qu'il a eu en Angleterre , & j'espérois en augmen-

ij *P R É F A C E.*

ter l'intérêt, en y joignant un extrait des Voyages de terre, tiré des Auteurs, sur la fidélité desquels on peut compter avec le plus de certitude; mais le *Prospectus* qui vient de paroître, pour la continuation des grands Voyages de M. l'Abbé Prevôt, m'a fait renoncer à cette entreprise. Quoiqu'il soit permis à tous les Auteurs de puiser dans les mêmes sources, particulièrement pour l'Histoire, mon intention n'est point de courir dans la même carrière que Monsieur de Kerlon, ni d'employer à une simple cabane, les matériaux qui, dans ses mains, serviront à construire un palais. Les Anglois ont jugé que l'Auteur que je traduis, pouvoit marcher à côté de ceux qui ont servi de guides à M. l'Abbé Prevôt. Ils ont trouvé quelque avantage à

*P R É F A C E.*    iij

voir une Histoire des progrès de la navigation dans l'ordre Chronologique, suivi par M. Barrow : ils ont vu avec plaisir quelques détails intéressants, qui ne se trouvent pas dans les grands Voyages, & qui sont dégagés des variations de l'aiguille aimantée, des Journaux minutieux de tous les changements de temps, & de beaucoup d'autres parties, très-bonnes pour instruire des Navigateurs ; mais inutiles pour ceux qui ne veulent pas entreprendre de faire les mêmes Voyages. Ce sont ces considérations qui m'ont déterminé à en donner la Traduction ; mais je me tiendrai dans les mêmes limites où s'est arrêté l'Auteur Anglois. Il est cependant une autre partie très-intéressante dans l'Histoire des Découvertes que je pourrois entrepren-

dre, après avoir rempli d'autres engagements, & dont je pense qu'on pourroit faire un ouvrage particulier. C'est de rassembler en un corps d'Histoire, toutes les tentatives qu'on a faites pour la recherche des longitudes, jusqu'à la dernière machine de M. Harriſſon, quand le temps en aura bien assuré le succès, & d'y joindre les opérations, par lesquelles nos Astronomes Européens, particulièrement les François, ont déterminé la vraie figure de la terre. Elles sont répandues en différents Ouvrages, dont on pourroit donner d'excellents Extraits: si j'en fais naître l'idée à quelqu'un, en état de la bien remplir, je rendrai peut-être plus de service au Public, que si je me chargeois moi-même de l'exécution.







